

AUDIOVISUEL PUBLIC P.16
La risposte de la PDG
de Radio France



SPÉCIAL CANNES 2026 P.23 à 26

Le Festival d'Isabelle Huppert,
Pio Marmaï et Anaïs Demoustier



LA TRIBUNE

DIMANCHE

Dimanche 10 mai
et lundi 11 mai 2026

Numéro 136 • 2,50 €



SONDAGE • INTERVIEW JEAN-LUC MÉLENCHON

Pourquoi une quatrième candidature? P.6-7

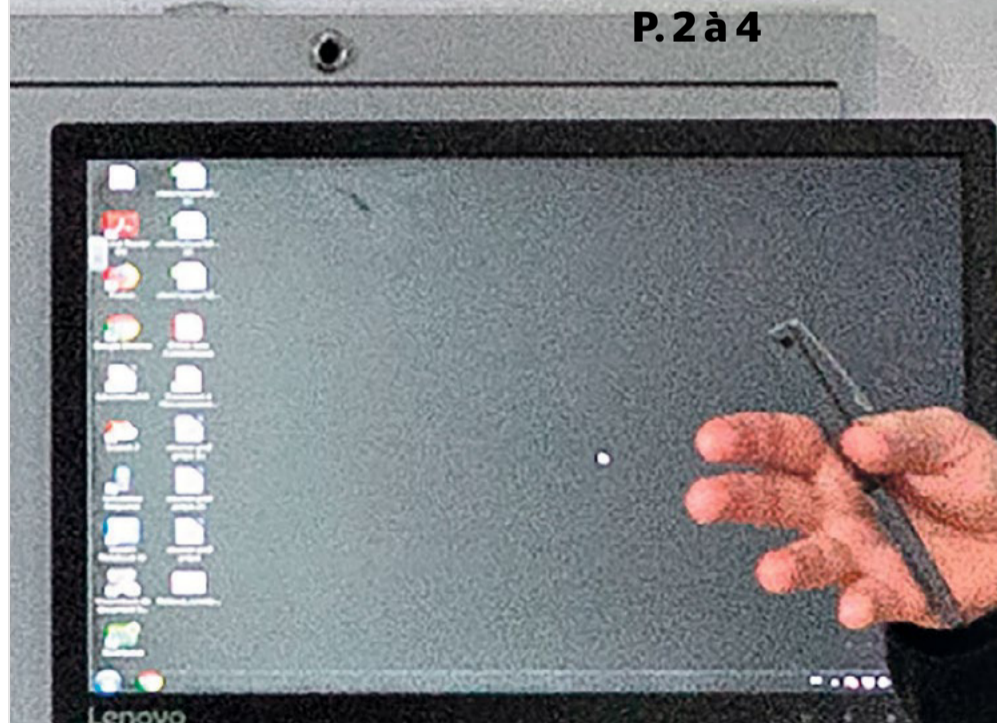
SAMUEL PATY

L'impardonnable abandon

Notre enquête avant la sortie du film choc
sur l'assassinat du professeur

- Les témoignages de Jean-Michel Blanquer, de Mickaëlle Paty et du réalisateur
- Cinq ans après l'attentat islamiste, les enseignants ont toujours peur

P.2 à 4



DENIS ALLARD - SEBASTIEN LEBAN - CORENTIN FOHLEN - VINCENT BOISOT POUR LA TRIBUNE DIMANCHE - MORITZ MÜLLER/REUTERS

**PRIX DU GAZ,
FISCALITÉ...**

*Les réponses
de la
patronne
d'Engie*

P.15



Catherine
MacGregor

HANTAVIRUS

**Traque
scientifique
mondiale**

P.14

FRANCE/AFRIQUE

**Une relation
à reconstruire**

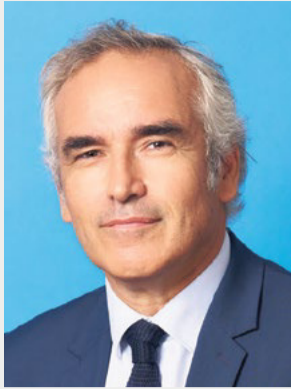
P.12

PSG

*Plus belle
la vie*

P.20





Bruno Jeudy
Directeur délégué
de la rédaction

L'ÉDITO

Leçons d'un abandon

Il y a des traumatismes qui ne cicatrisent pas. Des noms que la mémoire collective refuse d'ensevelir sous le silence commode ou la résignation coupable. Samuel Paty est de ceux-là. Décapité le 16 octobre 2020 par un djihadiste tchétchène pour avoir exercé son métier, ce professeur d'histoire est devenu le symbole d'une République mise à genoux par le fanatisme. Cinq ans et demi après, la France n'a toujours pas soldé cette dette morale. C'est là qu'intervient le 7^e art. Le réalisateur Vincent Garenq, digne héritier d'André Cayatte et de ce cinéma engagé qui regarde le monde en face, présente cette semaine à Cannes *L'Abandon*, long-métrage consacré à l'assassinat de Samuel Paty. Un coup de poing. Une œuvre qui ne cherche pas à consoler mais à contraindre les consciences, les mémoires et les institutions à se regarder dans la glace sans détourner les yeux.

Le film de Garenq ne se contente pas de raconter un crime. Il ausculte, avec l'implacable rigueur d'un médecin légiste, l'enchaînement des manquements qui l'ont rendu possible. L'Éducation nationale qui n'a pas su protéger un de ses enseignants. La chaîne judiciaire engourdie par un déficit de réactivité. Une police municipale et une mairie qui n'ont pas pris au sérieux les appels à l'aide répétés de la direction du collège. Et, plus douloureux encore, le manque de solidarité de certains collègues de Samuel Paty. « Pas de vagues. » Cette formule en apparence anodine, cette lâcheté institutionnalisée résonne dans le film comme un verdict sans appel. Elle dit tout d'un système qui préfère l'apaisement de façade à la défense de ses valeurs.

Samuel Paty incarnait pourtant avec humanité et intelligence ce qu'Aristide Briand formulait ainsi : « La loi doit protéger la foi aussi longtemps que la foi ne prétendra pas dire la loi. » Il n'avait rien d'un provocateur. Il était un passeur, un hussard de la République au sens le plus noble du terme. Il a payé de sa vie le droit d'enseigner les caricatures de Mahomet dans le cadre d'un cours sur la liberté d'expression. Pour cela, il a été exécuté de manière barbare. Et comme si l'assassinat ne suffisait pas, il a été scandaleusement calomnié lors du procès en appel des complices du tueur, certains voyant même leur peine réduite. Grâce à *L'Abandon*, il est pleinement réhabilité. C'est le moins qu'on lui devait. Ce film devrait être diffusé dans tous les collèges et lycées de France. Non par militantisme, mais par devoir. Pour soutenir la famille Paty. Pour redonner un sens à cette « communauté éducative », expression désormais creuse si elle ne s'accompagne pas d'actes. Depuis octobre 2020, l'État n'est pas resté les bras croisés. Une loi contre le séparatisme a été votée en 2021. Laurent Nuñez vient de présenter un projet de loi ciblant l'entrisme islamiste. Mais les tentatives d'interdiction des Frères musulmans, considérés comme une menace pour la cohésion nationale dans un récent rapport parlementaire, ont jusqu'ici échoué. Un aveu d'impuissance que la classe politique devrait méditer. Avec les assassinats de Samuel Paty et de Dominique Bernard, victimes du terrorisme islamiste, c'est l'avenir même de la laïcité qui se trouve remis en question. Cent vingt et un ans après la séparation de l'Église et de l'État, le Premier ministre l'a compris. Il nommera bientôt deux parlementaires, Jérôme Guedj et Nathalie Delattre, pour bâtir une politique de la laïcité. Il n'est jamais trop tard.

ÉVÉNEMENT



GUY FERRANDIS

Une blessure nationale

Le film « *L'Abandon* », qui retrace les derniers jours de Samuel Paty, sort mercredi et sera projeté à Cannes. Cinq ans après le drame, le traumatisme reste intact et le consensus impossible.

ENQUÊTE

CAROLINE VIGOUREUX

APRÈS AVOIR VU le film *L'Abandon*, le ministre de l'Éducation nationale est resté scotché sur son fauteuil, mutique. « Ça secoue, confesse Édouard Geffray. C'est un film dont vous ne sortez pas complètement indemne. » Il se souvient parfaitement de la sidération qu'il a ressentie le 16 octobre 2020. Il était directeur général de l'enseignement scolaire quand il a appris qu'un professeur d'un collège de Conflans-Sainte-Honorine venait d'être décapité. *L'Abandon*, qui sera projeté à Cannes mercredi et sort en salles simultanément, relate de manière clinique la mécanique folle et insensée d'un emballement fondé sur le mensonge d'une élève qui n'avait pas participé au cours que Samuel Paty avait donné à sa classe de 4^e sur la liberté de la presse. Ce qui donnera lieu à une cabale contre lui sur les réseaux sociaux puis à son assassinat par un Tchétchène de 18 ans. Le tournage s'est fait dans la plus grande confidentialité avec des mesures de sécurité spécifiques. Deux acteurs ont refusé les rôles du prédicateur islamiste, Abdelhakim Sefrioui, qui a instrumentalisé la campagne contre le professeur, et de Brahim Chnina, le père de la collégienne à l'origine du mensonge. « Par peur de la manière dont cela pourrait être perçu dans leur famille et dans leur communauté », précise Mathilde Snodgrass, directrice du casting du film.

À travers ce récit saisissant dans le huis clos du collège, c'est une vive critique de l'administration française qui est faite.

Le rapport commandé par Jean-Michel Blanquer, alors ministre de l'Éducation nationale, rendu un mois et demi après les faits, en était arrivé à la conclusion que « les dispositions [avaient] été prises avec réactivité pour gérer le trouble initialement suscité » par le cours de Samuel Paty. Si les leviers ont été activés, aucun n'a permis de répondre à l'urgence et à la gravité de la situation. « Le système a réagi mais pas comme il le fallait », reconnaît-on aujourd'hui Rue de Grenelle. La sœur de

livres, d'une bande dessinée, d'une pièce de théâtre, de podcasts... La BD *Crayon noir - Samuel Paty, histoire d'un profa* été vendue à près de 20 000 exemplaires et le livre de Mickaëlle Paty à plus de 28 000. « Il y a un côté *Passion du Christ* dans cette histoire : la solitude, la persécution, la dimension tragique... C'est un drame mais aussi une allégorie », remarque Jean-Michel Blanquer.

Qui a failli ? Comment une telle barbarie a-t-elle pu se produire aux portes de l'école ? À quel moment la haine véhiculée sur les réseaux sociaux a-t-elle ouvert la voie à l'impensable ? « Cette affaire pose un nombre infini de questions parce qu'elle est au croisement des problématiques de notre société : les réseaux sociaux, le rapport à l'autorité, le retour du religieux, l'islamisme... c'est une photographie de notre époque », résume l'écrivaine Émilie Frèche. À tous les niveaux, des fissures sont vite apparues. « Il aurait fallu que les décisions politiques, culturelles et éducatives se coordonnent. On aurait tous dû avoir la même indignation et ce n'est pas ce qui s'est passé, estime le psychanalyste Boris Cyrulnik. Ça n'a pas permis de créer une harmonie qui enclenche le processus de résilience. » « Le monde de l'école a préparé le terrain au terroriste, souligne Chantal Anglade, cofondatrice de l'Association française des victimes du terrorisme (AFVT). C'est avec cette mécanique très particulière qu'il faut tenter une réparation. »

Ce vendredi de l'automne 2020, quelque chose dans l'imaginaire collectif a basculé. « *L'inviolabilité de la figure du professeur a été brisée*, analyse Édouard Geffray. Il venait de se passer un acte

“
L'inviolabilité de la figure du professeur a été brisée

Édouard Geffray, ministre de l'Éducation nationale

Samuel Paty, Mickaëlle, qui a étroitement collaboré au film, a des mots beaucoup plus durs pour le dire : « C'est l'abandon des institutions qui est soulevé dans ce film. À de multiples moments, les décisions ont été prises à l'inverse de ce qu'il aurait fallu faire. C'est ce qui a scellé le destin de mon frère. Cette ambiance du "pas de vagues", générée par l'Éducation nationale depuis plus de vingt ans, fait que cet événement tragique était totalement prévisible. »

Cinq ans et demi après les faits, le traumatisme Paty semble intact. Qui n'a jamais vu la photo en noir et blanc de ce professeur souriant aux fines lunettes ? L'affaire est à l'origine de beaucoup de

Vivement dimanche !

La Tribune Dimanche vous emmène dans les coulisses de la politique

Inscrivez-vous



et retrouvez chaque jeudi notre nouvelle newsletter avec nos informations exclusives et nos analyses

Antoine Reinartz incarne Samuel Paty dans « L'Abandon ».

qui le souhaitaient de sortir de la salle). Après sa mort, un accompagnement psychologique leur avait été proposé mais beaucoup n'ont pas fait la démarche. La principale d'alors, Audrey Fouillard, qui a toujours défendu son professeur, a changé de vie. Elle est désormais présidente du Lycée français de Pékin. L'une des policières municipales de Conflans arrivée en premier sur les lieux, parmi ceux qui ont vu la tête du professeur au sol, a elle aussi déménagé. Jamais elle n'est revenue travailler. Hantée par la scène de crime, elle a fait plusieurs tentatives de suicide.

Une large partie des 50 professeurs qui enseignaient au Bois-d'Aulne en 2020 a quitté l'établissement, dont les deux qui s'étaient explicitement désolidarisés de Samuel Paty quelques jours avant son assassinat. Les années suivantes, les conseils de discipline ont explosé, au rythme de vingt par an. « Il y a eu des exclusions pour tout et rien, regrette Corinne Grootaert, présidente de la fédération des conseils de parents d'élèves de Conflans. On ne pardonne rien à ce collège, il ne faut plus en entendre parler. »

Le conseil d'administration de l'établissement a attendu que les 750 élèves scolarisés au moment des faits aient quitté l'établissement pour le rebaptiser à l'automne 2024 collège Samuel-Paty. « La plupart des élèves étaient contre cette décision mais personne ne leur a demandé leur avis, assure Corinne Grootaert, dont le fils était scolarisé en 6^e au moment des faits. Dans cette affaire, on n'a jamais pris en compte la santé mentale des enfants. » Un grand portrait du professeur a été installé au premier étage de l'établissement sans consulter les élèves qui croiseraient tous les jours son visage.

Aujourd'hui, combien de professeurs montrent encore les caricatures de *Charlie Hebdo* à leurs élèves? L'autocensure est-elle devenue la règle tacite? Il n'existe aucune réponse précise à ces questions puisque la liberté pédagogique permet à chaque enseignant de faire ses choix sans

avoir à en rendre systématiquement compte. « Avant, on avait l'impression qu'on pouvait tout dire à nos élèves, qu'on se connaissait, il y avait un lien de confiance, rappelle Joëlle Alazard. Désormais, on est beaucoup plus prudents. On sait qu'avec les réseaux sociaux des propos peuvent

être sortis de leur contexte ou déformés et notre nom jeté en pâture. On est pris entre plusieurs mâchoires. »

Tout débat autour des caricatures est devenu tellement passionnel qu'il en est presque impossible. « Il aurait pu y avoir une discussion sur la manière dont on les montre, mais le seul fait de poser la question suffit pour qu'on nous réponde qu'on a peur », déplore Corinne Grootaert. Les dessins de *Charlie Hebdo* sont en tout cas toujours disponibles dans Canopé et Eduscol, bases de ressources de l'Éducation nationale à disposition des professeurs. Encore aujourd'hui, tout ce qui touche à cette affaire semble inflammable. Lorsqu'une lecture de la pièce *Le Professeur*, écrite par Emilie Frèche, a eu lieu à Chilly-Mazarin à l'automne 2024, la salle avait été placée sous protection policière. « À travers cette affaire, ce sont deux visions de la société qui s'opposent, estime Jean-Pierre Sakoun, président de l'association Unité laïque. Il y a la vision universaliste, qui pense

■ ■ ■ Suite p. 4

atroce à l'échelle individuelle qui disait quelque chose de très profond à l'échelle collective. Il y a une part d'irréductible dans cette histoire. » La sidération qui a touché cette ville paisible et verdoyante des Yvelines s'est étendue à la France entière.

Alors, quand trois ans plus tard quasiment jour pour jour le professeur de français, Dominique Bernard, 57 ans, est assassiné à Arras devant son établissement par un islamiste de 20 ans, difficile de ne pas y voir une réplique de l'horreur. Deux histoires différentes, mais dans les deux cas un enseignant tué par un terroriste islamiste parce qu'il était enseignant. « Leurs noms sont liés; si Samuel Paty n'avait pas été assassiné, Dominique Bernard serait toujours en vie », estime Joëlle Alazard, présidente de l'association des professeurs d'histoire et de géographie. Mickaëlle Paty discute parfois avec la veuve de Dominique Bernard. Comment faire un tel deuil? En février 2023, le meurtre d'Agnès Lassalle, professeure d'espagnol à Saint-Jean-de-Luz, par un élève qui avait développé des troubles anxieux est aussi venu rappeler la solitude de l'enseignant face à tous les maux de la société.

Jamais le collège du Bois-d'Aulne n'est vraiment redevenu ce qu'il était. Dans cette spirale infernale, beaucoup d'élèves se sont sentis responsables d'avoir participé à relayer la rumeur selon laquelle Samuel Paty aurait demandé aux musulmans de quitter la classe au moment où il montrait les caricatures de *Charlie Hebdo*, ce qu'il n'a jamais fait (il avait proposé à tous les élèves

“
On ne pardonne rien à ce collège, il ne faut plus en entendre parler

Corinne Grootaert, parent d'élève

LA TERRIFIANTE CHRONIQUE D'UN ENGRENAGE

Tout le monde connaît son nom. Mais moins l'engrenage qui a mené à l'assassinat atroce de Samuel Paty, décapité le 16 octobre 2020 à la sortie de son collège. Après avoir déjà réalisé plusieurs longs-métrages sur des affaires réelles (*Présumé coupable* sur Outreau, *L'Enquête* sur l'affaire Clearstream ou *Au nom de ma fille* sur celle du criminel Dieter Krombach), Vincent Garenq s'est plongé dans les rouages de ce meurtre qui a bouleversé la France. Décortiquant les faits plus que la psychologie des personnages, s'attachant surtout à remonter le fil d'une rumeur qui enfle sans contrôle et montrant ceux qui l'ont écoutée sans vérifier sa véracité, *L'Abandon* sait rester sobre et clinique, comme une enquête, soulignant d'autant plus la sidérante escalade qui a mené au meurtre. Le film est tenu de bout en bout par Antoine Reinartz, très juste en professeur intègre dépassé par l'ampleur de l'histoire, et aussi par Emmanuelle Bercot, bouleversante en principale qui fait ce qu'elle peut pour arrêter cet enchaînement de réactions violentes. **CHARLOTTE LANGRAND**

L'Abandon, de Vincent Garenq, avec Antoine Reinartz, Emmanuelle Bercot, Emma Boumali, Nedjim Bouizzoul, Azize Kabouche. 1h40. Sortie mercredi.

Une nouvelle mission parlementaire sur la laïcité

Le Premier ministre, Sébastien Lecornu, s'appête à confier une mission sur la laïcité au député socialiste Jérôme Guedj et à la sénatrice radicale et ancienne ministre Nathalie Delattre, comme l'a confirmé Matignon à *La Tribune Dimanche*. Les deux parlementaires vont ainsi entamer des travaux pour

une durée de six mois à l'issue desquels ils rendront leur rapport. « L'idée est d'avoir sur étagère un certain nombre de réponses pour ceux qui seront au pouvoir en 2027 », explique Jérôme Guedj, qui prend pour modèle la commission Stasi, nommée en 2003 sous Jacques Chirac, qui avait abouti à la

loi sur l'interdiction du port des signes religieux à l'école. Le socialiste aimerait réunir un large panel d'intervenants aux sensibilités différentes, une sorte de conseil des sages, avec cette vaste ambition de « produire du consensus et de sortir du champ passionnel du débat ». C.V.

JEAN-MICHEL BLANQUER ANCIEN MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE (2017-2022)

« Les faits me reviennent en tête en permanence »



Jean-Michel Blanquer en août 2024.

LE 16 OCTOBRE 2020 autour de 17 heures, j'étais dans mon bureau avec une partie de mon équipe. Un deuxième confinement se profilait. Nous étions concentrés sur les mesures à prendre face à l'arrivée d'une nouvelle vague du coronavirus pour que l'école puisse rester ouverte. Les questions relatives à l'islamisme politique, au séparatisme et au terrorisme n'étaient pas pour autant absentes de nos esprits. Emmanuel Macron avait prononcé quelques jours auparavant aux Mureaux [Yvelines] un discours important et long-temps attendu, auquel j'avais contribué et dont j'espérais qu'il représenterait le tournant régalien de ce mandat.

En cette fin d'après-midi où la lumière palissait déjà, nos têtes étaient dans les chiffres de l'épidémie et dans l'ordonnement des consignes à diffuser dans le système scolaire, alors que les vacances de la Toussaint allaient commencer.

Dans le bureau d'à côté, un poste de télévision était allumé. La nouvelle venait de tomber. Un homme avait été assassiné à Conflans-Sainte-Honorine. Au même moment, je recevais un message de Gérard Darmanin m'indiquant qu'il s'agissait d'un professeur. Progressivement, les faits se précisèrent : l'atrocité de l'acte de décapitation, le meurtrier abattu, la dimension terroriste et islamiste...

Je me rendis immédiatement Place Beauvau, très vite rejoint par le président de la République dans la salle de gestion de crise. En peu de temps, toutes les informations utiles étaient rassemblées. Le président m'invita à monter dans sa voiture pour aller ensemble dans l'établissement meurtri. La nuit était maintenant tombée. J'étais accablé de tristesse en pensant à cet homme, à sa famille, au petit garçon qu'il laissait.

Au collège, la principale, que j'avais eue au téléphone sur le chemin de Beauvau, nous attendait. Cette fois, nous

eûmes par ses soins la reconstitution des faits qui avaient précédé le meurtre : le cours de Samuel Paty, les mensonges d'une élève, les pressions sur le collège par le père de cette élève, l'excitation sur les réseaux sociaux sciemment provoquée par les secteurs islamistes, la solidarité des uns et les manquements des autres, dont nous connaissons aujourd'hui davantage le détail. Cette femme remarquable avait mis en œuvre tout au long de ces jours les consignes de soutien aux professeurs que j'avais répétées tant de fois depuis 2017. Dès ma prise de fonction, j'avais affirmé que le « pas de vagues » était fini. Je savais bien que cela ne se passerait pas du jour au lendemain et que cela reposait notamment sur l'état d'esprit de chaque chef d'établissement et des cadres de l'institution.

En l'occurrence, elle avait fait son devoir en soutenant Paty, aidée en cela par l'inspecteur d'académie adjoint, qui avait recommandé de porter plainte, ce qu'elle fit en accompagnant le professeur au commissariat le mardi qui précéda l'assassinat. Il était d'autant plus accablant de constater que tout cela s'était pourtant achevé en un drame. Pourquoi un tel échec? Pourquoi, malgré tout, une telle solitude de Samuel Paty, dont les derniers jours ressemblent à la Passion du Christ, au sens le plus universel, celui d'un martyr enduré et subi, avec son lot de persécutions, de trahisons, de lâchetés? La figure du terroriste payant un enfant pour lui désigner le professeur hante mon entendement. Les fils de cette tragédie peuvent être aujourd'hui mieux dénoués grâce aux procès judiciaires, aux enquêtes, aux livres et aux œuvres consacrés au sujet depuis lors.

Il y a d'abord l'enchaînement tragique des faits. Ils me reviennent en tête en permanence depuis six ans. Et s'il y avait eu une protection rapprochée dès la plainte déposée? Et s'il avait été accompagné le

dernier soir? Et si, et si... Nous n'en aurons jamais fini de penser à ce qui aurait pu empêcher le pire d'advenir.

Et puis il y a l'écosystème qui rend possible ce qui était inimaginable autrefois : les réseaux sociaux, le déploiement sans obstacles suffisants d'un islamisme politique conquérant, les pertes de repères à tous les étages.

La solitude de Samuel Paty est en fait emblématique de la solitude qui guette chaque personne qui décide de mener au quotidien le combat républicain. Ce combat est risqué et dangereux et ne rapporte rien d'autre que la fierté de servir des principes fondamentaux et notre pays. Les adversaires, eux, sont nombreux, organisés et servis par la logique de l'époque qui récompense les rhétoriques victimaires et valorise les violences verbales qui dérivent inmanquablement en violence physique. Le combat est asymétrique. Samuel Paty l'a payé de sa vie. Mais qui sait comprendre et traduire aujourd'hui la dernière leçon qu'il nous a donnée? ■

“
La figure du terroriste payant un enfant pour lui désigner le professeur hante mon entendement

Retrouvez l'intégralité du texte sur [Latribune.fr](https://www.latribune.fr)



Joëlle Alazard
Présidente de l'association des professeurs d'histoire-géographie, professeure de chaire supérieure en histoire au lycée Louis-le-Grand

allumé son ordinateur et sur son fond d'écran sont apparues les photos de Samuel Paty et Dominique Bernard. Ça m'a fait drôle. C'est une manière pour elle de s'en souvenir tous les jours.

PROPOS RECUEILLIS PAR C.V.

« Nous sommes beaucoup plus prudents »

Samuel Paty, c'est une blessure qui peine à se refermer. On n'a pas du tout fini de gérer les conséquences de cet assassinat. Je suis persuadée que dans dix, vingt, trente ans, on relira l'actualité politique à la lumière des assassinats vécus par l'école, et notamment les assassinats islamistes. C'est comme une tectonique des plaques, il y a des choses très puissantes qui s'opèrent à partir de cela. On n'en mesure pas les conséquences parce qu'on est absorbés par le quotidien. Ce qui est certain et angoissant, c'est que Samuel a été soutenu par sa principale mais aussi très seul, parce que l'institution n'a pas pris la mesure du danger. Pour la plupart d'entre nous, on ne va pas travailler la peur au ventre, on a d'autres problèmes aussi, comme des conditions d'enseignement qui sont plus dégradées qu'auparavant, etc. Mais nous sommes vigilants et beaucoup plus prudents. Notre nom peut être jeté en pâture sur les réseaux sociaux. Des collègues sont parfois échaudés par des échanges avec des familles qui voudraient censurer ou limiter notre liberté pédagogique.

Le nom de Dominique Bernard [assassiné à Arras en octobre 2023 par un terroriste islamiste] est toujours associé au nom de Samuel. Ces deux meurtres ne font qu'un, pour moi. Et dans les salles des profs, il y a aussi souvent la photo de Dominique Bernard, et parfois celle d'Agnès Lassalle [tuée par un élève à Saint-Jean-de-Luz en février 2023]. L'autre jour, une collègue avec qui je travaillais a

que le semblable est supérieur aux différences, et la vision des deux extrêmes qui font de l'ethnie et de la race des différences fondamentales. »

Le réalisateur de *L'Abandon*, Vincent Garenq, a demandé au ministre de l'Éducation nationale que son film puisse être promu auprès des enseignants pour qu'ils le montrent à leurs élèves. « Beaucoup de profs sont venus voir le film en se méfiant, ils avaient un peu peur, expliquait-il. Ils ont été surpris, nombre d'entre eux s'identifient énormément au personnage de Samuel Paty. » Le drame a en tout cas permis de faire sauter plusieurs verrous. La protection fonctionnelle, dont il avait demandé à bénéficier, est désormais appliquée dès qu'un professeur le réclame.

Auparavant, il devait prouver que cela était nécessaire. « On a changé de braquet dans le signalement, la détection et la protection », assure le ministre Édouard Geffray. En cinq ans, 1,2 million de membres de l'Éducation nationale ont été formés sur les « valeurs de la République et de la laïcité ». « Maintenant, les rectorats et chefs d'établissement sont beaucoup plus vigilants, on protège le prof en premier lieu », constate aussi Joëlle Alazard, qui cultive sa mémoire à travers le prix Samuel-Paty. Chaque année, il est proposé aux établissements une minute de silence en sa mémoire ainsi que celle de Dominique Bernard.

Les drames divisent souvent les familles. Depuis ce jour où leur vie a bas-

culé, les parents de Samuel Paty sont toujours restés discrets, comme son ancienne compagne et son fils, âgé de 5 ans et demi au moment des faits. Ses deux sœurs, Mickaëlle, infirmière, et Gaëlle, libraire, ont vécu les choses de manière diamétralement opposée. Elles ont chacune écrit un livre sur l'affaire. Quand Mickaëlle Paty avait publié le sien, la librairie de sa sœur avait demandé sur sa page Facebook à ses clients de « ne pas se donner la peine de [l'acheter] » pour que « la mémoire de Samuel » ne soit pas « utilisée à des fins politiques contraires à ses idées ». Mickaëlle, qui connaît l'affaire sur le bout des doigts, vit avec la peur constante qu'il y ait un nouveau Samuel Paty. « La vie d'après n'existe pas pour moi, confie celle qui continue d'arpenter les médias comme les collèges et lycées de France, pour parler de ce drame. Je suis dans un continuum d'espace-temps depuis sa mort. En fait, je ne suis absolument pas en paix depuis qu'il est parti. » Gaëlle Paty, elle, se fait plus discrète (elle n'a pas voulu répondre à nos sollicitations). « Mickaëlle défend une laïcité offensive, républicaine; Gaëlle est plus partisane d'une laïcité adjectivée, inclusive », théorise un connaisseur de la famille. Au procès, elles étaient installées de part et d'autre de la salle sans s'adresser la parole.

« Pourquoi panthéoniser Samuel Paty et pas Dominique Bernard ? »

Chantal Anglade, cofondatrice de l'Association française des victimes de terrorisme

Les épreuves du procès – il y en a eu trois – n'ont rien apaisé. Les parties civiles n'ont jamais digéré que, en appel, les peines des accusés aient été réduites à l'exception

kaëlle défend une laïcité offensive, républicaine; Gaëlle est plus partisane d'une laïcité adjectivée, inclusive », théorise un connaisseur de la famille. Au procès, elles étaient installées de part et d'autre de la salle sans s'adresser la parole.

Les épreuves du procès – il y en a eu trois – n'ont rien apaisé. Les parties civiles n'ont jamais digéré que, en appel, les peines des accusés aient été réduites à l'exception



Samuel Paty lors d'une promenade en forêt de Fontainebleau, en janvier 2016.

de celle du prédicateur islamiste, Abdelhakim Sefrioui. « Voir Samuel, qui était épris de tolérance, dépeint en islamophobe, c'était aussi très lourd », souffle Joëlle Alazard, qui a témoigné à la barre. « Ce que j'ai vu à l'œuvre durant ce procès, c'est

la perversion, décrit Émilie Frèche, qui a relaté le procès dans son livre *Un séisme* (Albin Michel). La mécanique d'attaque des islamistes est extrêmement bien huilée, c'est orwellien. Après l'école, c'est la justice qui serait islamophobe. Ils se sont servis de l'arène judiciaire pour en faire une arène politique. » Les audiences ont été filmées pour l'Histoire et les archives seront accessibles dans cinquante ans.

Désormais, c'est un débat autour de la panthéonisation de Samuel Paty qui se pose. La pétition réclamant l'entrée du professeur sous la coupole, portée par Joëlle Alazard, a recueilli plus de 50 000 signatures. « Panthéoniser Samuel serait un geste fort pour tous les enseignants, plaide la professeure de chaire supérieure en histoire au lycée Louis-le-Grand. À travers cela, c'est la liberté d'expression, la laïcité émancipatrice, qui permet aux enfants de se construire, de refuser les assignations identitaires, qu'on défend. Ce sont des boussoles morales pour les générations à venir. »

Mais là non plus, il n'y a pas de consensus. « Pourquoi Samuel Paty et pas Dominique Bernard ? Ça n'est pas possible de glorifier l'un et d'oublier l'autre », considère Chantal Anglade, de l'Association française des victimes de terrorisme. L'initiative a aussi été portée par Gaëlle Paty tandis que ses parents et sa sœur étaient plus réservés. « J'en ai un peu marre des bougies, des nounours, du symbolique, lance Mickaëlle Paty. Panthéoniser Samuel ne permettra pas à un élève de 12 ans de comprendre en quoi son cours était important. » Mais comme ses parents, elle a fini par soutenir la cause, à laquelle Emmanuel Macron, seule décisionnaire, n'a pas apporté de réponse. ■

« Regarder cette histoire en face »



AURORE MARÉCHAL/ABRICA

Vincent Garenq

Réalisateur du film « L'Abandon »

vraiment son histoire. Je pense que c'est lié au traumatisme. C'est tellement violent, une ligne a été dépassée. L'histoire est à ce point sidérante que les gens l'ont un peu refoulée. Ils l'ont mise de côté, c'est ce que j'ai certainement dû faire. Maintenant, le temps du deuil a passé, et je pense qu'il est utile de soulever le tapis, de regarder cette histoire en face en espérant que ça éveille quelques consciences, que ça fasse réfléchir sur notre époque à tous les niveaux.

Ce que nous avons essayé de faire avec cette histoire, c'est un peu ce qui se fait à la suite d'une catastrophe aérienne : on rassemble toutes les pièces de l'avion dans un hangar et on essaie de comprendre ce qui s'est passé. Chaque catastrophe sert à rendre les avions plus sûrs. C'est l'image que j'avais en tête quant à l'utilité possible du film.

PROPOS RECUEILLIS PAR C.V.

MICKAËLLE PATY SŒUR DE SAMUEL PATY

« J'ai compris très tôt que Samuel ne serait jamais le dernier »

Partagée entre colère et espoir, cette infirmière vit dans la crainte qu'un nouveau professeur soit assassiné. Elle survit en prenant à sa façon le relais de son frère.



ARNAUD ROBIN/DIVERGENCE

Comment vivez-vous la sortie du film *L'Abandon*? Qu'en attendez-vous?

La plupart des gens connaissent de Samuel sa photo en posture de professeur. Et autrement, dans une version plus difficile, la tête décapitée sur le trottoir. Certains jeunes avaient reçu cette photo sur leur téléphone. Beaucoup n'ont pas perçu que c'était un événement réel. Le film permet de redonner corps à Samuel, une matière, de la vie. Je voudrais qu'il soit diffusé dans les établissements scolaires, que l'Éducation nationale le mette dans ses programmes. Ce support peut permettre d'entraîner un débat, d'éveiller l'esprit critique et d'éviter qu'un tel événement puisse se reproduire. Les enseignants manquent d'outils pour parler de ce qui est arrivé à Samuel.

De quelle manière avez-vous collaboré au film?

Les producteurs sont venus me chercher rapidement. Tout de suite, ils ont compris que je maîtrisais l'intégralité du dossier. Ils avaient besoin de cette

expertise. J'ai fait un travail de vigie sur le scénario pour ne pas trahir les faits, pour ne pas trahir Samuel.

Vos parents, eux, se sont tenus en retrait.

C'est une autre génération, tous les deux étaient également enseignants. L'école comme ils l'ont connue n'existe plus et c'est presque une double peine pour eux. Ma mère ne voudrait pas être enseignante à l'heure actuelle. Aujourd'hui, la moindre punition est systématiquement remise en question par les parents. Il y a une montée très importante du communautarisme, on vit les uns à côté des autres. Nous, on a une volonté nationale, c'est de faire un, comme dans la chanson *One* de U2 qui sera diffusée pour la montée des marches à Cannes.

Avez-vous le sentiment que les leçons du drame ont été tirées?

S'il y a bien quelque chose que j'ai compris très tôt, c'est que Samuel ne sera jamais le dernier. Les enseignants qui ont soutenu mon frère pendant le pro-

cess ont été réprimandés par le rectorat, qui leur a reproché de cibler l'établissement scolaire où ils enseignaient, simplement parce qu'ils avaient pris la défense de Samuel. On est toujours dans cette culture de mettre la poussière sous le tapis. Sauf qu'à ne pas en



Ce sentiment d'abandon que notre famille éprouve, la société tout entière l'éprouve

parler, on ne désamorçe rien. Enseigner, c'est expliquer et non se taire. J'espère que ce film va permettre de montrer à quel point Samuel a été abandonné par ceux qui auraient dû le soutenir. Non pas pour refaire un procès, mais pour éveiller les consciences.

L'assassinat de votre frère a suscité une forme de sidération collective. Comment l'expliquez-vous?

C'est la première fois qu'un enseignant a été victime d'une attaque terroriste parce qu'il était professeur. On a voulu tuer la tête pensante, c'est pour ça qu'il a été décapité. On a voulu séparer celui qui peut permettre à un élève de s'émanciper des déterminants de la naissance. Si lui, on l'a empêché de penser, ça veut dire que nous, nous n'avons plus le droit de penser. Évidemment, l'école est sidérée, mais la société tout entière l'est. Nos renoncements, nos petites lâchetés quotidiennes, tout ce qu'on aurait pu faire et qu'on n'a pas fait... Ce sentiment d'abandon que notre famille éprouve, je pense que la société tout entière l'éprouve.

Vous sillonnez toujours les collèges de France?

Je fais autant que faire se peut, parce que j'ai un travail à 100 %. Il faudrait que l'Éducation nationale me paie à plein temps pour intervenir, ça serait formidable! À la base, je ne parlais de rien: je

viens de la province, je ne suis pas littéraire, je n'avais pas écrit une ligne. Mais Samuel ne s'était pas battu en vingt-trois ans d'enseignement pour que personne ne prenne le relais. Et je voyais bien que nos profs étaient tétanisés, morts de trouille. S'il n'y avait pas quelqu'un pour leur montrer le modèle, qui prenne leur défense, c'était foutu. Plusieurs fois, j'ai eu des échanges extraordinaires avec des élèves. À chaque fois, ils sont convaincus que je suis professeure. Et ça, ça me touche vraiment beaucoup.

Comment avez-vous vécu l'assassinat de Dominique Bernard, trois ans après celui de votre frère?

Il y a une certaine similitude, quand bien même l'histoire est différente. La plupart de nos enfants ont pour héros Superman ou Batman. L'assailant de Dominique Bernard avait pour héros Abdoullakh Anzorov, l'assassin de mon frère. La haine, c'est quelque chose de tenace. Le mal n'attend qu'une chose pour ressurgir. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR C.V.

Les nouveaux habits de Philippe

Le candidat Horizons à l'Élysée réunit les cadres de son parti ce dimanche à Reims. Désormais, il va se consacrer à la rencontre avec les Français.

DROITE

LUDOVIC VIGOGNE

LE 11 AVRIL, François Hollande a pris un plaisir gourmand à observer Édouard Philippe. L'ancien président de la République, qui « se prépare » pour 2027, et l'ex-Premier ministre déjà officiellement sur la ligne de départ participaient à une table ronde organisée par le think tank social-libéral Les Gracques. « J'ai trouvé le thème de la droite pour la prochaine présidentielle, confiait quelques jours tard le socialiste. Ça va être : "il faut travailler davantage". »

À partir d'aujourd'hui, c'est au regard des Français que va se soumettre Édouard Philippe. Le maire du Havre va en effet désormais endosser pleinement ses habits de candidat à la compétition élyséenne. Ce dimanche à Reims, il réunit les cadres de son parti, Horizons, pour annoncer le calendrier et l'organisation de sa campagne. Afin de la diriger, il a choisi un triumvirat : Christophe Béchu, le maire d'Angers, Gilles Boyer, député européen, également sparring-partner indispensable, et Marie Guévenoux. Ex-ministre déléguée chargée des Outre-Mer du gouvernement Attal, celle-ci a démissionné jeudi de son poste de conseillère spéciale de Gérard Darmanin au ministère de la Justice et prendra ses nouvelles fonctions (à titre bénévole) dès demain. Pour Édouard Philippe, il a toujours été clair que la direction de sa campagne ne pouvait être confiée qu'à un profil politique. Cet hiver, il réfléchissait à trois hypothèses différentes possibles : Christophe Béchu, Gérald Darmanin ou Jean-François Copé.

Une plume recrutée

Le raout rémois d'aujourd'hui est le dernier événement que l'ancien locataire de Matignon mènera sous les couleurs de son parti. Très vite, il se mettra en congé de la présidence d'Horizons, qui, selon toute logique, sera récupérée par son numéro deux, Christophe Béchu. Ces prochaines semaines, il multipliera les déplacements à la rencontre des Français. Le 5 juillet, il tiendra un premier grand meeting à Paris.



Édouard Philippe en visite dans une entreprise aéronautique à Blagnac (Haute-Garonne), mercredi.

D'ici là, Édouard Philippe devra être parvenu à susciter un engouement qui pour l'instant ne se ressent pas. S'il est le représentant de la droite et du centre le mieux placé dans les intentions de vote, il doit faire face aux ambitions de Gabriel Attal et de Bruno Retailleau, déjà pleinement dans la bataille. « S'il n'est qu'un choix rationnel, raisonné, ce ne sera pas suffisant, acte un de ses premiers soutiens. Son premier défi est de faire en sorte que sa candidature soit porteuse d'optimisme. » Le juppéiste semble en être conscient. « Je ne suis pas un comptable », déclarait-il mercredi dans *La Dépêche du Midi*.

Cela fait maintenant longtemps qu'Édouard Philippe a en tête le match qui vient. Dès le lendemain de son départ de Matignon, en juillet 2020, il a commencé à y réfléchir. Depuis, cela a été une lente maturation. La bataille qu'il a livrée au Havre cet hiver pour décrocher un troisième mandat de maire lui a servi de mise en jambes sur le ring électoral. Au lende-



On a eu la peau de la primaire

Jean-Pierre Raffarin, ancien Premier ministre

main de sa large victoire, il est ensuite passé à la structuration concrète de sa campagne. Six pôles opérationnels seront mis en place. L'un sera chargé du projet, un autre de la mobilisation, un troisième du financement (la récolte d'argent auprès des grands donateurs n'est jusqu'à présent pas à la hauteur des espérances philippistes)... Une plume a été recrutée. Il s'agit d'Édouard Solier, qui jouait déjà ce rôle aux côtés du Normand à Matignon. Ancien conseiller de Jean-Louis Borloo, celui-ci était précédemment le directeur de cabinet du président de l'Arcom, Martin Ajdari. Le patron d'Horizons a confié à Arnaud Robinet, l'édile de Reims, la présidence de l'assemblée des maires de son parti (il en recense environ 500) pour remplacer Christian Estrosi, défait à Nice lors des municipales de mars.

Le débriefing de Bournazel

Ces dernières semaines, les grands événements qui se tiendront jusqu'à l'été ont été listés par son entourage afin d'identifier

ceux où la venue du candidat sera indispensable – il se rendra au salon VivaTech mi-juin. Des éléments de langage et des fiches ont été préparés sur toutes les composantes du bilan d'Édouard Philippe à Matignon qui pourraient être mises en cause par ses adversaires (le passage aux 80 km/h est évidemment le premier) ou en valeur par ses partisans (le nombre d'OQTF exécutées, supérieur à celui sous le quinquennat Hollande ou les gouvernements Castex ou Borne, par exemple). De cette manière, quand Marine Le Pen a rappelé sur X, le 16 avril, la responsabilité de l'ancien Premier ministre dans la fermeture de Fessenheim, ce dernier a pu immédiatement répliquer. Cette riposte avait surpris puisqu'il était très peu présent jusqu'alors sur les réseaux sociaux. Le candidat Horizons a compris que, dorénavant, il devra s'y convertir davantage. Effectuant avec lui un débriefing de sa campagne municipale à Paris, Pierre-Yves Bournazel l'a alerté sur leur importance. Il l'a aussi mis en garde sur un autre point : l'adversaire de Rachida Dati et d'Emmanuel Grégoire n'avait pas eu de médias avec lui...

Édouard Philippe se prépare à un marathon. C'est pourquoi il a choisi de ne pas dévoiler avant l'été le projet « massif » qu'il prépare depuis de nombreux mois, accompagné de Clément Tonon, qui le coordonne, et de Benoît Ribadeau-Dumas, son ancien directeur de cabinet à Matignon. Autour de lui, beaucoup l'incitent néanmoins à mettre une idée dans le débat ces prochaines semaines. « Il doit être identifié à quelque chose. Aujourd'hui, il ne l'est pas », estime l'un d'eux. Parmi ceux qui épaulent le candidat Horizons sur le fond figure Vincent Chriqui, qui, il y a cinq ans, avait élaboré le programme de Xavier Bertrand.

À l'époque, le patron LR des Hauts-de-France avait vu sa course présidentielle stoppée brutalement après sa défaite à la primaire. Cette fois, une telle compétition pour départager les prétendants de la droite et du centre à l'Élysée ne verra pas le jour. « On a eu la peau de la primaire », se réjouit Jean-Pierre Raffarin à l'issue de ce printemps. Pour Édouard Philippe, qui ne voulait pas en entendre parler, c'est déjà une vraie satisfaction. ■

Pourquoi Le Pen cible le maire du Havre

Là où Jordan Bardella met en scène sa confrontation avec LFI, la députée du Pas-de-Calais a repositionné Édouard Philippe en principal adversaire de son camp.

JULES PECNARD

TOUS LES JOURS, « on lui envoie des idées à la con », s'irrite un proche de Marine Le Pen. Des pépites émergent parfois du tamis. Comme cette analyse que la cheffe des députés du Rassemblement national se fait imprimer au début du printemps. Il s'agit d'une note rédigée par Jérôme Sainte-Marie. L'ancien sondeur, dans les bagages du RN depuis 2022, l'a détaillée lors du « séminaire » organisé par le parti d'extrême droite les 16 et 17 avril pour organiser la campagne présidentielle à venir. Il y évoque le second tour, dont la configuration s'annonce très ouverte, à l'exception d'une présence frontiste quasi assurée. Il identifie une

autre forte probabilité, étayée par les enquêtes d'opinion et le climat politique : qu'un candidat du bloc central y soit également. À ce stade, le plus plausible est Édouard Philippe.

Cette grille de lecture, traduction du clivage entre blocs populaire et élitiste théorisé par Jérôme Sainte-Marie, sied à l'europhobe antisystème qu'est Marine Le Pen. Et, aussi, à ses conseillers Renaud Labaye et Ambroise de Rancourt – lui-même a été introduit par Jérôme Sainte-Marie à la députée du Pas-de-Calais. Les élections municipales les ont confortés. Malgré les relations orageuses qu'entretiennent les leaders du centre et de la droite en cette fin de règne d'Emmanuel Macron, leurs accords ont tenu presque partout

en France. Les signaux envoyés par Jordan Bardella à l'électorat conservateur n'ont, pour ce scrutin du reste, eu aucun effet sur la direction des Républicains. « La solidité des liens entre LR et macronistes est remarquable, note un stratège du RN. Tous les éléments pédagogiques sont donc en place pour exploiter le bilan cata de ces deux quinquennats. Car si Édouard Philippe, ou un autre, apparaît comme un moindre mal que Jean-Luc Mélenchon, c'est foutu pour nous. »

« Cercle de la raison »

C'est pourtant bien sur le dirigeant de La France insoumise que de nombreux cadres lepénistes, Jordan Bardella en tête, se sont habitués à taper comme des

sourds. Personnalité politique la plus rejetée dans l'opinion, au coude à coude avec Éric Zemmour, Jean-Luc Mélenchon est devenu l'adversaire commode du RN. Les sondages l'annoncent étrillé dans tous les cas de figure et ses propos radicaux sur l'économie ou l'identité permettent au mouvement nationaliste de mettre en scène sa propre normalisation – et d'attirer ainsi, son rêve, les électeurs qui ont voté François Fillon en 2017. « La "Nouvelle France" contre la "France éternelle", c'est un canapé intellectuel, peste un proche de Marine Le Pen, nos parlementaires et militants s'ambiançaient trop là-dessus. »

Le RN étant si pyramidal, sa patronne a « pris le mégaphone » le 28 avril, selon le mot d'un fidèle. Après

de l'Agence France-Presse, elle a déclaré souhaiter « un second tour face au bloc central » plutôt que de bénéficier d'un « front anti-LFI ». Pour autant, rien ne garantit que la stratégie fonctionne. Si le candidat frontiste, qu'il s'appelle Bardella ou Le Pen, joue la dénonciation du système, du « cercle de la raison » pro-européen et libéral, il peut espérer l'abstention de l'électorat de gauche radicale. Néanmoins, face à l'héritier d'un Front national historiquement xénophobe et répressif, les modérés ont tendance à retrouver leur lit d'origine. D'où l'importance, pour le RN, de convaincre les milieux économiques de sa crédibilité. Une tête pensante du parti à la flamme concède : « On a un équilibre hyper délicat à trouver. » ■

BFM POLITIQUE
ÉDITION SPÉCIALE
GUERRE EN IRAN
Présentée par Guillaume Daret

Aujourd'hui à 12h
THIERRY BRETON
Ancien commissaire européen
ancien ministre de l'Économie

BFMTV.
Première sur l'info
en partenariat avec
LA TRIBUNE DIMANCHE

JEAN-LUC MÉLENCHON

« C'est l'heure des caractères »

Antisémitisme, retraite à 60 ans, sondages, sa santé... Candidat à la présidentielle pour la quatrième fois, il revient sur tous les sujets qui fâchent.

GAUCHE

PROPOS RÉCUEILLIS PAR
BRUNO JEUDY, PIERRE LEPELLETIER
ET JULES PECNARD

Emmanuel Macron a prévenu son homologue iranien qu'il n'y aurait aucune levée des sanctions contre Téhéran tant que le détroit d'Ormuz resterait bloqué. Partagez-vous la position du chef de l'État ?

Non. Elle est inadmissible, même quand on combat comme moi les régimes théocratiques. Car l'Iran est en état de légitime défense: il est agressé par deux pays, les États-Unis et Israël, agissant en dehors de tout mandat international. Ce n'est pas l'Iran qui bloque le détroit d'Ormuz mais la marine militaire des USA. Dans ces conditions, une telle menace du président français revient à légitimer le point de vue de Trump et de Netanyahu. 90 % des pays du monde le refusent.

Que feriez-vous en tant que président de la République ?

Je me battrais pour le retrait des États-Unis et d'Israël. Je proposerais de former un front du refus, notamment avec l'Espagne, et d'y rassembler les nations opposées à cette guerre. Dans cette affaire, chacun défend ses intérêts. Celui des Français, c'est le respect du droit international. Sinon, la loi du plus fort l'emporte. Or nous ne sommes pas les plus forts!

Quitte à se tourner vers la Russie ou la Chine ?

Non, il faut agir avec précaution. En Europe, nous bataillons pour que les Russes se retirent d'Ukraine, on ne va donc pas les absoudre à un moment comme celui-ci. Quant à la Chine, on perdrait notre temps: elle n'interviendra pas. Il ne faut pas donner le sentiment qu'on remplace une hégémonie mondiale par une autre. Là où les Français peuvent encore être efficaces, c'est en suspendant les accords commerciaux de l'Union européenne avec Israël et en interdisant aux États-Unis d'utiliser nos bases aériennes pour aller au Proche-Orient. Les Saoudiens déjà s'y sont mis. La seule chose qui peut stopper Trump et Netanyahu, c'est de ne pas trouver dans le monde les renforts nécessaires pour terminer leur opération.

Patrick Pouyanné a mis en garde l'État en disant que TotalEnergies ne pourrait maintenir le plafonnement de ses prix à la pompe si son entreprise était davantage taxée. Que lui dites-vous ?

Que ce n'est pas sur ce ton-là qu'on s'adresse à son pays qui appelle à l'aide. Je ne sais pas s'il mesure l'immoralité de son comportement. Imaginez qu'un médecin français dise « si vous augmentez mes impôts, je ne soignerai plus mes malades »! Le salaire des gens est volé à la pompe! M. Pouyanné, et d'autres grandes entreprises, a une forme d'arrogance qui est un signe des temps. L'urgence, c'est le blocage des prix des carburants. Mais plus généralement, la grande leçon du moment est qu'il faut sortir au plus vite de la civilisation du pétrole, dont les États-Unis sont le centre au péril de toute l'humanité.

À un moment où les grandes puissances sont de plus en plus menaçantes, à quoi ça rime de s'opposer à la loi de programmation militaire (LPM) ?

Cette loi peut nous permettre de remporter la bataille d'Alésia mais pas la guerre moderne. Lors des précédentes LPM, nous avons montré les limites de la stratégie de la dissuasion. Les guerres d'aujourd'hui

dépendent de la maîtrise des câbles et des satellites. Le président Macron a récemment eu un éclair et a dit « la guerre de demain commencera dans l'espace ». J'étais content de l'entendre reprendre notre vision. La LPM ne le fait pas. En effet, la guerre n'est plus celle des chars et des fantassins mais celle des drones, des missiles balistiques et des systèmes de communication. Il faut donc se concentrer sur notre excellence dans les domaines spatial et numérique.

Le foyer d'hantavirus détecté sur un navire de croisière a réveillé nos souvenirs de la pandémie de Covid-19. La France est-elle préparée à ce que vous appelez les « maladies écologiques » ?

La santé humaine est gravement percutée par le réchauffement climatique, l'effondrement de la biodiversité et la mondialisation des circulations, qui facilite les contaminations. Ce foyer d'hantavirus le



La solution à nos malheurs est de rompre avec le système, et tous ceux qui en souffrent l'entendent bien

prouve. Mais il y en aura d'autres. Nous avons atteint le stade où le saccage de la planète se retourne contre nous. Quand un couple sur quatre a des problèmes d'infertilité, par exemple, la cote d'alerte est franchie. Nous allons donc créer dans notre programme un secteur « défi santé ». La France était naguère très puissante dans le domaine des médicaments. Il faut reconstituer un pôle public. Notre recherche médicale demeure l'une des meilleures du monde. Nous pouvons vaincre les maladies écologiques.

Vous défendez toujours la retraite à 60 ans. Comment la financer alors que notre taux de natalité décroche de façon vertigineuse ?

D'abord, il n'y a pas d'alternative à la retraite par répartition. De grands esprits pensent que la capitalisation va les libérer de la structure démographique du pays; ils se trompent. Il reste alors deux solutions: soit celle des réactionnaires, qui consiste à faire travailler les gens toujours plus longtemps, soit la nôtre, qui consiste à partager la richesse privatisée et à augmenter la population active. Ici, il y a deux voies: le recours à l'immigration et la reprise de la natalité. Or on voit bien qu'on ne peut pas ordonner aux gens d'avoir des enfants ni penser que leur verser des chèques suffira. De même, s'agissant d'immigration, on ne peut traiter les gens comme s'ils étaient des pions à notre disposition. Je le dis parce que c'est trop souvent à cela que se limitent les scénarios envisagés un peu partout dans le monde. Mais en France, on nage en plein délire raciste et ce débat est bloqué.

Vous disiez vouloir être remplacé, et vous êtes encore candidat. N'avez-vous pas trouvé de successeur à la hauteur ?

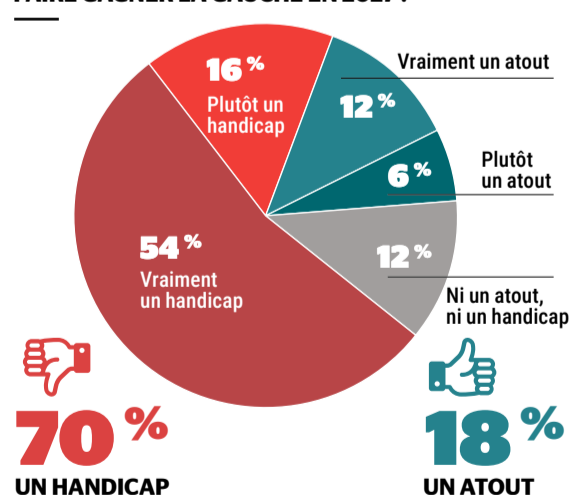
Mais j'ai été remplacé! À la tête du mouvement par Manuel Bompard, à la tête du groupe à l'Assemblée par Mathilde Panot et à l'Institut La Boétie par Clémence Guetté. Sur la question de la candidature, nous en avons discuté entre nous. Nos relations sont simples, amicales. Il n'y a pas de compétition de personnes, contrairement à tous les autres partis. Dans le contexte de



GOBERTIN FOHL/INNOVATION POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

L'IMAGE DÉGRADÉE DE L'INSOUMIS

DIRIEZ-VOUS QUE JEAN-LUC MÉLENCHON EST UN ATOUT OU UN HANDICAP POUR FAIRE GAGNER LA GAUCHE EN 2027 ?



Sondage Ipsos BVA-Cesi école d'ingénieurs pour La Tribune Dimanche effectué les 5 et 6 mai 2026 auprès d'un échantillon représentatif de la population française de 1000 personnes âgées de 18 ans et plus interrogées par Internet selon la méthode des quotas. Infographies Louise Lebert.

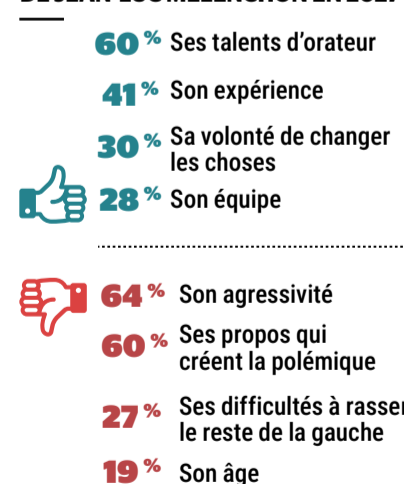
PEUT-IL PARVENIR à rassembler ? Selon l'enquête Ipsos BVA pour La Tribune Dimanche, Jean-Luc Mélenchon fait face à un défi colossal tant son image semble dégradée. Pour 70 % des Français, sa candidature représente même un « handicap pour faire gagner la gauche ». Ils sont également 55 % à le penser chez les sympathisants de gauche. Le fondateur de LFI est en revanche incontesté parmi les siens, chez les Insoumis: 83 % d'entre eux estiment

que sa candidature est un « atout ». L'« agressivité » de Jean-Luc Mélenchon apparaît comme son principal « handicap »: 64 % des Français, mais aussi 55 % des sympathisants de gauche la citent parmi ses principaux points faibles. Ses « propos qui créent la polémique » seraient aussi pénalisants pour 60 % des sondés. « Les soupçons d'antisémitisme qui pèsent sur lui sont un élément absolument majeur, évoque notamment Brice Teinturier, directeur d'Ipsos. Ça a

peut-être consolidé son socle, mais ça empêche l'élargissement malgré le bazar dans le reste de la gauche. »

S'il devrait être, à 75 ans, le candidat le plus âgé sur la ligne de départ l'année prochaine, ils ne sont en revanche que 19 % de Français à penser que son âge constitue un handicap. Son « expérience », que défendent les Insoumis pour justifier sa quatrième tentative élyséenne, est d'ailleurs plutôt perçue comme un « atout » pour 41 % des sondés. P.L.

SELON VOUS, QUELS SONT LES PRINCIPAUX ATOUTS OU HANDICAPS DE JEAN-LUC MÉLENCHON EN 2027 ?



guerre, de changement climatique et de crise sociale, nous pensons que les Français confieront la barre à la personne la plus expérimentée. Par conséquent, nous avons considéré que j'étais le mieux préparé. Mon expérience m'a fait servir dans des mandats locaux, de parlementaire européen et national, et comme ministre. J'ai vécu la fin de la France coloniale, la fin de l'URSS, la fin de la social-démocratie, à laquelle j'ai d'ailleurs contribué... C'est beaucoup d'expérience. Enfin, je m'en sens capable. C'est l'heure des caractères.

Vous aurez 75 ans au moment de l'élection présidentielle, ce qui fera sans doute de vous le candidat le plus âgé. Est-ce un handicap? Accepteriez-vous de vous soumettre à des examens de santé pendant votre mandat?

Je commence par vous rassurer: je vais parfaitement bien. Je n'ai aucune maladie, d'aucune sorte, et depuis toujours. Je ne vois aucun inconvénient à me soumettre à ces examens. Je devine le désespoir que cela va répandre chez mes adversaires. J'ajoute que je suis le seul à offrir une garantie: le référendum révocatoire des élus à tous les niveaux. Si les Français observent qu'il y a un problème, ils auront la possibilité de me révoquer.

Nombreux, y compris à gauche, vous reprochent d'entretenir l'antisémitisme. Que répondez-vous à ces critiques, et pensez-vous qu'elles fragilisent désormais vos chances?

Je ne réponds pas à ceux qui m'insultent! J'ai passé ma vie à combattre le racisme, sous toutes ses formes. Je suis visé par ce type d'attaques depuis que je défends les Palestiniens, et ce bien avant le 7-October. Je suis horrifié par les bombardements sur des gens enfermés dans un endroit dont ils ne peuvent sortir. Certains médias et certaines organisations ont cherché à me discréditer politiquement. Mais ces accusations ont aussi suscité un mouvement de soutien chez des personnes qui les jugent excessives et infondées. Je vois là une mécanique classique déjà utilisée contre de grandes figures de gauche comme Léon Blum, Jean Jaurès ou François Mitterrand. Il n'y



Jean-Luc Mélenchon, à Paris jeudi.

a pas un leader de gauche qui n'a pas été insulté de la sorte.

Lors de vos trois dernières candidatures, il existait encore un front républicain contre Marine Le Pen. Désormais, ils sont de plus en plus nombreux, au centre et à droite, à dire « ni RN ni LFI ». Comment vivez-vous ce phénomène politique nouveau?

Seuls mes adversaires mettent un signe égal entre le RN et LFI. Pour ma part, je dis depuis 2012: cela se terminera entre l'extrême droite et nous. Depuis des années, la société française a été émietlée, fracassée par les politiques libérales et leurs conséquences. Dès lors, le pays se radicalise entre deux choix: chacun pour soi ou tous ensemble. Nous proposons « tous ensemble » autour d'un programme de rupture que j'incarne. Je sais que la solution à nos malheurs est de rompre avec le

système, et tous ceux qui en souffrent l'entendent bien. Cela ne réduit donc pas mes chances; au contraire, ça les augmente.

Tous les sondages vous donnent pourtant largement perdant face au RN au second tour...

Dois-je rappeler qu'en 2022 Le Pen devait être à 20 points de moi? Comme aujourd'hui Bardella. Pour finir, ce fut à peine 1 point! Ces sondages n'ont aucune valeur. Ceux qui s'en réclament sont incapables de se qualifier pour le second tour. Mais en répétant ça, ils font déjà la campagne de Jordan Bardella. Pour ma part, je crois à l'intelligence des Français. Ils se demanderont ce qui est le mieux pour leur pays. Ce qui en garantit l'unité, l'équilibre, la projection sur l'avenir. Les classes moyennes instruites peuvent aujourd'hui hésiter mais, dans les moments décisifs pour le pays, elles se décident

toujours d'après des principes fondamentaux qui dépassent largement les clivages politiques. Le ralliement du RN aux politiques néolibérales va beaucoup m'aider.

À quoi ressemblerait votre gouvernement?

Il y aura évidemment des Insoumis. Et, par la force des choses, ceux qui nous auront rejoints ou aidés, ainsi que des personnalités de ce qu'on appelle la société civile - scientifiques, littéraires. Mais attention, nous serons implacables sur le respect de la parole donnée.

Mais vous vous êtes fâchés avec tout le monde à gauche...

Je veux être clair sur un point: ce n'est pas moi qui suis fâché avec eux, ce sont eux qui sont antimélenchonistes du matin au soir. Ce sont eux qui ont comme seul programme d'être anti-LFI. Ce n'est pas moi qui suis antiécoco ou anticommuniste. Qui les a fait élire? En 2022, ce sont les Insoumis qui ont proposé de faire la Nupes alors que le PS était à 1,7%. Nous avons créé des candidatures uniques dans chaque circonscription, ce qui était sans précédent dans l'histoire de la gauche. Et nous avons recommencé en 2024 avec le Nouveau Front populaire. On me le reproche parfois!

Vous proposez un accord législatif aux écologistes et aux communistes. Les deux formations n'ont pourtant pas l'intention de vous soutenir...

Il faut un peu de patience. Chez les écologistes, certains disent déjà que, si la primaire ne fonctionne pas, ils seraient prêts à négocier un « accord honorable » avec les uns ou les autres. Nous sommes prêts à nouer cet accord. Du côté des communistes, leur congrès du mois de juillet éclaircira les choses. Aucun texte présenté ne dit explicitement qu'il faut un accord avec LFI, mais on y parle d'un « pôle de la radicalité ». Ça n'existe pas sans nous. Il faut néanmoins respecter les discussions internes et attendre que les situations se décentent. Notre objectif n'est pas d'absorber d'autres forces. Il est mieux qu'elles existent par elles-mêmes et qu'elles puissent convaincre dans leurs milieux. Un bon usage de Mélenchon vaut mieux que le suicide anti-LFI. ■

Les Français plus moroses que jamais sur l'économie

Notre baromètre Ipsos BVA-Cesi école d'ingénieurs-« La Tribune Dimanche » montre une nette hausse de la préoccupation pour l'endettement et le niveau des déficits du pays.

SONDAGE

EST-CE LÀ ce qui dissuade le corps social de s'embraser? Parmi les sujets de préoccupation des Français répertoriés par Ipsos BVA et l'école d'ingénieurs Cesi pour *La Tribune Dimanche*, notre niveau d'endettement et de déficits a fait un bond significatif depuis le mois d'avril. Trois sondés sur dix en font un de leurs trois principaux thèmes d'inquiétude, derrière le pouvoir d'achat (49%) et l'avenir du système social (41%). Sur le plan politique, ce sont les sympathisants de Renaissance, du MoDem, d'Horizons et des Républicains qui s'en préoccupent le plus, mais aussi ceux du Parti socialiste (33%) et du Rassemblement national (33%).

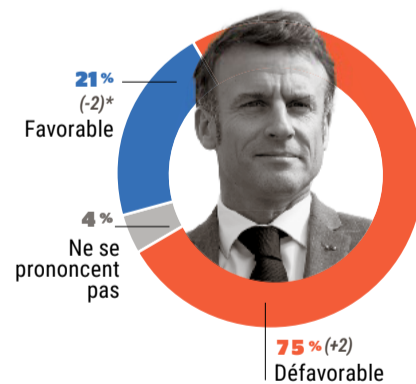
« C'est un élément majeur de la tectonique des plaques d'opinion », prévient Brice Teinturier, directeur général délégué d'Ipsos BVA. *Les Français éprouvent une forme de résignation concernant le pouvoir d'achat et sentent bien que le gouvernement n'a pas de marge pour agir sur le prix des carburants.* Ce phénomène est dopé par la morosité ambiante: 88% des personnes interrogées pour ce baromètre se disent pessimistes quant à l'avenir de la situation économique mondiale, 91% quant à celle de la France. Ce sont respectivement 6 et 3 points de plus par rapport au mois de février.

L'impopularité abyssale d'Emmanuel Macron (21% d'avis favorables, -2 points) est un symptôme de cela. Son Premier ministre s'en tire à peine mieux (28%, +1 point). « *Le chef de l'État ne bénéficie pas du coup de projecteur sur l'actualité internationale et Sébastien Lecornu ne lui sert pas de pare-feu* », constate Brice Teinturier. Chez les présidentiables de 2027, quelques évolutions sont notables. Il y a la progression d'Éric Ciotti, ininterrompue depuis trois mois et qui voit le maire de Nice recueillir 23% d'avis « satisfaits » à l'idée de le voir accéder à l'Élysée, ex aequo avec Marion Maréchal.

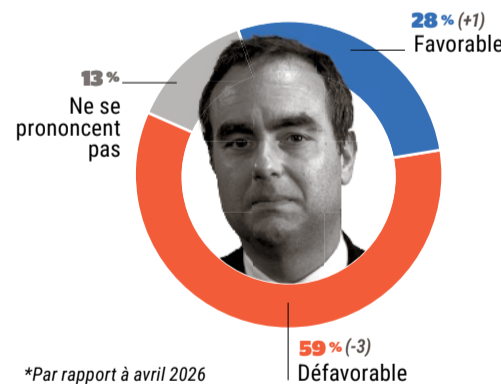
Ces deux figures de l'extrême droite sont néanmoins dépassées par Gabriel Attal, dont le bond de 5 points (24%) depuis avril est le plus spectaculaire. Le secrétaire général de Renaissance s'installe ainsi dans le top 3, derrière Jordan Bardella (34%, stable) et Marine Le Pen (33%, +1 point), mais surtout devant Édouard Philippe (22%, -4 points). « *Gabriel Attal a su jouer de sa visibilité maximale et progresse surtout chez les sympathisants du centre, observe Brice Teinturier. Son côté énergique et présent sur l'actualité tranche avec ce que donne à voir Édouard Philippe. Il a des traits d'image similaires à ceux d'un Bernard Tapie à la fin des années 1980.* » Pour l'heure, cette inversion des cotes d'avenir ne se lit pas dans les intentions de vote. J.P.

QUEL JUGEMENT PORTEZ-VOUS SUR L'ACTION...

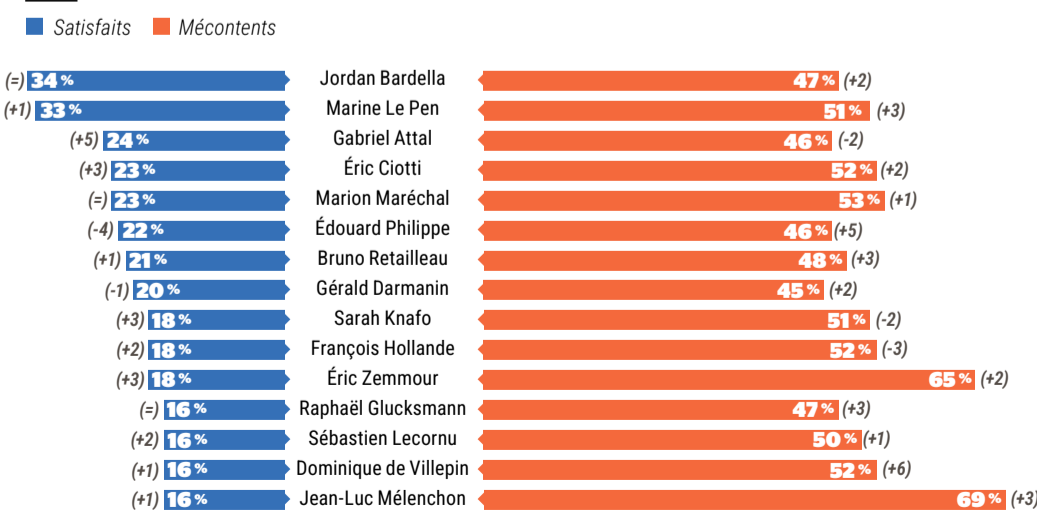
D'EMMANUEL MACRON ?



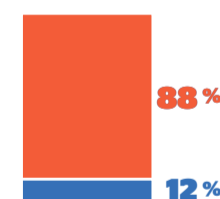
DE SÉBASTIEN LECORNU ?



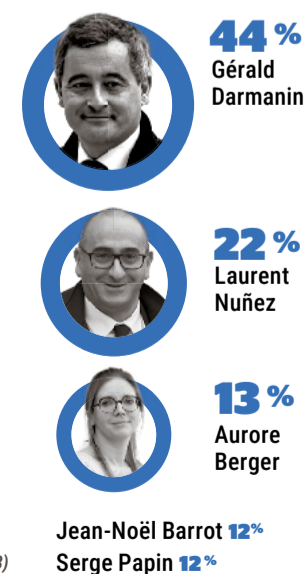
SI CETTE PERSONNALITÉ POLITIQUE DEVENAIT PRÉSIDENT(E) DE LA RÉPUBLIQUE EN 2027, SERIEZ-VOUS SATISFAIT(E) OU MÉCONTENT(E) ?



À PROPOS DE LA SITUATION ÉCONOMIQUE MONDIALE, VOUS SENTEZ-VOUS OPTIMISTE OU PESSIMISTE ?



PARMI LES DIFFÉRENTS MINISTRES, LESQUELS SONT SELON VOUS LES DEUX MEILLEURS ?



Lecornu face à une crise amenée à durer

Alors que le prix du carburant se maintient à des seuils élevés, le gouvernement doit annoncer de nouvelles aides en début de semaine et travaille sur deux scénarios.

SOCIAL

MATHIS BEAUTRAIS

LES SEMAINES SE SUIVENT et se ressemblent pour Sébastien Lecornu. En déplacement ou au Parlement, le Premier ministre est interpellé sur la crise des carburants et égrène au cas par cas des aides qu'il promet d'ajuster selon l'évolution de la situation. Il doit ainsi reprendre la parole en début de semaine pour annoncer de nouvelles mesures ciblées alors que la perspective d'une issue rapide au conflit s'éloigne. « La géopolitique est rentrée dans le réservoir de carburant des Français, analysait-il mardi. Cela va durer, c'est systémique. »

Après bientôt deux mois et demi de guerre et de blocage du détroit d'Ormuz, l'exécutif est en effet forcé d'admettre que la situation ne s'améliore pas. « On était sur un pic, on est désormais sur un plateau, sur quelque chose de plus structurel, acte un conseiller à Bercy. Il faut penser l'accompagnement à moyen terme. » D'où l'appel du Premier ministre, en milieu de semaine, à « changer d'échelle ».

Kérosène américain

Compte tenu de la situation toujours délicate des finances publiques, d'autres dispositifs sont examinés au-delà des aides financières. L'exécutif mise ainsi sur la simplification et le déblocage de normes – à l'échelle européenne notamment – pour faciliter la tâche de certaines filières. C'est le cas du secteur aérien : vendredi, Bruxelles a ouvert la porte à l'utilisation du Jet A, un kérosène américain plus facilement accessible que celui utilisé en temps normal par les compagnies européennes. La France soutient cette idée.

La conduite à tenir dans les prochaines semaines était au menu d'une réunion à



Sébastien Lecornu, le 5 mai, à l'Assemblée nationale.

Matignon, jeudi soir, à laquelle ont participé de nombreux ministres. Il a bien sûr été question de l'approvisionnement en carburant. Sur ce point, l'exécutif se veut rassurant. Il évoque une « inflation importée » plutôt qu'une crise des capacités de production. Il veut aussi porter une attention particulière à la « famille du rouge » : les filières consommatrices de gazole non routier dont l'agriculture et la pêche, premières à être aidées en mars. Surtout, le gouvernement s'inquiète du prix et de l'approvisionnement de certaines matières premières essentielles. C'est le cas des engrais – une question devenue « redoutablement

urgente », selon le Premier ministre – mais aussi du plastique et de l'hélium. Autant de matériaux auxquels ont recours de nombreuses filières industrielles en France et en Europe et dont d'importants volumes transitent, notamment le pétrole, par les voies maritimes du Moyen-Orient.

Pour la suite, on travaille au sommet de l'État sur deux scénarios. L'un, optimiste, table sur une résolution du conflit d'ici un mois, suivie d'un retour progressif à la normale jusqu'à la rentrée. L'autre, plus pessimiste, s'inquiète d'un enlisement de la situation et d'une extension de la crise à d'autres secteurs économiques. L'exécutif

s'attend donc à des arbitrages en fonction de la durée d'un conflit que l'on sait « imprévisible » à Bercy.

Faudra-t-il remettre la main à la poche ? Depuis le début de la crise, Sébastien Lecornu a chaque fois voulu de nouvelles vagues d'aides destinées à des catégories supplémentaires de la population. À l'inverse de ce Premier ministre originaire d'un département rural où la voiture est incontournable, Bercy tenait à limiter les frais dans un souci de rigueur. C'est dans cette perspective que le ministère des Comptes publics a exhorté vendredi les fonctionnaires à télétravailler davantage et à limiter leurs déplacements professionnels.

L'exécutif sur ses gardes

Le gouvernement attend aussi de jauger le succès de l'indemnité carburant de 50 euros qu'il a promise aux « grands rouleurs », fin avril. Les critères et les modalités pour y prétendre ont été précisés cette semaine. Elle pourra être demandée à partir du 27 mai et les critères de distance – 15 kilomètres parcourus en voiture entre le domicile et le lieu de travail ou 8 000 kilomètres à l'année – ne seront contrôlés qu'« a posteriori ». Trois millions de personnes peuvent en bénéficier. Les « prêts flash carburant », orchestrés par Bpifrance à destination des TPE-PME des secteurs vulnérables, ont quant à eux déjà été accordés à quelques dizaines d'entreprises.

Si la pression des oppositions et de l'opinion publique reste modérée, l'exécutif demeure sur ses gardes. « Le Premier ministre est tenté d'aller plus loin sur les aides déployées car il redoute la pression de l'opinion comme la pression politique, décrypte un ministre. Ce qui fait que la colère reste contenue, c'est que l'augmentation des prix ne touche que le carburant. » Mais à mesure que la crise dure, la contagion menace. ■



1991



2026

LES CADRES ONT TOUT CHANGÉ. SAUF LEUR FAÇON DE TROUVER UN JOB.

CADREMPLOI.FR
TOUJOURS LA RÉFÉRENCE DEPUIS 1991.



CADREMPLOI



JEREMY PAOLONI/ABACA

Le pouvoir de Pascal Demurger

Rarement le directeur général d'une mutuelle aura réuni autant de personnalités politiques autour de lui. Pascal Demurger, ex-haut fonctionnaire, patron de la Maif et fondateur d'Impact France (concurrent du Medef), a réussi le tour de force de rassembler mercredi dernier, dans les salons de Bercy, quatre présidentiables (Gabriel Attal, Xavier Bertrand, Raphaël Glucksmann et Olivier Faure), deux ministres en poste (Roland Lescure et Serge Papin) et une kyrielle d'anciens membres de gouvernement (Olivier Dussopt, Muriel Pénicaud, Pascal Canfin, Benoît Hamon, Anne-Marie Idrac...). Un véritable « *gouvernement de coalition* », s'est amusé l'actuel ministre de l'Économie. L'ex-premier président de la Cour des comptes Pierre Moscovici s'est chargé, lui, de dresser le portrait du récipiendaire avant de remettre la Légion d'honneur à ce « *patron engagé et charismatique* ». Au passage, « Mosco » a conseillé à son ami Demurger, qui vient de dénoncer le « *rapprochement* » de ses homologues avec le RN, de s'engager en politique « *en restant [lui]-même* ». « *Tu ferais un très bon ministre* », a-t-il conclu. B.J.

CONFIDENTIEL

Beaune planche sur l'audiovisuel public

Clément Beaune a décidé de relancer le Club Galilée, un groupe de réflexion affilié au Haut-Commissariat au plan qui existait dans les années 2000 et réfléchissait aux questions audiovisuelles. Il a demandé à Mathieu Gallet, ex-PDG de Radio France, de l'épauler. Des patrons de chaîne et spécialistes du secteur y seront invités. Une renaissance liée aux remous provoqués par la commission sur l'audiovisuel public. Clément Beaune estime qu'elle n'a pas répondu aux enjeux du moment, comme le poids des plateformes.

MARTIN LELIÈRE/APP



Nuñez face aux familles homoparentales

C'est une promesse d'Emmanuel Macron qui date de 2017 : supprimer les obstacles administratifs pour les enfants nés par GPA à l'étranger. À l'époque déjà, la justice leur donnait raison. Neuf ans plus tard, rien n'a été réglé et la situation se serait aggravée, selon l'Association des familles homoparentales, qui vient d'interpeller le ministre de l'Intérieur. Le collectif pointe la question des enfants qui sont parfois empêchés de voyager faute de papiers, quasiment assignés à résidence.



REYNAUD JULIEN/APS-MEDIAS/ABACA

Oudéa-Castera met le sport à l'heure présidentielle

Les têtes de réseau du sport français, soit huit collectifs, se sont réunies mardi au Comité national olympique (CNOSF) à l'invitation de sa présidente, Amélie Oudéa-Castera. Objectif : peser pour que le sport ne soit pas oublié dans les programmes présidentiels, à l'heure où l'on enregistre des nombres record de pratiquants. En 2022, les candidats avaient été conviés à un grand oral mais seuls Anne Hidalgo, Yannick Jadot, Valérie Pécresse et Fabien Roussel avaient donné suite.

ADMAN FARZAT/PHOTO/APP



« Saintpatroniser » selon Macron

Le terme est utilisé par le président à propos de ceux qui se saisissent de son avenir après 2027. Son conseiller en communication Jonathan Guémas a vérifié l'existence du verbe « saintpatroniser ». Il a constaté qu'il s'agit d'un néologisme journalistique consistant à ériger quelqu'un en saint d'une cause, à lui conférer une aura destinée à légitimer une candidature. Ce qu'imaginent les thuriféraires d'Emmanuel Macron, déjà lancés dans un possible retour en politique de celui-ci en... 2032.

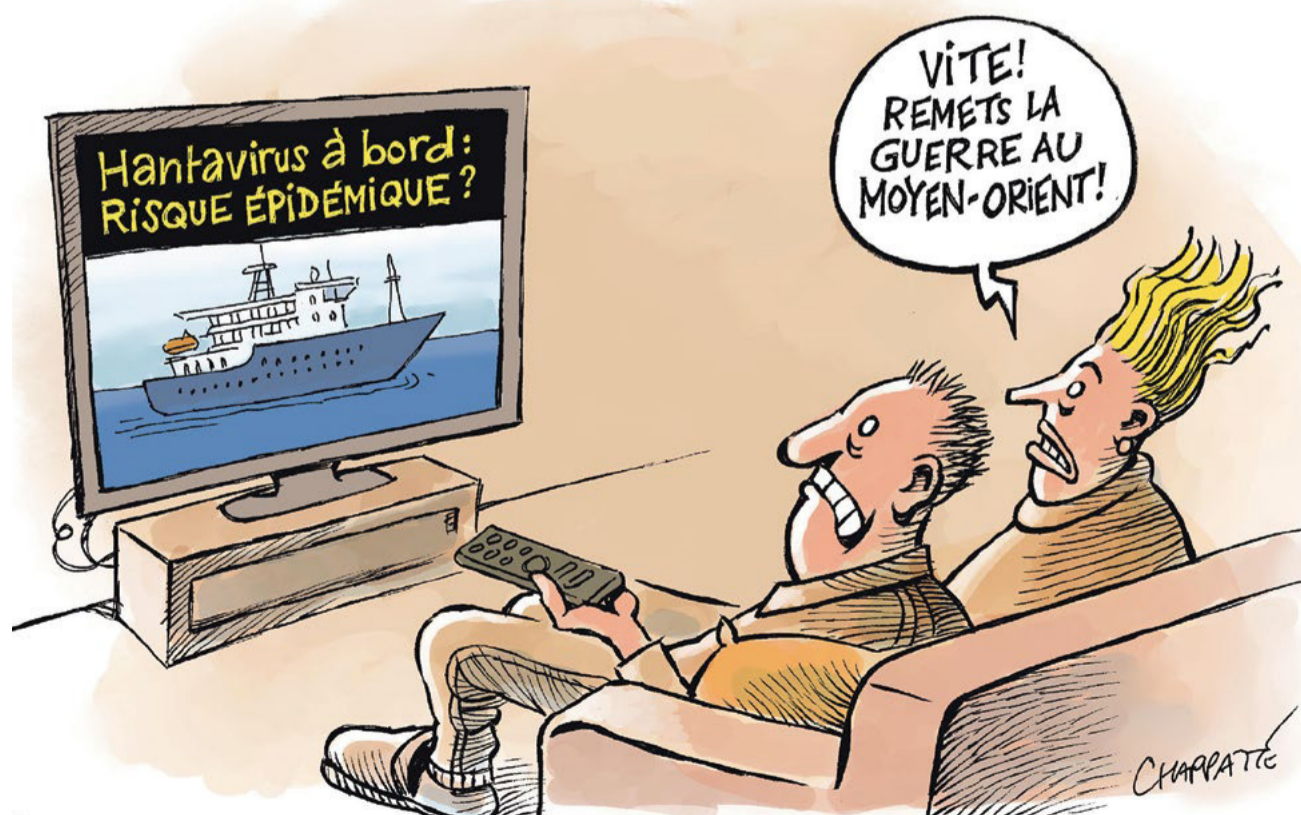
Tondelier s'empare de la solitude

La secrétaire nationale des Écologistes publiera mercredi un livret sur les questions liées à la solitude. La candidate à l'encore très hypothétique primaire de la gauche veut s'emparer de ce thème trop peu évoqué à ses yeux dans les débats publics. Marine Tondelier fera par ailleurs un déplacement spécifique sur cette question ce lundi à Paris, notamment pour rencontrer les acteurs qui luttent contre l'isolement des seniors.

RN, séminaire bis

C'est le 12 juin que Marine Le Pen et Jordan Bardella tiendront leur prochain « séminaire » de préparation à la présidentielle. Celui-ci ne devrait durer qu'une journée, toujours dans l'Essonne. Les invitations n'ont pas encore été envoyées, mais le casting sera limité aux plus proches du tandem dirigeant du Rassemblement national. Ils évoqueront le planning de la campagne de 2027, ses étapes décisives et son organigramme, élément clé des futurs équilibres politiques internes du parti.

LE DESSIN de Chappatte



EN HAUSSE EN BAISSÉ

LAURENT LAFITTE CÉLÈBRÉ

L'interprète de Zaza dans *La Cage aux folles* a obtenu le molière du comédien dans un spectacle de théâtre public après avoir déjà été sacré César du meilleur acteur pour son rôle inspiré du photographe François-Marie Banier dans le film *La Femme la plus riche du monde*.



RED TESSER/BOUOTTI TESSIER

MARC GUILLAUME CHOISI

Le haut fonctionnaire, ancien secrétaire général du Conseil constitutionnel et ancien secrétaire général du gouvernement, a été nommé à la tête du Conseil d'État par Emmanuel Macron.



LU DOVIC MAHNO/POOL VIA GETTY IMAGES

OLIVIER FAURE ESSEULÉ

Le premier secrétaire du PS se retrouve en minorité après la décision du chef des députés socialistes, Boris Vallaud, de quitter la direction du parti avec l'ensemble de son courant, soit environ un tiers de la direction. Il est désormais minoritaire au sein des instances du PS.



REUTERS/IGNAZIO EMANUELE

JORDAN BARDELLA INQUIÉTÉ

Nouveau front judiciaire pour le RN : le parquet européen enquête sur une possible fraude autour de formations aux médias qui aurait bénéficié notamment à Jordan Bardella pendant la campagne présidentielle de Marine Le Pen en 2022, ce que conteste le parti.



REUTERS/BOUOTTI TESSIER

À SUIVRE

BATAILLE SUR L'IA ET LES DROITS D'AUTEUR À L'ASSEMBLÉE

L'Assemblée nationale réticente à protéger la culture face à l'intelligence artificielle ? Les onze présidents de groupe doivent statuer mardi sur l'inscription à l'ordre du jour d'une proposition de loi relative à l'IA générative et aux droits d'auteur. Adopté à l'unanimité au Sénat, le texte prévoit d'inverser la charge de la preuve en cas de litige : il appartiendrait ainsi aux fournisseurs de modèles génératifs de démontrer qu'ils n'ont pas pillé des contenus disponibles en ligne.

Car pour créer de la musique ou des images, l'IA agrège des informations en faisant fi du droit d'auteur. « *Lexamen du texte est vital pour la culture* », plaide Cécile Rap-Weber, à la tête de la Sacem. Problème : le groupe EPR, qui devait porter la proposition de loi, a changé d'avis. Si l'entourage de Gabriel Attal évoque un vote interne, les acteurs culturels et la sénatrice Horizons Laure Darcos dénoncent un « *lobbying* » des start-up d'IA françaises.

La présidente de l'Assemblée, Yaël Braun-Pivet, a ainsi écrit à une société défendant les artistes en déclarant qu'une loi à ce sujet « *ne saurait obérer les capacités d'innovation et de développement des acteurs français et européens* » de l'IA dont Mistral. « *Il ne s'agit pas d'entraver l'IA française mais de rendre possible une rétribution des artistes*, répond Cécile Rap-Weber. Et les modèles très spécialisés qui sont visés ici sont chinois ou américains. » Le texte sera tout de même proposé par le groupe communiste, dont le poids est moindre. M.B.

Téhéran dicte la cadence

Le locataire de la Maison-Blanche a beau menacer la République islamique, celle-ci a choisi de prendre son temps pour répondre à sa proposition de protocole d'accord.

GUERRE

GARANCE LE CAISNE

SOIXANTE-DOUZE JOURS APRÈS les premières attaques américano-israéliennes contre l'Iran, Téhéran impose son tempo. Hier soir, Washington attendait toujours la réponse de la République islamique à ses propositions pour un protocole d'accord afin de mettre fin aux hostilités et de rouvrir le détroit d'Ormuz, avant de s'engager dans des négociations. « Je devrais recevoir une lettre ce soir, donc on verra bien comment ça se passe », avait affirmé le président américain vendredi. Aucune lettre n'est arrivée. Au contraire, le ministre iranien des Affaires étrangères, Abbas Araghchi, a déclaré à son homologue turc lors d'un coup de téléphone hier après-midi: « L'escalade récente des tensions par les forces américaines et leurs multiples violations du cessez-le-feu renforcent les soupçons sur la motivation et le sérieux de la partie américaine sur la voie de la diplomatie. »

L'impatient et nerveux Donald Trump veut pourtant aller vite. « Il lui faut un bout de papier à montrer aux Américains, explique Romuald Sciora, directeur de l'Observatoire politique et géostratégique des États-Unis de l'Iris. Il se sent fragilisé depuis plusieurs semaines. Cette guerre n'est pas celle de son administration, c'est la sienne. Il l'a faite contre l'avis de son vice-président, de la secrétaire générale de la Maison-Blanche, des généraux du Pentagone et surtout de sa base. » Ses électeurs Maga (Make America Great Again) se sentent en effet trahis par le candidat de 2024 qui avait promis de ne plus engager son pays dans une guerre à l'étranger. Ses soutiens commencent à se détacher de leur chef.

Guépier

Le protocole d'accord au cœur de ces journées de tensions diplomatiques tient sur une page. Il comporte trois points immédiatement applicables: la fin des combats, la réouverture du détroit d'Ormuz et la levée du blocus américain des navires et



MAJID ASGARPOUR/WANA VIA REUTERS

des ports iraniens. Le cessez-le-feu serait ensuite prolongé de trente jours afin de permettre des négociations plus larges pour obtenir un accord global. Elles se pencheraient notamment sur l'avenir du programme nucléaire iranien, l'allègement des sanctions et le déblocage des fonds iraniens gelés à l'étranger. Téhéran semble pour le moment se sentir suffisamment fort pour faire attendre la partie adverse. Et refuser un moratoire de vingt ans sur l'enrichissement de son uranium ainsi que la fermeture de trois installations nucléaires, comme Washington le réclame. Les Iraniens n'accepteraient pour l'instant qu'un moratoire de dix ou quinze ans.

Dans tous les cas, la « petite excursion » de Trump, selon ses propres mots, s'est transformée en guépier. Les États-Unis et Israël, première puissance militaire mondiale et première puissance militaire

régionale, parties en guerre le 28 février pour décapiter le régime iranien et réduire à néant son programme nucléaire, se retrouvent aujourd'hui bloquées par une étroite voie maritime. « Nous avons négligé pendant des années le privilège du détroit d'Ormuz. Avoir entre ses mains une position permettant d'influencer l'économie mondiale par une seule décision est une opportunité majeure. [...] Une opportunité aussi précieuse qu'une bombe atomique. » La déclaration vendredi de Mohammad Mokhber, conseiller du Guide suprême Mojtaba Khamenei, toujours invisible, est très claire. Téhéran a compris l'importance de cette carte, même si cette voie dépend de la Convention des Nations unies sur le droit de la mer. Les eaux de l'étroit détroit sont partagées entre l'Iran et Oman. Or la Convention stipule que les pays côtiers doivent autoriser les passages « inoffensifs »

Panneau d'affichage anti-américain représentant Donald Trump bâillonné par le détroit d'Ormuz, à Téhéran vendredi.

et de « transit » des navires étrangers dans leurs eaux territoriales.

Donald Trump a de son côté tenu des messages contradictoires à propos du détroit, exigeant son ouverture, puis la délaissant, avant d'imposer son propre blocus, en parallèle de celui de l'Iran. Dimanche dernier, le locataire de la Maison-Blanche lançait le « Projet Liberté » pour escorter les navires marchands et leur permettre d'en sortir, avant de le suspendre mercredi. Vendredi soir, il a évoqué, si les Iraniens ne signaient pas sa proposition de protocole d'accord, un « Projet Liberté plus », sans toutefois le détailler.



Trump cherche une sortie de secours et il serait prêt à avaler des couleuvres

Romuald Sciora, chercheur associé à l'Iris

Selon le chercheur associé à l'Iris, le président américain cherche surtout « une sortie de secours, et il serait prêt à avaler des couleuvres ». « Trump veut garder un minimum la tête haute vis-à-vis de Xi Jinping [qu'il rencontre mercredi, lire ci-dessous] et lors du 250^e anniversaire des États-Unis le 4 juillet. Cette date est très importante pour lui, explique Romuald Sciora. Trump se compare littéralement à Jules César et à Alexandre le Grand. Il signe des billets de banque. Une série limitée de passeports édités autour du 4 juillet aura même sa photo à l'intérieur. » D'ici là, même si les États-Unis obligent les Iraniens à rouvrir le détroit, rien ne dit qu'il restera navigable sur le long terme. Téhéran pourra le refermer quand il voudra pour faire pression lors des négociations. ■

*Auteur d'*America 250*, illustré par Bastien Bertine, Éditions Point Nemo, 128 pages.

Donald Trump arrive désarmé à Pékin

C'est un président affaibli par le conflit en Iran qui se rend cette semaine en Chine. Xi Jinping pourrait en profiter pour obtenir des concessions.

ÉTATS-UNIS

BERTRAND MORAIN
CORRESPONDANT À WASHINGTON

CETTE FOIS, il ne pourra pas y échapper. Après avoir repoussé une première fois en mars son déplacement en Chine pour cause de conflit avec l'Iran, Donald Trump se rendra bien dans l'empire du Milieu mercredi pour une visite de deux jours. Évidemment, le président aurait préféré en avoir fini avec son « excursion » au Moyen-Orient avant de serrer la main de Xi Jinping, son véritable adversaire sur la scène mondiale. Quoi qu'il en dise, c'est un Trump diminué qui

va débarquer à Pékin. Embourbé dans un conflit aux objectifs et au calendrier flous, il est aussi chahuté sur la scène intérieure, avec une popularité, désormais indexée sur le prix de l'essence, qui décline. Le gallon, estimé à 4,50 dollars, a augmenté de plus de 50 % en deux mois. « Donald Trump aborde ce rendez-vous en position de faiblesse, confirme Ali Wyne, spécialiste des relations sino-américaines à l'International Crisis Group. D'une part, l'armée américaine a considérablement réduit ses

stocks d'intercepteurs de missiles. Les reconstituer nécessitera du gallium, un métal mou dont plus de 90 % de la production mondiale provient de Chine. Et puis, sur le plan diplomatique, les États-Unis auront probablement besoin de la coopération de la Chine pour ramener l'Iran à la table des négociations. »

Pékin a effectivement toujours entretenu de bonnes relations avec Téhéran, à qui il achetait 80 % du brut

avant le conflit. Au début du mois, le ministre des Affaires étrangères iranien était encore reçu par le régime communiste. Conscient qu'une issue au conflit et une réouverture du détroit d'Ormuz pourraient passer par Pékin, Donald Trump a changé de ton. Fin

avril, il est resté étonnamment calme quand il a sous-entendu que le régime communiste aidait l'Iran à reconstituer son stock d'armement.

De son côté, même si la guerre la place en position de force, la Chine n'a pas intérêt à la voir se prolonger trop longtemps. La flambée des cours du pétrole et le désordre économique engendré ne sont pas bons pour son commerce extérieur. La crise l'empêche aussi d'approfondir ses relations avec les pays du Golfe. Il n'empêche. La pression



Donald Trump et Xi Jinping à Pusan (Corée du Sud) en octobre 2025.

n'est pas de son côté. « Elle bénéficie d'un système politique lui permettant de déployer des stratégies de long terme, sans contrainte électorale ni forte pression des places boursières, analyse l'économiste Terrence Guay, de l'université d'État de Pennsylvanie. Elle peut ainsi soutenir ses industries et absorber des pertes à court terme. »

Voyage d'affaires

Trump a donc peu d'arguments à opposer à Xi Jinping. « Son principal levier reste le soutien de son pays à

Taiwan », relève Terrence Guay. Même l'arme ultime de son début de mandat, les droits de douane, a largement perdu de son efficacité. L'année dernière, au plus fort de la crise entre les deux pays, le républicain avait relevé les taxes sur les produits chinois à 145 %. Pékin avait alors largement démontré sa capacité à encaisser cette pression économique mais aussi à riposter de manière ciblée, en privant les producteurs américains de soja du marché chinois, ou en annonçant des restrictions d'exportation sur les terres rares, dont dépendent

plusieurs constructeurs automobiles américains.

Depuis l'automne dernier et une rencontre entre Donald Trump et Xi Jinping à Pusan, en Corée du Sud, cette hache de guerre commerciale semble enterrée. Le dirigeant américain n'a de toute façon plus les moyens juridiques de mener sa politique ultra-protectionniste. Le 20 février, la Cour suprême, plus haute juridiction américaine, jugeait ses droits de douane en grande partie illégaux. Le républicain pensait avoir trouvé la parade en instaurant une taxe générale de 10 % sur les importations. Las, cette semaine, c'est le Tribunal de commerce international des États-Unis qui a invalidé la mesure.

Dans ce contexte, difficile d'imaginer un Donald Trump très offensif à son arrivée à Pékin. La visite pourrait davantage prendre les allures d'un voyage d'affaires, sur fond d'accalmie diplomatique. À la clé, de potentiels achats de Boeing et de produits agricoles américains. De son côté, le pouvoir chinois espère un assouplissement des restrictions imposées sur les exportations de semi-conducteurs de pointe. « Peu de percées majeures sont à attendre, prévient Ali Wyne. Si les deux dirigeants parviennent à maintenir une relation de travail correcte, à prolonger la trêve commerciale conclue et à jeter les bases d'un nouveau cycle de discussions entre Washington et Téhéran, la rencontre pourra déjà être considérée comme utile. » ■

FRANÇOIS CLEMENCEAU

LE MONDE
À L'ENDROIT

« **LE DRAME D'ISRAËL**, c'est que Netanyahu l'homme politique a toujours été bien meilleur que Netanyahu l'homme d'État. » La réflexion émane d'un ancien haut diplomate israélien qui connaît bien le personnage, fasciné par le talent du Premier ministre pour rebondir au moindre cahot et désespéré de le voir jongler avec le chaos. Deux mois après le déclenchement d'une opération militaire conjointe historique avec les États-Unis contre le régime iranien, Benjamin Netanyahu est au milieu du chemin. Lui, le Premier ministre qui a le plus longtemps gouverné l'État hébreu dans sa courte histoire, enrage de voir son allié américain ne pas aller au bout de la route, là où leurs objectifs communs devaient aboutir. Le Hamas est toujours au pouvoir à Gaza et n'a pas rendu les armes, la République islamique d'Iran est toujours debout et le Hezbollah – son complice au Liban –, suffisamment nocif pour continuer de menacer les populations du nord d'Israël.

Netanyahou plombé par Trump

LE PLUS DÉSAGRÉABLE pour lui est peut-être d'avoir cru qu'il maîtriserait son allié américain alors que ce dernier l'engageait dans un processus de négociations et un calendrier qui rognent sur ses capacités d'action militaire. À Gaza, il a obtenu cette « ligne jaune » pour y replier son armée afin de laisser les Gazaouis revenir dans ce qu'il reste de chez eux, mais sans que Tsahal quitte la totalité du territoire palestinien, comme le réclamait le Hamas. Selon le ministère de la Santé de l'enclave, quelque 800 Palestiniens ont été tués depuis le cessez-le-feu d'octobre, dont 200 mineurs et sept agents d'organisations humanitaires.

AU LIBAN, c'est une autre « ligne jaune » qui a été tracée par Israël. Celle d'une frontière qui ne dit pas son nom et qui délimite une « zone tampon » au sein de laquelle les Libanais assistent, impuissants, à une « paix des bulldozers » dans chaque village soupçonné d'abriter des positions du Hezbollah. Jeudi et vendredi, une troisième séquence de négociations se déroulera à Washington entre le Liban et Israël sous parrainage américain. Selon le quotidien *Asharq al-Awsat*, le Premier ministre libanais veut qu'un échancier de retrait de Tsahal du

Liban soit présenté à Israël. Depuis les attaques du Hezbollah au tout début du mois de mars contre l'État hébreu, plus de 2700 Libanais sont morts dans les représailles de l'armée israélienne dont près de 400 après le cessez-le-feu du 16 avril. Cette zone tampon au sud peut-elle permettre la signature d'une normalisation des relations entre Beyrouth et Tel-Aviv? Certainement pas. Tout comme la continuation de la colonisation à outrance en Cisjordanie ne ramènera pas l'Arabie saoudite dans un statut de candidat aux accords d'Abraham.

MAIS LE PLUS DUR pour Benjamin Netanyahu reste le bilan provisoire des opérations Furie épique et Lion rugissant. Il a eu tort de croire et de faire croire à Donald Trump que la République islamique, à bout de souffle au mois de janvier, s'écroulerait comme un château de cartes. Le peuple iranien n'a pas été libéré, la répression des Bassidji a redoublé, l'économie iranienne ne cesse de chuter mais recèle dans son complexe militaro-industriel des capacités de résilience qui font dire à la CIA qu'il faudra « des mois » avant de voir le pays à genoux. Tout ça pour ça? C'est-à-dire la perspective de voir les États-Unis signer avec l'Iran un « deal » jugé

« catastrophique » par les organes de sécurité israéliens. Mais au lieu de chercher une solution alternative, Benjamin Netanyahu s'accroche à son nouveau slogan: Israël est une super-Sparte, une petite nation résiliente qui se défend jusqu'au bout en étant de plus en plus autonome. Un mélange d'hubris préélectorale, avant le scrutin national qui doit se tenir d'ici à octobre, et de complexe de Massada, avec son cortège de martyrs messianiques prêts à se sacrifier jusqu'au dernier.

« **NETANYAHOU a prouvé une capacité de résilience que très peu d'autres ont égalée**, indique au site Politico Jonathan Panikoff, directeur du programme Moyen-Orient à l'Atlantic Council. *Que vous l'aimiez ou pas, c'est un chat à neuf vies, mais, compte tenu de la fatigue de l'opinion publique israélienne face aux guerres de Gaza et en Iran, son chemin de survie est bien plus étroit qu'avant.* » À ce stade, huit des onze derniers sondages publiés en Israël, depuis que l'opposition a décidé d'unir ses forces pour le contrer, le voient quitter le pouvoir à l'automne. À l'automne d'une vie où il a toujours misé sur des victoires sécuritaires de court terme plutôt que sur un héritage de paix durable. ■

Les naufragés d'Ormuz

Vingt mille marins, pour certains livrés à eux-mêmes sont encore bloqués de part et d'autre du détroit.



Navires dans le détroit d'Ormuz au large d'Oman, vendredi. REUTERS

MOYEN-ORIENT

VLADIMIR DE GMELINE

SUR LA CARTE du site Marine Traffic, qui indique le positionnement des navires en mer, ce sont des centaines de points immobiles. Difficile de préciser avec exactitude le nombre de bateaux coincés dans les golfes Persique et d'Oman depuis le début des frappes israélo-américaines le 28 février et le blocus du détroit d'Ormuz par les Iraniens. Selon les estimations, de 900 à 1500 bâtiments s'y trouveraient, avec 20 000 marins à bord. Dix d'entre eux ont déjà trouvé la mort, certains en voulant porter secours à d'autres navires, comme ces quatre marins d'un remorqueur venus renflouer le 5 mars le porte-conteneurs *Safeen Prestige*, attaqué la veille.

Impossible de passer le détroit, au risque d'essuyer les tirs iraniens. Payer un droit de passage élevé, comme l'exigent les Iraniens, n'est pas gage de sécurité. Le 18 avril, un tanker indien transportant du pétrole irakien a été la cible d'une attaque, alors qu'il figurait en deuxième position sur une liste de passage dûment établie. Mardi, un porte-conteneurs de la compagnie CMA CGM (propriétaire de *La Tribune Dimanche* au travers de CMA Média), le *San Antonio*, battant pavillon maltais avec un équipage philippin, a été attaqué alors qu'il était accompagné par la marine américaine dans le cadre du Freedom Project, opération lancée par Trump et abandonnée depuis, faisant huit blessés dont un grave.

Dans ces conditions, l'immobilisation forcée risque de durer. « *La population à bord n'est pas homogène*, explique François Morizur, expert en sûreté maritime et ancien directeur de la sécurité du groupe Bourbon. *On a les gros amateurs, comme CMA CGM ou Dreyfus. La situation a été difficile au*

début, quand les aéroports étaient fermés. Mais lorsque ça a recommencé à voler, notamment à partir du sultanat d'Oman, on a pu évacuer. Ceux qui sont arrivés depuis sont volontaires, ils connaissent les conditions. » Les officiers, la plupart du temps européens, sont présents à bord entre deux mois et demi et trois mois. Pour les équipages philippins, birmanais, indiens, l'embarquement dure entre neuf et dix mois, avec deux mois de pause. Pour eux, la question d'un éventuel retour à domicile peut paraître problématique. S'ils s'arrêtent, ils ne sont plus payés et pas certains de retrouver du travail.

Sur les navires, au mouillage, de ces grandes compagnies, le ravitaillement continue de se faire par navettes, par le biais des agents ayant repris leur activité. « *C'est pour les petits cargos des petites compagnies que c'est compliqué*, poursuit François Morizur. *Elles n'ont pas les reins assez solides: l'argent ne rentre plus, les salaires ne sont plus versés, il n'y a plus les fonds pour les rapatrier, et les réserves en nourriture baissent.* » De véritables situations de détresse humanitaire, avec des bateaux qui ne tenteront pas de forcer le blocus. Ils n'ont pas les moyens de payer un droit de passage. Qui plus est, pour sortir de l'impasse, il faut un accord des compagnies d'assurances, de moins en moins enclines à l'accorder. Après l'échec de leur opération, les Américains ont aussi prévenu que tout bateau qui passerait sans escorte serait considéré comme soutien de l'Iran, donc comme une cible.

Pour les grandes compagnies comme pour les cargos isolés, la confusion est totale, le quotidien dangereux. « *Si on reste au mouillage, on peut prendre des débris de missiles, qui font beaucoup de dégâts* », souligne notre expert. Un chaos qui laisse des milliers de marins, déjà forçats de la mer totalement invisibilisés, victimes collatérales d'une situation qui les dépasse. ■

Certains pensaient
qu'on ne faisait
plus rien.

Piloter
les systèmes IT
qui font tourner le pays,
ce n'est pas rien.

ATOS Accelerating intelligence
GROUP

ATOS • EVIDEN

CYBERSÉCURITÉ

SOUVERAINETÉ NUMÉRIQUE

IA AGENTIQUE

Accelerating intelligence : Accélérer l'intelligence

Macron à la reconquête de l'Afrique

Le chef de l'État veut profiter du sommet qui s'ouvre demain à Nairobi pour retisser des relations avec le continent. Mais, après ses deux mandats, la France n'y est plus aussi attendue.

DIPLOMATIE

SURTOUT, NE L'APPELEZ PLUS le sommet France-Afrique, ni même Afrique-France. Pour sa 29^e édition qui se déroule demain et mardi à Nairobi, le traditionnel raout réunissant le chef de l'État et ses homologues du continent a trouvé une appellation très « business » et bien moins équivoque : Africa Forward. Une façon de montrer que les relations entre Paris et ses partenaires ont évolué, qu'il y a, comme on le dit à l'Élysée, « un changement de méthode et de braquet ». Pour Emmanuel Macron, il s'agit aussi d'affirmer que, malgré les énormes perturbations rencontrées, ses deux mandats ont insufflé une nouvelle dynamique à la politique africaine hexagonale.

De fait, ce sommet de Nairobi souligne à gros traits les orientations prises par le chef de l'État depuis neuf ans. On y retrouve notamment celle de sortir du pré carré francophone. Ce n'est pas un hasard si l'événement se tient au Kenya, pays anglophone d'Afrique de l'Est. Cette ouverture correspond à une réalité, au moins économique. « L'Afrique du Sud est le pays où les entreprises françaises investissent le plus tandis que le Nigeria est devenu l'un de nos premiers partenaires commerciaux », indique Thierry Vircoulon, chercheur à l'Ifr.

Volonté de traiter « d'égal à égal »

Un autre pilier de cette rupture macronienne, c'est le réajustement des priorités : fini l'interventionnisme politique et militaire, place au commerce. Le sommet de Nairobi se veut aussi un miroir du changement. Plus de 2 000 acteurs du secteur privé de 50 pays sont attendus au Business Forum de demain. Les autres marottes présidentielles en Afrique – la jeunesse, le sport, la culture, l'éducation – seront également au menu de l'événement mais aussi de la tournée de cinq jours du chef de l'État



À Nairobi (Kenya), le 6 mai.

qui a démarré hier en Égypte et se finira en Éthiopie mercredi. Sur le papier, cette volonté de traiter « d'égal à égal » avec les pays du continent est salutaire. Elle enfonce le dernier clou du cercueil de la Francafrrique, que le président avait promis de mettre en terre dès 2017. Sauf que la rupture a déjà eu lieu, et que c'est l'Afrique qui l'a décidée et non la France qui l'a choisie. C'est malgré lui qu'Emmanuel Macron, par son attitude jugée parfois condescendante avec ses homologues africains, y a contribué. Au début des années 2020, Paris et l'Élysée n'ont pas anticipé la vague de dédagisme qui a emporté plusieurs régimes ouest-afri-

cains, soutenant même ces pouvoirs chancelants et souvent corrompus comme au Mali ou au Burkina Faso. Le sentiment antifrancophone, en germe, s'en est trouvé amplifié. De nouveaux acteurs, la Russie en particulier, l'ont exacerbé. Si, selon la chercheuse de l'Iris Caroline Roussy, on assiste à « une accalmie » sur le front du French bashing en Afrique, le tableau actuel de la présence française n'est pas resplendissant. « Tous les militaires français ont été virés, les volumes d'investissements français déclinent depuis dix ans, les principales banques hexagonales mais aussi certaines grandes entreprises comme Engie sont

parties, fusille Thierry Vircoulon. Côté africain, hormis quelques dirigeants restés sur des schémas passésistes, on n'attend plus grand-chose de la France. »

Avancées avec l'Algérie

Certes, le bilan africain de Macron n'est pas que négatif. Les relations avec certains pays (Bénin ou Côte d'Ivoire), restent bonnes. Les liens avec le Rwanda sont doucement retissés (lire ci-dessous). Des dossiers avancent, comme la restitution des œuvres pillées pendant la colonisation. Même si l'Algérie est un cas à part, l'annonce, vendredi, du retour de l'ambassadeur français à Alger est un signe positif. Alice Rufo, la ministre déléguée aux Armées, a été reçue hier par le président Abdelmadjid Tebboune. Elle a annoncé que les deux pays allaient « intensifier » leur coopération dans les domaines de « sécurité et de défense » mais aussi « migratoire » et « judiciaire ». Elle a précisé que Christophe Gleizes, le journaliste de So Foot détenu arbitrairement depuis près d'un an en Algérie, allait recevoir dans les prochains jours une visite consulaire.

Ces avancées obéissent-elles à un plan établi ? Pas vraiment, estime Caroline Roussy. « La politique africaine de la France est assez illisible, assène-t-elle. Ce sommet de Nairobi, qui sent l'ancien monde, veut recréer du liant. Mais réparer des relations très abîmées sera très compliqué. » Thierry Vircoulon abonde : « La politique africaine se résume au business. Or le contexte, très défavorable, ne s'y prête pas. Beaucoup d'États africains sont surendettés. Au Sénégal et au Gabon, où les entreprises françaises sont très exposées, il y a même un risque de défaut de paiement. » Pourtant, c'est bien par cette voie économique que l'Élysée compte reconquérir sa place : en janvier, le président secouait les entreprises, demandant « à ceux qui ont faim » d'investir en Afrique. Ce sommet de Nairobi permettra de voir s'il a été entendu. A.M.

Paris tente de retisser les liens avec Kigali

Après les années de rupture consécutives au génocide, la France et le Rwanda renouent le dialogue. Les projets de coopération se multiplient. Mais la réconciliation demeure fragile. Reportage.

RWANDA

ANTOINE MALO ENVOYÉ SPÉCIAL À KIGALI

IL Y A CINQ ANS, Pacifique Itangishaka ne connaissait pas plus Emmanuel Macron qu'il n'avait d'expertise en robotique. L'étudiant n'avait rien su de la visite du président français dans son école actuelle, le centre polytechnique intégré de Tumba, une école perchée sur l'une de ces collines verdoyantes qui font la beauté du Rwanda. À l'époque, le chef de l'État venait de timidement recoller les morceaux avec un Paul Kagame encore très méfiant, si ce n'est hostile, à l'égard de la France. Pour y parvenir, il avait choisi la coopération et était donc venu ici, dans ce district de Rulindo situé

et ses bâtiments en brique. À l'intérieur, des salles de classe équipées en matériel informatique, des ateliers où les étudiants peuvent s'exercer sur des machines chinoises. Pacifique, 24 ans, est en passe de finir ses études. En attendant, il s'amuse, à l'aide d'un ordinateur et d'un programme complexe qu'il a conçu, à ouvrir à distance les portes d'un ascenseur modèle réduit. Au cours de son cursus, l'étudiant est passé par l'IUT de Cachan, partenaire du Tumba College. « On y a appris plein de choses en mécanique, se souvient-il. Là-bas, ils ont tout l'équipement qu'il faut. J'aimerais bien y retourner. »

Qu'un jeune Rwandais veuille ainsi rejoindre la France ne tombait pas sous le sens il n'y a pas si longtemps. Après le génocide [qui visait les Tutsis] de 1994

qui fit plus de 800 000 morts, les relations entre Kigali et Paris étaient devenues polaires. Le président Kagame accusait, non sans raison, la France d'avoir soutenu militairement et financièrement

le régime génocidaire, mais aussi d'avoir couvert la fuite de ses responsables. Entre 2006 et 2009, les liens diplomatiques entre les deux pays ont été rompus. Puis, doucement, langue fut reprise.

Le réel réchauffement n'est survenu qu'après l'arrivée d'Emmanuel Macron à l'Élysée. Début 2021, le rapport d'une commission d'historiens, dit rapport Duclert, établissait sur près de 1 000 pages un ensemble de « respon-



Un étudiant du centre polytechnique intégré de Tumba, le 31 mars.

KEVINE UWASE - RIGHTVENTURE CREATIVE

sabilités, lourdes et accablantes », de Paris dans le génocide. Dans la foulée, le chef de l'État, lors de cette visite de 2021, prononçait un discours allant dans le même sens. « Avec ces mots forts, le pouvoir rwandais a obtenu satisfaction, assure l'ancien diplomate Pierre Jacquemot, aujourd'hui chercheur à la Fondation Jean-Jaurès. Du côté de Kigali, la page est tournée. »

Sur le terrain, il reste tout de même une relation à reconstruire. Pendant vingt-cinq ans, la France a été quasi absente du pays. Dans la jeune génération, celle de Pacifique, le français a été oublié au profit de l'anglais. Les échanges commerciaux sont moribonds. Pour retisser du lien, la coopération reste un outil essentiel. Et l'un de ses bras armés, Expertise France, un instrument efficace. L'agence développe actuellement

huit projets nationaux représentant 54 millions d'euros. Pas question cependant d'arriver en terrain conquis, les susceptibilités restent vivaces. « C'est une politique de petits pas », explique l'un des acteurs sur le terrain. L'idée est plutôt de coller aux besoins et demandes du Rwanda, avec l'ambition que cela puisse aussi profiter, à plus long terme, à l'Hexagone. Dans un pays où près de la moitié de la population a moins de 17 ans et où 70 % des habitants vivent de l'agriculture, apporter une aide et une expertise dans ces deux domaines paraît évident.

Mais l'autoritaire régime de Paul Kagame ambitionne aussi de faire du Rwanda un pôle économique d'importance. « Il voudrait devenir un Singapour régional, avec un système bancaire solide et une large place don-

née à la tech », affirme Pierre Jacquemot. La numérisation et l'intelligence artificielle ont déjà fait leur entrée dans le quotidien des Rwandais. C'est notamment le cas dans le système de santé, pour pallier un manque cruel de personnel. Ainsi, 350 centres de santé qui font appel à la télémédecine ont déjà ouvert sur le territoire tel celui de Girubuzima, dans la grande banlieue de Kigali. Dans cet espace impeccable, plusieurs patients attendent leur consultation. Celle-ci sera effectuée par une infirmière en lien avec un médecin à distance qui, à travers des outils informatiques, peut visualiser les examens in vivo. Parallèlement, un programme de formation utilisant l'IA a permis de former 60 000 agents communautaires. Expertise France y contribue à hauteur de 2,89 millions d'euros. Une goutte d'eau dans l'océan des besoins.

Pourtant, cette normalisation des relations est à nouveau menacée par la politique et la guerre. Depuis des années, le Rwanda est accusé de déstabiliser la République démocratique du Congo voisine en soutenant les rebelles du mouvement M23. L'année dernière, ces derniers se sont emparés de pans entiers de la région du Kivu, riche en minerais. Les États-Unis ont pris des sanctions contre le régime de Kagame pour son implication dans le conflit. La question se pose aussi au sein de l'UE, ce qui saborderait immanquablement les efforts de réconciliation de Paris. Les gros projets de coopération engagés n'ont pas été annulés, mais pour le reste, c'est plus flou. « La France conserve pour l'instant une position attentiste, explique Pierre Jacquemot. Elle évite les déclarations intempestives pour qu'il n'y ait pas de rupture. Tant qu'Emmanuel Macron sera à l'Élysée, il en sera ainsi. » ■

À Moscou, Vladimir Poutine ne parade pas

Les cérémonies du Jour de la victoire ont donné lieu hier à un défilé minimaliste, sans démonstration de forces. Comme le symbole de la période difficile que traverse le Kremlin.

RUSSIE

ANTOINE MALO

IL FUT UN TEMPS, pas si lointain, où le Jour de la victoire était l'occasion pour Vladimir Poutine d'étaler toute la puissance militaire de la Russie. Chars et lance-missiles arpenaient fièrement la place Rouge, accompagnés par des milliers de soldats. Rien de tout cela hier à Moscou. Seulement quelques centaines de militaires au garde-à-vous, trois chefs d'État étrangers... Ce 9-Mai a ressemblé au jour de la défaite.

À la tribune, sous un ciel gris et bas, Vladimir Poutine a ressassé des mots usés. « *Le grand exploit de la génération victorieuse [contre les nazis] inspire aujourd'hui les soldats qui mènent l'opération militaire spéciale [en Ukraine]. Ils font face à une force agressive armée et soutenue par l'ensemble du bloc de l'Otan.* » Puis, évoquant le conflit avec l'Ukraine qui dure depuis plus de quatre ans : « *Je suis fermement convaincu que notre cause est juste. Nous sommes ensemble. La victoire fut nôtre et elle le sera pour toujours.* »

L'heure n'est pas à la fête en Russie

Difficile de croire ce discours quand c'est la première fois depuis vingt ans qu'aucun véhicule militaire n'est présent au défilé. Et que la raison officielle de cette absence est la menace d'une « *attaque terroriste* » ukrainienne sur la capitale russe. Cette éventualité a été maintes fois évoquée par le passé mais jamais elle n'avait été prise en compte.

La trêve de trois jours (du 9 au 11 mai), annoncée vendredi par Donald Trump et acceptée par Vladimir Poutine et Volodymyr Zelensky, n'a pas fait changer d'avis les autorités. La frappe de drone ukrainien contre un immeuble de l'ouest de la capitale il y a



Le président russe, hier à Moscou.

huit jours a dû même les conforter dans leur prudence. Les mêmes consignes de sécurité ont été appliquées dans onze régions du pays, dont la Crimée où cinq personnes ont été tuées mercredi dans une attaque de drone ukrainien.

L'heure, donc, n'est pas à la fête en Russie. C'est particulièrement vrai sur le plan militaire où la traditionnelle offensive de printemps russe est, pour l'instant, loin d'avoir les résultats escomptés. Pire, en avril, Kiev a regagné du terrain, près de 120 kilomètres carrés selon l'Institute for the Study of War, soit la plus forte progression ukrainienne depuis 2023. Selon le même think

tank, les Russes n'auraient plus d'hommes à Koupiansk, dans le nord-est de l'Ukraine, et Marioupol ferait l'objet d'un harcèlement quotidien. Surtout, le nombre de soldats russes hors de combats est supérieur à celui des recrues.

Sur le plan international, Vladimir n'a pas de quoi se frotter les mains en regardant ce premier semestre 2026. Oui, la guerre en Iran est une aubaine pour Moscou, qui revendique avoir perçu, grâce à la hausse du cours du pétrole, 10 milliards d'euros de recettes fiscales, soit deux fois plus qu'en mars. Mais voir la République islamique, son allié et fournisseur de drones Shahed, ciblée

par les États-Unis et Israël n'est pas une bonne nouvelle. En début d'année, c'est un autre partenaire, Nicolás Maduro, qui a été déposé par Donald Trump. Enfin, au sein de l'UE, son plus fidèle soutien, Viktor Orbán, ne règne plus sur la Hongrie. Certes, Vladimir Poutine l'a remplacé par le Premier ministre slovaque, l'ultraconservateur Robert Fico. Celui-ci était d'ailleurs présent hier à Moscou, au grand dam de Bruxelles. Mais il ne possède pas l'aura d'Orbán et son pays ne pèse pas autant que la Hongrie sur la scène européenne.

Popularité déclinante

Plus inquiétant peut-être encore pour le président russe est sa situation sur la scène intérieure alors que des élections législatives se tiendront dans cinq mois. Même si les sondages russes – réalisés par téléphone – sont à prendre avec beaucoup de précaution, il semble bien que sa popularité décline. Même l'institut officiel VTsIOM le donne à 65 % d'opinion favorable soit 10 points de moins qu'en février. Les enquêtes montrent aussi une inquiétude grandissante au sein de la population.

Faut-il y voir les effets d'une guerre qui dure combinés aux sanctions européennes? Les Russes en paient en tout cas le prix, avec une inflation officiellement proche des 5 % et une croissance atone. Cette humeur maussade n'est pas loin de muer en vrai mécontentement depuis que le pouvoir procède, officiellement pour des raisons de sécurité, à des coupures d'Internet de plus en plus fréquentes dans tout le pays. Or le Web est essentiel pour les Russes dont le quotidien est largement digitalisé. À l'approche du 9-Mai, les ruptures se sont pourtant amplifiées, les autorités faisant aussi la chasse aux VPN, ces réseaux virtuels privés qui permettent de contourner la censure. Laisant presque penser que, désormais, l'ennemi vient de l'intérieur. ■

Starmmer en sursis

Après le fiasco des élections locales cette semaine, le Premier ministre travailliste est contesté au sein de son propre parti.

ROYAUME-UNI

BAPTISTE MUCKENSTURM
CORRESPONDANT À LONDRES

PARTIRA, PARTIRA PAS? Depuis que le verdict des élections locales est tombé vendredi matin, l'avenir de Keir Starmer est dans toutes les conversations. Les appels à sa démission se multiplient dans son propre camp alors que le Labour vient d'essuyer une défaite, perdant plus de 1000 sièges de conseillers territoriaux en Angleterre. Ses candidats sont déçus du pouvoir au Parlement régional du Pays de Galles, l'un de ses plus anciens bastions, et mordent la poussière en Écosse. De son côté, Reform UK enregistre de nombreuses victoires dans des bastions de droite traditionnelle et de gauche. Le parti anti-immigration de Nigel Farage s'impose notamment dans les villes côtières et dans le nord du pays, où la colère liée à la précarité et à la baisse du niveau de vie est la plus forte... Le bipartisme des travaillistes et conservateurs, qui a dominé la vie politique britannique pendant plus de cent ans, est « *mort et enterré* », a déclaré le chef de file écologiste, Zack Polanski, dont le parti a enregistré une percée dans la capitale britannique.

« *Ces résultats font mal, très mal, et je ne chercherai pas à les adoucir* », a admis Keir Starmer dès vendredi matin. Tout en écartant un départ anticipé : « *Je ne vais pas m'éloigner et laisser le pays dans le chaos.* » Le Premier ministre bat pourtant des records d'impopularité. Dans les stades de foot ou au championnat du monde de fléchettes, le refrain « *Starmer est un branleur* » est chanté par des foules entières.

Dans ce contexte tendu, les balles commencent à siffler. L'une des premières a été tirée par l'ancien président du Parti travailliste Ian Lavery qui a affirmé que Starmer « *pourrait tuer le parti* » s'il ne démissionnait

pas. Plusieurs dizaines de députés, dont d'anciens fidèles de Starmer, ont eux aussi demandé son départ. Les syndicats du service public et du secteur industriel comme Unison et GMB, soutiens financiers des travaillistes, exigent eux aussi « *un changement urgent de direction* » après les résultats des élections qu'ils jugent « *catastrophiques* ». Seuls le vice-Premier ministre, David Lammy, et le ministre de la Défense, John Healey, ont offert publiquement leur soutien à Keir Starmer.

Pour s'en sortir, le Premier ministre a reconnu avoir commis des « *erreurs inutiles* » : la suppression en 2024 des aides au fuel pour les personnes âgées, et, dans un autre registre, la nomination de Peter Mandelson comme ambassadeur du Royaume-Uni aux États-Unis, en dépit de sa proximité avec le criminel sexuel Jeffrey Epstein. Mais ces « *erreurs* » à moitié avouées ne suffisent sans doute pas. Dans les couloirs de Westminster aussi, les critiques se font plus nombreuses. Beaucoup d'élus travaillistes reprochent à Keir Starmer son manque d'empathie, son austérité.

Pour succéder à Starmer, alors que le Labour reste largement majoritaire au Parlement, le maire de Manchester, Andy Burnham, paraît aujourd'hui le plus crédible. « *Le roi du Nord* » s'est notamment forgé une réputation de défenseur des régions face au pouvoir central de Londres au moment de la crise du Covid-19 en s'opposant à l'ex-Premier ministre Boris Johnson qui voulait imposer un confinement strict au Grand Manchester sans soutien financier. Mais Burnham n'est pas député, ce qui l'empêche de prendre les rênes du Labour. Et il vient de perdre 24 des 32 sièges qu'il défendait à Manchester. De quoi réjouir Nigel Farage, que l'impopularité de Keir Starmer ravit presque autant que le succès électoral de Reform UK. Il le résume souvent ainsi : « *Mon meilleur atout, c'est Keir Starmer.* » ■

**VOUS AGISSEZ
POUR L'ÉDUCATION
AUX MÉDIAS.
NOUS VOUS DONNONS
LES MOYENS D'AGIR.**

Vous agissez pour l'éducation aux médias et à l'information ?

Le Fonds de dotation Values soutient les associations engagées pour l'accès à des médias démocratiques et la lutte contre la désinformation, les fake news et le harcèlement en ligne... Fonds de dotation dès 30 000 € et accompagnement média.



FONDS DE DOTATION **values**

→ Candidatez sur le site : values.media/fonds

La fin du cluster sur mer

Après le décès de trois de ses passagers infectés par l'hantavirus, le « Hondius » était attendu ce matin aux îles Canaries d'où vont être organisés des rapatriements.

VIRUS

PAULINE DELASSUS

ILS SONT ORNITHOLOGUES, botanistes, cétozoologues, passionnés d'étoiles, de terres inconnues et de faunes sauvages: près de soixante-dix personnes, et autant de membres d'équipage de la société néerlandaise Oceanwide Expeditions, doivent poser pied sur le continent européen ce dimanche, après quarante jours en mer. Transportés en navettes maritimes par groupes de quatre ou cinq personnes jusqu'au port de Granadilla de Abona, à Tenerife (Espagne), les passagers seront examinés par des médecins avant de rejoindre les aéroports de l'île. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) considère qu'ils sont tous des « contacts à haut risque » devant faire l'objet d'un suivi pendant quarante-deux jours.

L'évacuation devrait être « rapide », a précisé le ministre de l'Intérieur espagnol, ajoutant que « le dispositif conçu empêche tout contact avec la population civile ». Ceux présentant des symptômes seront immédiatement hospitalisés tandis qu'une partie de l'équipage restera à bord afin de convoier le navire, l'ensemble des bagages, ainsi que la dépouille de la passagère allemande décédée à bord le 2 mai, jusqu'à son port d'attache aux Pays-Bas.

Cinq Français sur le retour

Un avion sanitaire mis à disposition par l'État devrait permettre à cinq Français de revenir dans l'Hexagone d'ici à demain. Ils vont être testés, puis autorisés à rentrer chez eux pour s'isoler « pendant six semaines », a précisé Xavier Lescure, responsable médical de la Coordination opérationnelle risque épidémique et biologique. Six autres pays européens ont prévu le retour sous surveillance de leurs concitoyens, dont quatorze Espagnols qui rejoindront l'hôpital militaire de Madrid et dix-sept Américains qui seront rapatriés sur un vol spécial, puis placés à



JAKE ROSMARIN

l'isolement dans un centre médical du Nebraska. Manille devrait faire de même pour les nombreux équipiers originaires des Philippines. Une vingtaine de Britanniques seront placés en quarantaine dans un hôpital du Dorset.

« La surveillance se poursuit. Celle-ci est assurée par les quatre membres du personnel médical qui sont montés à bord du navire avant son départ du Cap-Vert le 6 mai. L'ambiance à bord reste positive », pouvait-on lire hier dans un communiqué publié sur son site par Oceanwide Expeditions. Six cas d'hantavirus ont été confirmés parmi huit suspects signalés après l'apparition du foyer d'infection à bord du *Hondius*, a annoncé vendredi l'OMS. À ce jour, trois décès, tous identifiés comme étant dus à la souche des Andes connue comme

Lors d'une sortie à Gold Harbour, en Géorgie du Sud, avant le confinement (photos publiées par un passager sur Facebook).



transmissible entre humains, sont à déplorer, dont un couple de Néerlandais morts les 11 et 26 avril. Quatre patients sont hospitalisés en soins intensifs en Afrique du Sud, aux Pays-Bas et en Suisse et trois ont été testés négatifs, à Singapour et en Allemagne. Hier, il n'y avait plus aucun cas suspect à bord, après le débarquement, le 6 mai, au Cap-Vert, de trois personnes, dont deux malades.

Les passagers autorisés à circuler

Contacté par e-mail, un couple de vétérinaires français décrivait vendredi la situation à bord: « On nous conseille de rester le plus possible dans les cabines, d'éviter les grands rassemblements et nous avons la liberté de circuler, en particulier sur les ponts extérieurs, où nous pouvons ôter le masque. Nous pouvons discuter entre nous

en petit comité et à distance avec un masque, et nous prenons nos repas dans la salle de restauration en respectant les distances de sécurité. » Ces deux scientifiques et photographes « globe trotteurs », tiennent à préciser: « Cette croisière n'est ni une croisière de luxe, ni une croisière de loisirs classique. Nous n'avons ni piscine, ni sauna, ni salle de gym, ni cinéma. Une seule salle de restauration nous sert des menus fixes. [...] Nous sommes en contact avec la cellule de crise du ministère, qui a contacté tous les Français à bord et mis à disposition des téléphones d'urgence, y compris un soutien psychologique. » Sur le quotidien de la croisière avant que le cluster ne se déclare, ils écrivent: « Nous sommes réveillés tous les matins entre 6 heures et 7h30 pour les activités prévues pour la journée, nous avons débarqué sur des îles inhabitées avec des Zodiac dans des conditions parfois assez sportives. La moyenne d'âge est assez élevée pour des raisons de budget et de temps ».

L'exploration maritime, commencée à Ushuaïa, en Argentine, devait permettre pendant plus d'un mois la découverte des îles les plus reculées de l'Atlantique, à condition de déboursier entre 7000 et 15000 euros, selon le type d'hébergement réservé. Le *Hondius*, bâtiment long de 100 mètres, spécialement conçu pour des navigations en zones polaires, compte 80 cabines. La première contamination aurait eu lieu avant le début de la croisière le 1^{er} avril, car le premier passager décédé, un homme de 70 ans, a présenté des symptômes dès le 6. Ce voyageur et son épouse de 69 ans - morte à l'hôpital de Johannesburg -, ont passé quatre mois en Amérique latine avant de rejoindre le *Hondius*, pour observer les oiseaux et visiter des sites « où est présente l'espèce de rat connue pour être porteuse du virus Andes » a déclaré le chef de l'OMS, Tedros Adhanom Ghebreyesus. C'est le scénario le plus probable à cette heure, mais reste à savoir où et quand l'infection a eu lieu afin d'interrompre au plus vite les contaminations. ■

Une enquête épidémiologique mondiale

Sans céder à l'affolement, les experts décrivent « un virus qui peut muter » et insistent sur la nécessité de soins « extrêmement rapides ».

MARGAUX DE FROUVILLE

UN BATEAU, UN VIRUS, des morts, des évacuations, des cas contact... La croisière de rêve entre Ushuaïa, en Argentine, et le Cap-Vert a viré au cauchemar sanitaire suivi d'une enquête épidémiologique mondiale. Le responsable est désormais identifié: un hantavirus de la souche des Andes, confirmée par les autorités sud-africaines et les Hôpitaux universitaires de Genève. C'est le point qui inquiète: parmi les hantavirus, celui des Andes est le seul pour lequel une transmission de personne à personne a été documentée. Mais cette transmission reste rare: « Dans un contexte très précis, de relations très proches ou prolongées. Ce sont des cas familiaux ou des cas en milieu hospitalier, de patient à soignant », précise Virginie Sauvage, responsable du Centre national de référence des hantavirus à l'Institut Pasteur.

Alors, sommes-nous face à un nouveau Sars-CoV-2? L'Organisation mondiale de la santé (OMS) répond clairement non. « Ce n'est pas le début d'une épidémie. Ce n'est pas le début d'une pandémie. Ce n'est pas le Covid », a insisté Maria Van Kerkhove, qui dirige le département de prévention et de préparation aux épidémies et pandémies à l'OMS. L'hypothèse la plus probable est qu'un ou plusieurs premiers cas aient été infectés avant l'embarquement, en Amérique du Sud, puis qu'une transmission interhumaine limitée ait eu lieu dans les conditions particulières du navire.

Les hantavirus ne sont pas nouveaux. Leur histoire clinique remonte

à la guerre de Corée, dans les années 1950. Depuis, ils circulent sans affoler les radars sanitaires, principalement chez des rongeurs sauvages, qui excrètent le virus dans leurs urines, leurs selles ou leur salive. Chez l'humain, la contamination se fait le plus souvent par inhalation de poussières contaminées. En France métropolitaine, Santé publique France recense en moyenne autour d'une centaine de cas par an, surtout dans le quart nord-est. Les plus exposés sont les forestiers, agriculteurs, chasseurs ou personnes qui nettoient des lieux fermés où des rongeurs ont pu séjourner.

L'importance du traçage des cas contact

La gravité dépend de la géographie et de l'espèce virale. Les hantavirus de l'Ancien Monde, présents en Europe et en Asie, peuvent provoquer une fièvre hémorragique avec atteinte rénale: fièvre, douleurs, troubles digestifs, « puis parfois insuffisance rénale aiguë, le plus souvent réversible », détaille Virginie Sauvage. Ceux du Nouveau Monde, américains, peuvent déclencher un syndrome cardiopulmonaire brutal, dont le taux de mortalité peut grimper jusqu'à 40%. « Les soins doivent être extrêmement rapides, car la fièvre et les douleurs peuvent être très rapidement suivies d'une atteinte cardiopulmonaire », détaille l'experte.

Un précédent argentin, publié dans le *New England Journal of Medicine* en 2020, illustre l'échelle possible: en 2018-2019, une chaîne de transmis-



La Garde civile se préparant à l'accueil des passagers du MV « Hondius » à Tenerife, en Espagne, hier.

sion à partir de trois personnes symptomatiques avait abouti à 34 cas confirmés et 11 décès. C'est la raison pour laquelle le traçage des contacts est essentiel: il permet de repérer les personnes exposées, de les informer, de les isoler si nécessaire et surtout d'organiser une prise en charge dès les premiers symptômes en l'absence de traitement spécifique.

« En revanche, il y a des traitements symptomatiques pour réduire la létalité. On va gérer l'insuffisance respiratoire par l'oxygène, la ventilation mécanique, on va traiter les troubles de la coagulation, les troubles rénaux... », explique Bruno Mégarbane, chef du service de réanimation à l'hô-

pital Lariboisière (AP-HP) à Paris. « Il n'existe pas de vaccin: quelques essais ont pu être faits sur certaines souches, mais leur efficacité n'a pas encore été avérée sur l'ensemble des hantavirus », détaille Vincent Ronin, responsable du pôle international de l'ANRS Maladies infectieuses émergentes (ANRS MIE), une agence autonome de l'Inserm.

Les conditions à bord ont joué un rôle d'amplificateur

« La transmission est probablement aérienne, ce qui ressemble au Covid. Mais deux choses diffèrent: la transmission de personne à personne nécessite vraiment d'être très proche.

Et avec le Covid, elle commençait bien avant les symptômes. Ici, elle semble commencer au moment des symptômes, ce qui serait plus facile à bloquer », explique Yazdan Yazdanpanah, directeur de l'ANRS MIE et chef du service des maladies infectieuses à l'hôpital Bichat (AP-HP).

Les conditions à bord ont sans doute joué un rôle d'amplificateur: promiscuité, espaces fermés, peu aérés, « couloirs exigus, passagers âgés, plus vulnérables », liste Vincent Ronin. Mais même dans ce contexte, les chiffres restent sans commune mesure avec ceux du *Diamond Princess* en 2020: sur le paquebot touché par le Covid, 712 personnes sur 3711 avaient été infectées; sur le MV *Hondius*, moins de 10 cas sur les quelque 150 personnes à bord.

Antonin Bal, virologue, directeur adjoint du Centre national de référence des virus respiratoires aux Hospices civils de Lyon, insiste sur une différence biologique: « On a un virus, le Covid, qui va affecter le parenchyme pulmonaire dans les formes sévères alors que là, ce sont les vaisseaux sanguins qui sont contaminés par ce virus, notamment ceux qui se trouvent au niveau pulmonaire. » Et d'ajouter: « Ce virus n'est pas adapté à l'homme comme le Sars-CoV-2 ou la grippe. À partir du moment où on connaît le cas et qu'on met en place des mesures barrières, la transmission diminue drastiquement. » L'incubation du virus Andes peut durer jusqu'à six semaines, ce qui signifie que d'autres cas peuvent encore apparaître. ■

CATHERINE MACGREGOR DIRECTRICE GÉNÉRALE D'ENGIE

« Il est très difficile de prévoir le prix du gaz pour cet hiver »

La dirigeante du groupe tricolore défend un modèle moins exposé aux chocs du marché et assume ses échanges avec le Rassemblement national.

ÉNERGIE

PROPOS RECUEILLIS PAR
JULIETTE RAYNAL

Au début du conflit en Iran, vous vous montriez confiante pour la sécurité d'approvisionnement en gaz. Deux mois plus tard, votre appréciation a-t-elle changé ?

Nous restons relativement confiants en ce qui concerne la sécurité d'approvisionnement en gaz en Europe. Il n'y a pas d'inquiétude sur un risque de pénurie cet hiver, mais nous nous attendons à de la volatilité sur les prix. Pour l'heure, ils se sont stabilisés entre 40 et 50 euros du mégawattheure en Europe. Il est, en revanche, très difficile de se prononcer sur les niveaux de prix que nous pourrions avoir cet hiver, car cela dépend de nombreux facteurs : la durée du conflit, les conditions météorologiques, la demande en Asie, l'élasticité de cette demande avec la possibilité d'un recours plus accru au charbon ou encore la demande de l'Europe et la résistance de l'économie à ce nouveau choc. Ce qui importe, c'est notre capacité à remplir les stocks à des niveaux satisfaisants. Aujourd'hui, l'injection a débuté normalement et nos principaux scénarios montrent qu'il ne devrait pas y avoir de problème. Actuellement, les stocks en Europe et en France sont remplis à hauteur de 35 % en moyenne. C'est légèrement inférieur au niveau observé à la même période l'année précédente [41 % en Europe et 45 % en France le 7 mai 2025] mais conforme aux moyennes au cours des dernières années.

En conséquence de la guerre en Iran, TotalEnergies a dégagé un bénéfice de 5,8 milliards d'euros, en hausse de 51 %, au premier trimestre. De son côté, Engie a enregistré un résultat en recul de 7 %. Comment l'expliquez-vous ?

Nos résultats sont effectivement en baisse, mais en ligne avec nos attentes. Nous avons profondément transformé notre groupe depuis 2022 en réduisant énormément notre exposition aux prix de marché. C'est le cas de nos centrales nucléaires grâce à l'accord conclu l'année dernière avec le gouvernement belge, qui nous garantit un niveau de rémunération stable. L'évolution de notre portefeuille d'approvisionnement se traduit par une exposition plus faible à la volatilité des prix sur les marchés de l'énergie. C'est le résultat d'une stratégie assumée et pilotée. Nous avons un profil très différent des majors pétrogazières. Nous sommes une *utility* [un opérateur de services essentiels], avec une mission qui



Mercredi, sur le Campus Engie à La Garenne-Colombes (Hauts-de-Seine).

VINCENT BOSQ/INA PRESS POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

relève presque d'un service public. Or la pérennité d'une *utility* repose sur une création de valeur équilibrée qui ne peut être disproportionnée au regard des intérêts de ses parties prenantes. Le partage de la valeur doit être équilibré. Nous devons être capables à la fois de rémunérer nos actionnaires, d'investir dans les infrastructures de la transition énergétique et de maintenir des coûts aussi abordables que possible pour la collectivité et pour nos clients.

Cette transformation du groupe s'est récemment traduite par l'acquisition de UK Power Networks, l'équivalent au Royaume-Uni, à une plus petite échelle, d'un Enedis français...

Cela fait six ans qu'Engie se transforme pour aligner son modèle d'affaires avec la transition énergétique. Nous étions très présents dans les énergies renouvelables et les batteries, mais il nous manquait un moteur de croissance dans les infrastructures électriques. Nous avons annoncé en avance de phase la finalisation de cette opération jeudi, initialement prévue fin juin. Ce rachat est structurant pour le groupe puisque la valeur de UK Power Networks est estimée à environ 18,5 milliards d'euros. Notre objectif est de préserver l'excellence opérationnelle de UK Power Networks. L'intégration n'aura pas d'impact sur l'emploi, d'ailleurs les synergies seront modestes. Nous serons dans une dynamique de croissance dans les réseaux électriques.

Engie prévoit-il de renforcer davantage sa présence dans les réseaux électriques au Royaume-Uni ?

Il y a des discussions autour des interconnexions entre le Royaume-Uni et la France et c'est un sujet qui pourrait potentiellement nous intéresser, mais il est encore trop tôt pour en dire plus. C'est un domaine où nous ne sommes pas encore présents.

Que pensez-vous de la volonté du gouvernement de redistribuer les superprofits de TotalEnergies ?

Je ne veux pas me prononcer sur le cas spécifique de TotalEnergies, mais nous restons attentifs au cadre et à la stabilité fiscale. Nous pensons que les entreprises qui jouent un rôle extrêmement important en France ne doivent pas être taxées de manière indue. Il est essentiel d'avoir de la visibilité et un cadre suffisamment attractif pour permettre aux entreprises de continuer à investir en France. C'est vrai également pour l'activité économique d'Engie, qui repose aussi sur la bonne santé de nos clients industriels.

Vous avez récemment justifié votre présence à un dîner de grands patrons aux côtés de Marine Le Pen, début avril, par la nécessité de défendre la transition énergétique et les intérêts d'Engie...

Les sujets énergétiques sont stratégiques et éminemment compliqués. Sans aucune arrogance, nous pensons avoir une certaine expertise et la responsabilité d'expliquer les conséquences des mesures qui peuvent être envisagées par tel ou tel parti, notamment ceux en position d'influencer les décisions de notre pays. C'est le cas aujourd'hui avec les parlementaires affiliés au RN, qui sont plus de 120 à l'Assemblée nationale depuis 2024. Nous avons décidé, avec mes équipes, qui sont parmi les plus expertes sur ces sujets, de prendre part au

“
Nous pensons que les entreprises qui jouent un rôle extrêmement important en France ne doivent pas être taxées de manière indue

débat. Nous afficherons toujours notre désaccord contre les mesures qui nous paraissent préjudiciables à la sécurité énergétique et à la compétitivité du pays, comme celle de sortir du marché européen de l'énergie [une idée mise en avant par le RN lors de la dissolution de l'Assemblée nationale en 2024].

Pensez-vous que ce travail porte ses fruits ? Avez-vous constaté une évolution du positionnement du RN sur les questions énergétiques ?

Je ne sais pas. Parfois, nous arrivons à faire évoluer les positions des députés dans leur ensemble. On peut notamment citer l'exemple de la forte mobilisation de l'ensemble des acteurs contre le moratoire proposé sur les énergies renouvelables, qui a abouti à un rejet par l'Assemblée nationale en juin. Je continue à penser que ce travail auprès des élus est nécessaire, et nous serons attentifs aux différents programmes de campagne pour l'élection présidentielle.

Dans cette logique de sensibilisation aux questions énergétiques, pourriez-vous, de nouveau, participer à un dîner avec Marine Le Pen ?

Nous verrons. ■

Pourquoi la Belgique veut récupérer le nucléaire d'Engie

Dans un contexte où la sécurité énergétique est devenue une priorité stratégique, Bruxelles entend reprendre la main sur ses réacteurs.

EN FRANCE, nucléaire rime systématiquement avec EDF. Mais l'électricien public n'est pas le seul acteur tricolore à exploiter des réacteurs atomiques. Engie possède lui aussi un parc nucléaire... en Belgique. Outre-Quiévrain, l'ex-GDF détient sept réacteurs, dont deux seulement sont encore en exploitation. Seulement voilà, pour Engie ce parc est devenu un actif bien encombrant, car soumis à trop d'aléas financiers et politiques.

Après la loi belge de 2003 organisant la sortie du nucléaire, le groupe dirigé par Catherine MacGregor s'était préparé au démantèlement du parc. Mais la crise énergétique de 2022 et les

risques de pénurie associés rebattent les cartes : le gouvernement belge demande la prolongation jusqu'en 2035 des réacteurs Doel 4 et Tihange 3. Puis l'arrivée au pouvoir en 2025 de la coalition Arizona, résolument pronucléaire, marque un nouveau tournant. Elle sollicite l'industriel pour une prolongation de dix années supplémentaires, jusqu'en 2045. En réalité, les ambitions du Premier ministre, Bart De Wever, et de son ministre de l'Énergie, Mathieu Bihet, surnommé « Atomic Boy », sont bien plus vastes.

« Le gouvernement nous a demandé d'examiner un projet très différent, celui de la reprise de l'en-

semble des activités nucléaires du groupe, retrace Catherine MacGregor. Ces négociations, qui sont restées confidentielles, ont été menées à un rythme soutenu : les premières discussions autour de ce scénario de reprise totale ont commencé début avril et la lettre d'intention a été signée le 30 avril. » Selon la dirigeante, « la position du gouvernement belge en dit long sur la période que nous traversons ». « Nous basculons dans un monde où les États se préoccupent de plus en plus de la sécurité en général, et en particulier de la sécurité énergétique, poursuit-elle. Les conflits en Ukraine et au Moyen-Orient l'ont rappelé :

guerre et sûreté des installations énergétiques sont devenues indissociables. » Dans ce contexte, « la décision belge relève d'abord d'une logique stratégique plus que d'une stricte rationalité économique », conclut-elle.

Cette lettre d'intention reste toutefois non engageante. « De nombreux points doivent encore être précisés pour aboutir à un protocole d'accord d'ici au 1^{er} octobre, reconnaît la dirigeante. C'est un projet d'ampleur qui demeure très complexe. Le closing ne surviendra pas avant plusieurs mois. » Pour Engie, l'opération devra respecter le principe du *no gain, no loss*. Le groupe devra

néanmoins financer les provisions liées au démantèlement, sujet particulièrement sensible. Au 31 décembre dernier, 8,6 milliards d'euros avaient été provisionnés.

Autre inconnue : l'arrivée éventuelle d'un nouvel exploitant. « Aujourd'hui, nous sommes en discussion bilatérale avec le gouvernement et c'est un point essentiel, insiste Catherine MacGregor. Pour nous, la nécessité d'avoir un opérateur unique est clé, tout comme le transfert intégral du passif. Dans un second temps, si le gouvernement veut faire intervenir un opérateur tiers, ce sera sa décision. » Les noms d'EDF et de Westinghouse circulent déjà. J.R.

GOOD NEWS



STÉPHANE MAHÉ/REUTERS

Non au « supplément carburant »

Face à l'augmentation des coûts due aux conséquences de la guerre en Iran, notamment à cause de la flambée du cours du kérosène, certaines compagnies aériennes - dont l'espagnole Volotea - ont demandé à leurs clients de s'acquitter d'une contribution exceptionnelle après l'achat de leurs billets d'avion. La Commission européenne s'y est opposée en fin de semaine. Pour Bruxelles, cette initiative relèverait en effet d'une infraction à la législation communautaire en matière de concurrence.

Bouygues gagne en Suède

Deux filiales du géant français du BTP, Bouygues Travaux Publics et Colas Rail (réunies au sein du consortium Feronord, dont l'entreprise suédoise Infrakraft détient 47 %), viennent de remporter un gros contrat avec l'administration suédoise des transports. Dans le cadre du projet East Link, celui-ci porte sur la construction d'environ 36 kilomètres de voie ferrée, ainsi que vingt-huit ponts et trois viaducs, dont un ouvrage majeur de 1,4 kilomètre. Le montant de ce marché est estimé à 1,2 milliard d'euros.

Amazon mise sur la France

Le groupe fondé par Jeff Bezos a décidé d'investir plus de 15 milliards d'euros en France dans les trois ans à venir, avec en outre la création de 7 000 emplois. Parmi les projets annoncés, la construction de sites logistiques, le développement des capacités de cloud et d'intelligence artificielle (IA) et la consolidation du réseau existant. Depuis 2010, l'une des entreprises les plus emblématiques des Gafam a investi plus de 30 milliards d'euros en France.

Doctolib s'installe en Grande-Bretagne

La licorne cofondée et dirigée par Stanislas Niox-Chateau a racheté son concurrent britannique Medicus, spécialiste de la prise de rendez-vous chez les praticiens généralistes, mais aussi des recommandations médicales à destination de ses clients. Cette start-up lancée en 2019 a été la première en vingt-cinq ans à voir son logiciel validé par le NHS, le service national de santé outre-Manche. C'est le cinquième pays européen où s'implante Doctolib.

SIBYLE VEIL PDG DE RADIO FRANCE

« Le rapport passe à côté des véritables sujets! »

Exclusif La dirigeante du groupe public s'exprime pour la première fois sur le document de Charles Alloncle.

AUDIOVISUEL

PROPOS RECUEILLIS PAR RÉMI JACOB

Pourquoi ne pas avoir pris la parole mardi, tout de suite après la publication du rapport?

J'ai pris le temps de lire et de mesurer l'implication des propositions. Je n'avais pas vocation à faire son « service après-vente » et à nourrir le bruit médiatique, je veux parler du fond. Or ce rapport passe malheureusement à côté des véritables sujets. Il offre une vision datée de notre secteur sans prise en compte des grands bouleversements technologiques en cours, c'est regrettable. Parmi les principaux sujets occultés: le droit à une information sécurisée à l'heure des ingérences étrangères et de l'IA, ou la question de l'identité culturelle face aux grandes plateformes mondialisées. Je lance donc dans vos colonnes un appel aux futurs candidats à la présidentielle: ce rapport ne peut pas être le socle de vos réflexions sur l'audiovisuel public ni le mètre étalon d'un projet d'avenir!

Pensez-vous, comme le président de la commission, Jérémie Patrier-Leitus (Horizons), que l'objectif était de « préparer les esprits à la privatisation » souhaitée par le RN?

Cela a surtout conduit à élargir la fenêtre d'Overton et à crédibiliser l'idée qu'il y aurait un problème avec le service public. C'est faux, il suffit de regarder les résultats de Radio France, qu'on nous envie. Ça sert effectivement ceux qui veulent le privatiser - mais on a constaté qu'il n'y avait pas de consensus -, l'asphyxier budgétairement ou le mettre sous tutelle. Car ce qui ressort principalement, c'est un recul considérable de l'indépendance des médias publics.

Selon Le Monde, Lagardère News, propriété de Vincent Bolloré, aurait tenté de peser en envoyant aux députés des listes de questions hostiles, notamment vous concernant. Une réaction?

Je ne peux pas m'empêcher de faire le lien avec l'origine de cette commission, à savoir une vidéo [celle avec Thomas Legrand et Patrick Cohen] qui a été instrumentalisée par ces mêmes médias pour nous dénigrer. Je ne ferai pas plus de commentaires, car j'attends de voir ce que la justice dira [une plainte contre X pour « trafic d'influence actif » a été déposée par l'association AC!! Anti-Corruption].

Il est proposé que les patrons soient nommés par le président de la République. Bonne ou mauvaise idée?

C'est paradoxal qu'une commission née de la volonté de faire la lumière sur l'indépendance et l'impartialité aboutisse à rendre les dirigeants redevables de leur nomination au président de la République. Ajoutez à cela un rattachement au Premier ministre ainsi qu'une pression financière accrue, et vous avez tous les ingrédients d'une « mise au pas ». C'est une façon de tuer le service public. Comme les médias d'État et de propagande des régimes autoritaires, on serait soupçonnés d'être l'instrument d'un camp. Or nous devons être au service de tous. C'est pourquoi je ne suis pas contre une clarification voire un renforcement des règles en matière d'impartialité, mais ces propositions vont précisément à l'inverse. Je ne peux que m'opposer à ce qui entacherait la confiance des citoyens.

Le rapport questionne également votre indépendance vis-à-vis d'Emmanuel Macron, avec lequel, peut-on lire, vous faisiez « des karaokés » et qui était « présent à [votre] mariage »...

Je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer... C'est surprenant de lire dans un rapport de l'Assemblée nationale des allusions à une soirée étudiante qui a eu lieu il y a plus de vingt ans et dont je me souviens moi-même à peine. Cela illustre l'un des écueils du débat public d'aujourd'hui, à savoir l'assignation des personnes et les insinuations en permanence, au détriment de la vérité



ALEXANDRE ISARD/PASCO POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

Dans son bureau, à Radio France, en octobre 2025.

des faits, qui est que j'incarne l'indépendance de mes médias depuis près de dix ans sans que personne n'ait jamais eu de raison d'en douter.

L'une des recommandations est de fusionner Ici et France 3 Régions, afin d'économiser 138,6 millions d'euros par an. Est-ce envisageable?

D'abord, je constate que les quelques préconisations concernant Radio France n'ont pas fait l'objet de questions lors des auditions. Nous découvrons donc ce chiffre, qui ne figure ni dans le rapport de la Cour des comptes ni dans celui de l'inspection des finances. Et pour cause. Une telle fusion

des invités ou les sujets? Il est normal d'être contrôlé et de rendre des comptes, mais là, c'est de l'ingérence et c'est ingérable! Car, par nature, ils ne sont pas d'accord entre eux et notre rôle est justement de refléter la diversité et la pluralité des points de vue qu'ils représentent.

Que répondez-vous à Charles Alloncle qui pointe la « fragilité financière » de Radio France, conséquence selon lui d'« insuffisances de gestion »?

Il y a là une dissonance cognitive particulièrement injuste. Le rapport de la Cour des comptes de janvier 2025 a salué notre bonne gestion et n'a signalé aucune « fragilité financière ». Nos comptes sont à l'équilibre et nous avons prouvé la sobriété de notre modèle de production interne.

Vous avez rencontré lundi la nouvelle ministre de la Culture, Catherine Pégard, que vous êtes-vous dit?

Les échanges étaient sereins et constructifs, c'était important que la ministre, tout comme le Premier ministre, ait une compréhension des enjeux et nous apporte un soutien certes exigeant mais réel. Cela tranche avec les précédents mois. Nous avons parlé des sujets d'avenir - ceux qui ne figurent pas dans le rapport - et du contrat d'objectifs et de moyens [COM] 2027-2028, afin d'avoir de la visibilité pour continuer à réformer et moderniser Radio France comme je le fais depuis dix ans.

Craignez-vous de nouvelles coupes budgétaires à l'avenir?

Oui, que toutes ces critiques nourrissent de nouvelles coupes m'inquiète. En dix ans, nous avons réalisé 120 millions d'euros d'économie en tenant compte de l'inflation. Or, quand on fait des économies, il y a des perdants parmi les Français. Car nous sommes un outil républicain d'égalité des chances, qui prolonge le travail de l'Éducation nationale dans l'accès à la culture et à la connaissance. Nous sommes aussi indispensables en temps de crise pour que les gens sachent ce qu'il se passe et ne subissent pas la désinformation. Cela n'a rien d'accessoire mais nécessite de la confiance. ■

“
C'est une vision datée de notre secteur, sans prise en compte des bouleversements technologiques

aurait dans un premier temps des coûts colossaux. Et puis, je trouve regrettable que, pour des médias locaux publics, la seule chose proposée soit un projet d'attrition, au moment où certains territoires sont terriblement isolés. Avec France Télévisions, nous construisons déjà l'avenir: en un an, notre plateforme numérique commune Ici a dépassé tous les records.

Que pensez-vous de la proposition de remplacer les éditorialistes du service public par des journalistes de la presse d'opinion privée?

Nous avons déjà des éditorialistes de toute la presse écrite qui interviennent chez nous. À la lecture, on comprend bien que c'est une mesure « anti-Patrick Cohen ». Je lui apporte mon soutien, tout comme à Nagui et Sophia Aram, particulièrement ciblés ces derniers mois. Le bilan de cette période, c'est aussi ça: des personnalités jetées à la vindicte. Sur le terrain, la défiance s'est transformée en hostilité, avec une hausse inquiétante des agressions physiques de nos équipes. Sur le fond, est-ce aux responsables politiques de choisir les programmes,

►► Retrouvez l'intégralité de l'interview sur [Latribune.fr](https://latribune.fr)

LE SAVIEZ-VOUS ?

IBM Consulting

Aujourd'hui,
69 %

des dirigeants estiment que

l'IA transforme déjà

des dimensions clés de leur

cœur de métier.



IBM

Source : IBM Institute for Business Value
CEO Study 2026 • ibm.biz/ceo-2026

DESSIN FABIEN CLAIREFOND



VOTRE ARGENT PAR MARC FIORENTINO

Les placements générationnels

NOUS N'INVESTISSONS PAS tous de la même façon suivant notre âge. Il ne s'agit pas seulement d'une différence au niveau de la prise de risque. Non. Il ne s'agit pas non plus d'une vision caricaturale où la Gen Z se ruerait sur le bitcoin tandis que les boomers stockeraient de l'or sous leurs matelas. En analysant les flux d'investissement des Français en fonction de leur âge, je me suis rendu compte d'une différence majeure. Les épargnants de moins de 35 ans et les épargnants de plus de 50 ans n'ont pas opté pour la même enveloppe fiscale de placements.

Les « seniors », je déteste ce terme mais je ne trouve pas d'alternative, plébiscitent massivement, depuis des décennies, l'assurance-vie. Une enveloppe fiscale qui bat chaque mois record après record avec des collectes mensuelles spectaculaires. C'est justifié. L'assurance-vie est le véritable couteau suisse de l'investissement. Mais les moins de 35 ans optent de plus en plus pour une autre enveloppe : le plan épargne actions. Choix d'enveloppes fiscales différentes pour un choix de supports de placements différents : priorité aux fonds euros et aux unités de compte souvent sécuritaires au sein de l'assurance-vie ; priorité aux actions et aux indices boursiers au sein des PEA. La directrice générale de Bourse Direct, Catherine Nini, m'expliquait

qu'une large partie des nouveaux arrivants sur le marché de l'épargne étaient des moins de 35 ans pour qui l'épargne était synonyme d'investissement dans

sement libre programmé. Cela consiste à consacrer chaque mois un montant fixe qui part dans son enveloppe de placements.

que pas d'acheter au pire moment : votre cours moyen d'investissement est une vraie moyenne des cours.

J'ai évoqué les moins de 35 ans, les plus de 50 ans. Et entre les deux ? C'est le plan épargne retraite qui continue sa percée. Et il séduit aussi une partie des plus de 50 ans. Son incitation fiscale est un argument de vente essentiel.

Bref, il n'y a pas de « guerre de générations » sur le placement mais il y a clairement des préférences. Et même des différences culturelles. Même dans le choix des mots : les moins de 35 ans parlent d'investissement, les plus de 50 ans de placement. ■

L'assurance-vie est le véritable couteau suisse de l'investissement

la Bourse, directement à travers des actions ou indirectement à travers les ETF, ces fonds indiciels low cost qui connaissent un vrai raz de marée.

Mais dans les deux cas, un phénomène est en train de s'imposer : le ver-

se constituer un pécule. Mais une façon aussi, dans le cas du PEA, de lisser les variations des marchés. En investissant tous les mois systématiquement, vous évitez le *market timing*, et vous ne ris-

Retrouvez Marc Fiorentino chaque vendredi de 20 heures à 21 heures sur BFM Business

LA QUESTION IMMO PAR MARIE CŒURDEROY

Allons-nous tous passer à la pompe à chaleur ?

Le gouvernement français a pour objectif d'en installer 1 million d'ici à 2030.

LES CHIFFRES TRANSMIS en exclusivité par l'un des leaders de la rénovation donnent la mesure de l'engouement du moment. Chez Effy, en avril, les demandes pour les pompes à chaleur (PAC) sont en hausse de 143 % par rapport à l'année dernière. « Déjà en mars nous constatons une augmentation sensible de l'intérêt pour les pompes à chaleur mais le mois d'avril explose tous les compteurs », explique Audrey Zermati, la directrice de la stratégie d'Effy, qui met en avant la prolongation du conflit au Moyen-Orient ainsi que la crainte de hausse du prix du gaz et le discours politique en faveur de l'électrification. Si le nombre de demandes de PAC portées par les plus modestes double quasiment, il progresse encore plus fortement pour les ménages aux revenus les plus élevés. La preuve, selon Audrey Zermati, que « les propriétaires ne sont plus uniquement motivés par les subventions ». D'ailleurs, selon Effy, les ménages intéressés ignorent au départ dans quelle mesure ils pourront être aidés.

Aujourd'hui le prix moyen, installation comprise, d'une pompe à chaleur, à 15 000 euros, peut redescendre à 4 000 euros de reste à charge pour les plus modestes grâce à MaPrimeRénov' et aux certificats d'économies d'énergie. Pour étaler ce coût, encore prohibitif pour beaucoup de ménages, les premières offres en leasing apparaîtront à l'automne. « L'idée est de cumuler le paiement du reste à charge et l'abonnement avec un fournisseur d'énergie puis de mensualiser le tout sur trois ans », explique l'une des entreprises qui souhaitent distribuer des offres en septembre. Le coût mensuel devra rester inférieur ou égal à ce que le ménage payait avant son passage à l'électrique. « Quand ces offres arriveront, nous aurons un nouvel afflux de demandes, pronostique Audrey Zermati, en particulier des plus modestes, qui auront alors une aide supplémentaire allant jusqu'à 2 000 euros grâce aux certificats d'économies d'énergie. »

Quant à ceux qu'il faudra encore convaincre, une nouvelle modification

du diagnostic de performance énergétique (DPE) pourrait aider. Le gouvernement envisage d'abaisser encore le coefficient de l'électricité dans le calcul du DPE, ce qui améliorera mécaniquement la note des logements à l'électrique. « En touchant à ce curseur en janvier, on a déjà fait sortir près de 440 000 logements de l'état de passoire thermique, explique Pierre-Louis Guhur, le cofondateur d'Argile, qui accompagne les entreprises de travaux en rénovation énergétique. En abaissant encore ce coefficient, on verra plusieurs centaines de milliers de biens supplémentaires sortir du rouge sans un seul euro de travaux dépensé. » Le dirigeant redoute que cela dissuade d'entreprendre des rénovations pourtant nécessaires. C'est d'ailleurs l'une des craintes du secteur : que les ménages se contentent d'installer

une pompe à chaleur sans agir sur le reste, et notamment l'isolation. Le prix unitaire de l'électricité restant plus élevé que celui du gaz, il faut avant tout réduire sa consommation globale pour profiter des économies d'usage. « Si les logements passés à l'électrique ne sont pas correctement isolés, on risque des contre-performances sur la facture et un sentiment de trahison chez les ménages », avertit Audrey Zermati, convaincue que le sujet de l'isolation reviendra rapidement.

D'ici là, le gouvernement devra aussi s'attaquer à l'électrification des copropriétés. Votes en assemblées générales, problématiques techniques et financières : contrairement aux maisons, la transition des 6,5 millions d'appartements encore chauffés au gaz ou au fioul sera compliquée, voire impossible pour beaucoup. Pas sûr, dans ce contexte et malgré le rebond du moment, que le gouvernement tienne son objectif d'installer 1 million de pompes à chaleur par an d'ici à 2030. ■

Chez Effy, en avril, les demandes sont en hausse de 143 % par rapport à l'année dernière

Retrouvez « Les Experts de l'immo » du lundi au vendredi de 12 heures à 12h30 sur BFM Business

LES CHIFFRES DE LA SEMAINE

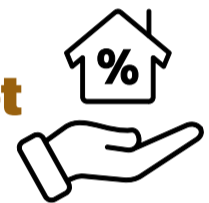
Les exportations de carburant des États-Unis vers l'Asie et l'Europe ont atteint un nouveau record historique cette semaine : **8,2 millions de barils par jour.**

Soit :

+20% en un an



Taux d'intérêt moyen du crédit immobilier sur 20 ans



Bretagne vs IDF/Paca/Auvergne/Corse

3,29% 3,15%

Source : météo des taux de Cafpi

LA TRIBUNE GROUPE ADP FORUMMEDIA

PARIS AIR FORUM

ILS SERONT PRÉSENTS

 YANNICK ASSOUAD Executive Vice-President, Avionics & Thales Executive Committee Member	 ÉRIC BÉRANGER CEO de MRDA	 DAVID CAVAILLOLÈS Président Exécutif d'Airbuspace	 GUILLAUME FAURY Président directeur général d'Airbus
 GÉRALDINE NAJA Director of Space Transportation, ESA	 PHILIPPE PASCAL Président-directeur général du groupe ADP	 ANNE RIGAIL Directrice générale de Air France	 BENJAMIN SMITH Directeur général de Air France-KLM

VENREDI 12 JUIN 2026
MAISON DE LA MUTUALITÉ PARIS

INSCRIPTION ET INFORMATIONS

EN PARTENARIAT AVEC

AIRBUS AIRCOSMOS ANANEGROUP ANANESPACE ATR BAIN & COMPANY BFM BUSINESS CMA CGM EMBRAER IBase LIEBHERR MALASPACE NAVAL GROUP RTX SAFRAN THALES

Il l'a dit à La Tribune



« AIMER L'EUROPE, CE N'EST PAS RENONCER À LA FRANCE »
Michel Barnier, député de Paris et ancien Premier ministre, Augustin Paluel-Marmont, entrepreneur, et Clarisse Crémer, navigatrice, s'allient pour défendre la construction européenne. « L'Europe doute parfois d'elle-même. Elle devrait se souvenir de ce qu'elle est : un continent de culture, de liberté, d'innovation, un espace de paix unique dans l'histoire. Nous avons appris à critiquer l'Europe. Nous devons aussi réapprendre à la porter. Car, au fond, la question est simple : voulons-nous être spectateurs du monde qui vient ou être acteurs de notre destin ? »

L'essai de la semaine



SECRET MÉDICAL D'ÉTAT
Avec *Le Crépuscule des dieux*, Patrice Duhamel signe un livre passionnant sur la maladie des présidents de la République. Rarement la question du secret d'État aura été abordée avec autant de précision, de pudeur et de force narrative. Le grand mérite de cet essai tient d'abord à son travail de documentation. Son véritable

scoop concerne Georges Pompidou. Patrice Duhamel révèle que le futur président était atteint d'une leucémie incurable avant même son entrée à l'Élysée. Le récit de l'agonie du chef de l'État, dissimulée au pays tout entier, est d'une intensité saisissante. L'auteur, alors jeune journaliste, accompagna Pompidou dans ses derniers déplacements officiels. Les dirigeants de l'ORTF lui avaient alors lancé : « Savez-vous garder un secret d'État ? » Toute l'ambiguïté de la V^e République est là : jusqu'où peut-on cacher la vérité sur l'état de santé de celui qui gouverne le pays ? Le livre éclaire aussi les silences entourant François Mitterrand ou les fragilités de Jacques Chirac. Mais jamais Patrice Duhamel ne verse dans l'indiscrétion gratuite. Son propos est politique, presque civique : la santé d'un président appartient-elle à sa vie privée ou engage-t-elle le destin collectif ? Nourri d'archives et de souvenirs personnels, ce livre se lit comme une tragédie française au sommet de l'État. B.J. *Le Crépuscule des dieux*, de Patrice Duhamel, Éditions de l'Observatoire, 224 pages.

La BD de la semaine



LES CARNETS DE ROUTE DE FRANÇOIS RUFFIN
François Ruffin n'allait pas manquer ça. Après Gabriel Attal, Boris Vallaud et d'autres prétendants plus ou moins assumés à l'élection présidentielle, le député écologiste engagé dans la course à l'Élysée s'invite au bal des livres politiques... à sa manière. Sa BD *Picardie Splendor* le met

en scène à la rencontre de Français modestes dans une série d'anecdotes qui rappelle ses priorités. Ainsi l'ex-Insoumis paie-t-il l'amende d'une femme qui s'estime trompée par des contrôleurs ferroviaires ; devient porte-parole de chauffeurs en grève sur BFMTV, avant de narrer une rencontre à l'Assemblée entre des ouvriers et aides à domicile qui évoquent la pénibilité de leurs emplois. En toile de fond de ces petites histoires : le travail, le vivre-ensemble, mais aussi l'immigration. La planche fait écho aux récentes déclarations contre « l'immigration pour le travail » de celui qui aime s'adresser aux « fâchés pas fachos », reprenant une expression inventée par Jean-Luc Mélenchon, et confirme là qu'il s'agit pour lui d'un véritable sujet de campagne. M.B. *Picardie Splendor*, François Ruffin et Laurent Galandon, Les Arènes BD, 104 pages.

FRANÇOIS SUREAU « La littérature coïncide avec la vie »

Voyage dans l'écriture avec l'académicien qui présidera le 19 mai la cérémonie du prix du livre « La Tribune Dimanche ».

Le bureau est à son image : particulièrement élégant, ceint d'une bibliothèque remarquable, riche de savoureux souvenirs. Même l'emblématique pipe à laquelle il a dû renoncer repose telle une relique précieuse dans une boîte vitrée qu'il a lui-même confectionnée et ornementée. Un refuge comme un concentré de sa vie, ou plutôt de ses vies : avocat, officier militaire, académicien, et bien sûr écrivain. Des existences qu'il a eu le goût et le talent d'imbriquer, d'entrelacer, quand d'autres les auraient additionnées. Oui, plusieurs vies, celles d'une aventure permanente, d'une exigence d'humanité. Et d'une liberté inconditionnelle et... singulière ; qui peut assumer, comme lui, une (hyper)sensibilité pour l'anarchisme et une inclination pour l'armée qu'il a servie sur les plus féroces terrains de guerre ? Cet amoureux des mystères n'est jamais là où on l'attend. Et son rapport à l'écriture et à la lecture renseigne autant sur lui-même que sur le monde.

La liberté de créer, la juge-t-il menacée ? « Elle n'a jamais cessé de l'être. C'est sa nature. Elle l'est, bien sûr, par les États policiers, totalitaires ou religieux – qui sont parfois les trois ensemble. Elle l'est aussi, ou peut l'être, par les États démocratiques, soit que la "tyrannie de la majorité" les enjoigne au conformisme, soit que leurs gouvernements, par angoisse, bêtise ou démagogie, se mettent à flatter les passions répressives. Elle l'est enfin, à l'intérieur de chacun de nous, lorsque nous revêtons ces "préjugés qui nous tiennent chaud", lorsque nous hésitons à penser contre nous-mêmes. » L'actualité s'invite. Avec l'éviction d'Olivier Nora de la direction de Grasset, Vincent Bolloré a hissé dans une ère inédite le débat séculaire des « articulations » de l'indépendance, de la liberté, de l'économie de la littérature. « Si solidaire que je sois d'Olivier Nora, je ne me prononcerais pas sur cette querelle où la vulgarité de l'un et la vanité des autres semblent engagées dans un combat publicitaire. Un monde s'écroule sous nos yeux, au-dehors avec l'évolution des États-Unis, au-dedans avec la destruction des fondements humanistes de nos institutions ; la moitié du monde est ravagée par la guerre et nous nous exaltons à contempler notre nombril. Non, je ne dirai rien de tout cela. » Libre et iconoclaste, là encore.

Est-ce dans l'écriture que sa propre liberté s'exprime le mieux ? Pour l'auteur de *L'Infortune* (grand prix du roman de l'Académie française), d'*Inigo* ou de *S'en aller*, « la liberté n'a aucune importance en elle-même » : « Elle ne relève pas de la pure jouissance de soi. Elle se dérobe lorsqu'on veut la saisir. Pour un artiste, elle est la condition nécessaire de l'œuvre qu'il essaye de faire advenir, et qui seule compte. Pour un homme ou une femme qui n'ont pas renoncé au salut, elle est un chemin vers le bien – rien d'autre. Pour une société, sous la forme des libertés publiques, elle est un moyen de perfectionnement. Ce n'est pas à elle qu'on doit tresser des couronnes, mais à ce qu'elle permet. Et quand elle disparaît, ce n'est pas elle qu'il faut regretter, mais la masse obscure des avortements que cette disparition provoque. » Et il récusé toute influence de sa culture du droit dans l'exercice de l'écriture. « Pour un écrivain, les métiers du droit sont dangereux : quant à la forme, ils réduisent la langue à sa fonction instrumentale ; et quant au fond, ils habituent à penser le monde de façon binaire, sans égard pour la vérité. La vérité des cours de justice n'est ni humaine ni judiciaire. »

Lors du récent Festival du livre de Paris, François Sureau a discoursé sur sa relation au roman initiatique de Daniel Defoe *Robinson Crusoé*. Cette fable sur la solitude lui a inspiré que « la littérature coïncidait avec la vie ». « Lecture et écriture sont l'envers et l'endroit d'une même médaille. Celle avec laquelle on paye, à une douane imaginaire, son passage vers une vie plus consciente, plus lucide – et donc à la fin réconciliée avec elle-même. » De quoi « saisir » ce que l'écriture lui a appris ? « Pour moi qui n'ai jamais espéré – et je le regrette – être capable de bâtir



François Sureau, le 18 avril, au Grand Palais, à Paris.

une œuvre qui tiendrait par elle-même, mes livres auront été les copeaux tombés du rabot en forme de stylo-plume que j'aurai passé sur ma vie. Je n'aurai pas su vivre autrement, et j'espère au moins que cette activité m'aura rendu meilleur. »

L'époque est de violence, de bruit, d'instantanéité, de matérialisme. Comment la poésie des mots peut-elle exister face à ce déferlement ? « Elle n'existe pas "face", mais plutôt "avec". La poésie, c'est son charme – le mot est faible –, transforme tout. Elle n'est pas seulement élégiaque ou méditative. Elle échappe, de toutes parts. Elle est dedans et dehors, matérialité comprise. Pensez à ce qu'Apollinaire a fait avec l'aviation dans *Zone*, *Cendrars avec les paquebots*, et les deux avec la violence, l'exil, les réfugiés, la société industrielle, la tristesse et même la guerre. » Tablettes, écrans, téléphones, réseaux sociaux, et maintenant IA : face à ces menaces contre nous-mêmes et contre la démocratie, l'écriture a-t-elle encore son mot à dire ? On anticipe la réponse. De nouveau, elle désarçonne. « L'écriture ne relève sûrement pas du domaine du bien quand le reste relèverait du domaine du mal. Mein Kampf était un livre, que je sache. Quant à l'IA, je préfère voir la justice rendue par une machine impavide que par des juges à préjugés. Rien de tout cela n'est si simple. » Les débats font rage pour déterminer « quelle langue française » nous devons partager et protéger. Des joutes grossièrement résumées à une opposition entre conservateurs et progressistes, entre exigeants et laxistes. Et l'hypothèse que le « langage commun », ciment du « faire société ensemble », se disloque progresse. L'académicien n'en a cure. « Je ne suis pas pessimiste le moins du monde. Il y a là une question de tempérament. J'aurais autant ronchonné à l'époque de Flaubert. Cessons de nous plaindre et écrivons les chefs-d'œuvre de ce temps. »

Son goût de l'armée est central dans son existence d'homme – il a collaboré au sein des états-majors de la Légion étrangère puis des Armées, et sur son épée d'académicien est incrustée la grenade à sept flammes emblème de la Légion. La discipline, l'autorité, la solidarité, la fraternité, le courage, le sacrifice caractérisent l'exercice militaire. Comment la poésie de la littérature peut-elle s'accommoder de l'acte de tuer ? « Le militaire n'est là ni pour tuer ni pour être tué, mais pour vaincre. Le soldat n'est pas un "assassin légal". Et dans cette espèce de soumission tragique à la volonté collective – celle de la nation à laquelle il appartient malgré tout –, il éprouve la fraternité à un degré jamais connu auparavant. Ceci est vrai de Genevois comme de Giono, d'Apollinaire comme de Saint-Exupéry. C'est ce qui rend la "littérature de guerre" si prenante, pour peu qu'elle ne ruse pas avec l'absurdité profonde des conflits. »

Son évaluation de l'aréopage politique, jugé pauvre intellectuellement et culturellement, est sans appel. « Contrairement aux apparences, les doctrines et les idées sont les filles des institutions et non l'inverse. Rien de satisfaisant ne sortira d'institutions aussi profondément adultérées et corrompues que les nôtres. Il n'en allait pas différemment avant de Gaulle ; mais là-dessus, je n'espère rien : le public ne s'y intéresse pas. Les politiciens se refusent à cet effort, trop extérieur à leurs ambitions personnelles. Et l'on s'en va répétant que "ce sont les hommes qui comptent". Or, en politique, rien n'est moins vrai. » Si l'extrême droite triomphe en 2027, le devra-t-elle – pour une part même minime – au supposé appauvrissement culturel de l'époque, propice à anémier l'émancipation, le goût de la complexité, de la curiosité, de l'exigence, de l'esprit critique ? « Elle le devra surtout – du côté de ses partisans comme de ses adversaires – à cette caractéristique très française du déni de réalité, de la politique virtuelle. »

Le 19 mai, François Sureau présidera la cérémonie du prix du livre *La Tribune Dimanche*, dont la raison d'être est d'« éclairer notre humanité » – notre humanité « intérieure » et celle qui nous unit. Qu'attend-il du roman et de l'essai que le jury aura distingués ? « De mettre en avant cette qualité essentielle que Nabokov mettait au-dessus de tout : la compassion. » Le palmarès devrait le réjouir. **PROPOS RECUEILLIS PAR DENIS LAFAY**

« Le Festival de Cannes doit être un espace d'optimisme »

Il y a des moments où le monde tangué. Les conflits s'étendent, les tensions montent, les repères se brouillent. Et pourtant, dans deux jours, le Festival de Cannes s'ouvrira pour la 79^e fois. Du 12 au 23 mai, nous accomplirons un acte en apparence simple : nous retrouver dans une salle obscure et partager des films, ensemble. Cet acte relève d'un choix : celui de se rassembler, de ne pas détourner le regard et de laisser les films nous transformer.

Certains pourraient s'interroger sur le sens du Festival dans un monde traversé par tant de conflits. La réponse se trouve dans son histoire. En 1939, alors que le monde vacille, l'idée du Festival de Cannes naît comme un geste de liberté, de résistance et d'ouverture. Dès l'origine, une évidence s'impose : réunir le monde par le cinéma n'est pas un luxe, c'est une nécessité.

Certes, les films ne réparent pas le monde. Mais ils le maintiennent ouvert : contre le silence, contre le repli, pour continuer à voir, à ressentir et à comprendre ensemble. Aujourd'hui, on attend parfois du Festival qu'il prenne position, qu'il apporte des réponses. Sa mission est différente et plus exigeante. Elle tient en trois engagements.

D'abord, défendre sans réserve la liberté de création et d'expression, en offrant une scène ouverte aux œuvres comme à la parole des artistes, y compris lorsque celles-ci nous questionnent. Cette liberté n'est pas un acquis : elle se défend, année après année.

Ensuite, préserver notre capacité à imaginer. Non pour fuir le réel, mais pour l'élargir quand celui-ci se referme. Les films ouvrent des possibles, déplacent nos certitudes et bousculent nos idées



OLIVIER VIGIER/FESTIVAL DE CANNES

Par Iris Knobloch
Présidente du Festival de Cannes

reçues. Dans un monde saturé d'images immédiates et de récits fragmentés, le cinéma offre quelque chose de rare : le temps de regarder, vraiment, et d'être traversé par ce que l'on voit.

Enfin, être un tremplin : révéler des talents, accompagner des œuvres et leur donner une portée internationale qu'elles n'auraient pas autrement. Le cinéaste iranien Jafar Panahi, emprisonné à plusieurs reprises dans son propre pays, a trouvé au Festival une résonance mondiale en recevant, l'an dernier, la Palme d'or pour son film *Un simple accident*. La cinéaste française Justine Triet, troisième femme à recevoir la Palme d'or, a vu *Anatomie*

d'une chute poursuivre sa trajectoire jusqu'aux Oscars. Chaque année, des œuvres venues de plus de cinquante pays se rencontrent dans ce même lieu et sont accueillies avec la même exigence et la même attention. Ici, toutes les voix ont la même valeur, et les visions les plus diverses, la même légitimité.

Dans une époque qui divise les publics et individualise tout, l'expérience collective du cinéma garde une force unique. On s'assoit dans une salle avec des inconnus. On partage la même lumière, le même silence, la même émotion.

On ne regarde pas un film distraitemment. On le reçoit et quelque chose en nous change. Le cinéma ne nous demande pas d'être d'accord. Il nous invite à être présents. Présents face à des histoires qui ne sont pas les nôtres et qui, soudain, nous rapprochent.

Ce que je souhaite pour ce Festival, c'est qu'il soit un espace d'optimisme. Pas un optimisme naïf qui ignorerait la réalité. Un optimisme qui persévère : celui de celles et ceux qui continuent à filmer, à écrire, à monter, à projeter. Un optimisme qui croit qu'une œuvre peut encore transformer le regard que nous portons les uns sur les autres.

Le 12 mai, nous monterons les marches. Avec le sentiment de la chance et celui du devoir. La chance d'accueillir des artistes et des œuvres venus du monde entier. Le devoir de leur offrir un lieu où ils peuvent être vus et entendus.

Dans un monde qui se divise, se réunir dans une salle autour de films reste un acte essentiel.

Le Festival de Cannes ouvre ses portes, fidèle à sa promesse : être ce lieu où l'art ne résout pas tout mais ouvre d'autres possibles. ■

Apolline dimanche

PAR APOLLINE DE MALHERBE



CHRISTOPHE MERESABACA

Le PSG en finale : larmes de joie, larmes de colère

JEUDI MATIN, les supporters du Paris Saint-Germain ont peu dormi. La veille, leur équipe s'est qualifiée pour la finale de la Ligue des champions, face au Bayern Munich (1-1). Après un match aller déjà légendaire. Neuf buts en tout (5-4). Ils retournent travailler la voix cassée, les yeux cernés, mais portés par un bonheur et une émotion que seuls peuvent comprendre les historiens. Ceux qui se souviennent que le PSG, ce fut des années d'humiliation, « *des galères et des combats* », et leur joie n'en est que plus totale.

IL EST 7H06 quand Raoul m'appelle sur RMC, il est maçon à Mantes-la-Jolie. Il faut entendre sa voix. Je l'imagine grand gaillard, et pourtant ce matin sa voix chevrote. Il sanglote de joie. « *Mon fils était à Munich, dans le stade. Partager ça avec lui, c'est tellement beau. On s'est appelés, il m'a dit "papa on l'a fait", et on a pleuré ensemble!* » Raoul pleure encore au téléphone ce matin. « *Moi, j'étais avec ma femme et mon chien à la maison. C'était gigantesque. On a tellement souffert pendant des années, Apolline, que là, deux fois de suite, vous pouvez même pas imaginer! C'est tellement beau!* » Jean-Claude a 76 ans, lui aussi est en larmes quand il m'appelle au 3216. Il vit à Montargis. « *Heureux, heureux, heureux! Je vous écoute, Apolline, mais je pleure. Je suis supporter du PSG depuis 1970! C'est magnifique, c'est magnifique! C'est trop beau! Et mon cœur a tenu! Ça y est! Je peux mourir maintenant!* » Ali, chauffeur de poids lourds dans la Loire, appelle à 7h45, depuis son camion. Supporter lyonnais, il a pourtant vibré pour le PSG : « *Je suis pour le foot français!* » Et Anne-Marie, elle, m'appelle à 8 heures en rentrant chez elle. Elle travaille de nuit, surveillante dans un hôtel en région parisienne : « *Moi qui regarde le foot depuis quarante ans, enfin Paris a compris qu'une équipe, c'est une équipe! J'ai pleuré, Apolline, j'ai pleuré comme une enfant. La nuit a été tellement belle!!* »

ET PUIS, au fur et à mesure que le jour avance, on découvre les images et les dégâts. Sur le fond rouge des fumigènes, ces silhouettes qui courent dans tous les sens, capuche et chaos. Ça tourne à l'affrontement. La police sort les matraques et les gaz lacrymogènes. Et l'on voit des véhicules de police contraints de reculer, face aux jeunes qui improvisent des barricades, s'emparent de Vélib', projetés directement sur le pare-brise. Il a fallu sortir la Brav-M, ces unités de CRS à moto, pour libérer les voies de circulation, empêcher une occupation du périphérique ou le pillage d'une supérette dans le 16^e.

LES MORTIERS d'artifice ne sont que les attributs détournés de la fête. Mais ce n'est pas la fête. Paris à cette heure n'est plus une fête, et on est loin des larmes de joie de Jean-Claude, de Raoul ou d'Anne-Marie. Soixante-sept feux de poubelle, selon les pompiers. Onze personnes blessées, dont une gravement par ces fameux mortiers d'artifice, par ailleurs officiellement interdits... Et 23 policiers blessés; 127 interpellations, au motif de participation à un groupement en vue de commettre des violences, détention d'engin pyrotechnique ou violences et dégradation par incendie. Parmi eux, 14 mineurs qui ne résidaient pas à Paris. Côté parquet de Paris, on précise que ce sont donc 86 majeurs qui ont été placés en garde à vue, 19 de ces gardes à vue ont été prolongées, 11 personnes ont été déférées.

LE MINISTRE de l'Intérieur, Laurent Nuñez, parle de « *débordements qui deviennent malheureusement habituels les soirs de victoire du Paris Saint-Germain* ».

DANIEL RIOLO, dont l'*After Foot RMC* avait été délocalisé sur les Champs-Élysées le soir de la victoire du PSG en finale de la Ligue des champions 2025, les avait vues, ces scènes de pillage et d'affrontement : « *Ce sont des gens qui viennent pour régler leurs comptes avec la société, ce ne sont pas des supporters qui viennent pour fêter la victoire.* » Le syndicat des officiers et commissaires de police réagit avec cette déclaration sur X : « *On célèbre un match, pas la violence. Caillasser nos [forces de l'ordre], c'est cracher sur les valeurs sportives et sur cette magnifique victoire [qualification] du PSG. Soutien à nos collègues présents face aux sauvages qui confondent célébration et chaos.* »

TOUS LES REGARDS se tournent maintenant vers la soirée du 30 mai. La finale, PSG-Arsenal. Côté pile, les larmes de joie avec Jean-Claude, Raoul, Ali et Anne-Marie. Côté face, les larmes de colère, si, à nouveau, ça dégénère. ■

RETROUVEZ APOLLINE DE MALHERBE
CHAQUE MATIN SUR RMC DE 7H À 9H, ET DE 8H30
À 10 HEURES SUR BFMTV

les
héritières
PAR SOPHIE IBORRA

CHAQUE MOIS, RENCONTRE AVEC UNE FEMME DE CONVICTIONS. DANS CET ÉPISODE:
JULIE GAYET, ACTRICE, PRODUCTRICE ET RÉALISATRICE

« Où sont les femmes dans notre récit collectif? »

À 21 ANS, ELLE PREND une décision radicale : celle d'arrêter de chanter. Car c'est par la musique que tout commence pour Julie Gayet, bien avant que le théâtre et le cinéma ne s'imposent. Mais ce choix laissera une trace : « *J'ai eu le sentiment de trahir la première personne qui croyait en moi* », confie-t-elle en évoquant Tosca Marmor, sa professeure de chant, survivante des camps de concentration. Choisir en dépit des renoncements est sa ligne de conduite depuis toujours.

Elle grandit dans une famille de médecins, où l'on attend des trajectoires balisées. Pourtant, elle bifurque et s'autorise une autre voie en claquant la porte de la maison familiale. « *L'indépendance, je l'ai vue à l'œuvre avant de la revendiquer* », explique-t-elle en évoquant « Mamie T », sa grand-mère, parmi les premières femmes diplômées de médecine mais empêchée d'exercer. Très tôt, elle identifie ce qui contraint les femmes. Comme cette fâcheuse tendance à « *minimiser, prendre sur soi pour ne pas déranger l'ordre établi* ». Elle en veut pour preuve le « *test du yaourt* » mené auprès d'enfants, où les petites filles hésitent à dire qu'un aliment est mauvais là où les garçons expriment immédiatement leur dégoût. « *Une différence qui en dit long sur ce qui s'apprend dès l'enfance* », explique-t-elle. Cette mécanique insidieuse – vouloir correspondre, maîtriser son corps et répondre aux attentes –, Julie Gayet va mettre des années à la déconstruire. « *J'étais dans le regard des autres, à la merci de cette dépendance* », explique-t-elle.

En regardant Simone Signoret, Romy Schneider ou Nathalie Baye, elle comprend que la vraie force réside dans la singularité. Une manière de reprendre possession de son image, mais surtout de sa liberté. Car pour l'actrice, le corps féminin raconte aussi les angles morts de notre société. Les

grossesses, la ménopause, les douleurs invisibles, l'endométriose qu'elle découvre tardivement : « *Mais pourquoi on ne nous dit rien?* » Alors elle choisit d'en parler publiquement, notamment auprès des plus jeunes. Rendre visibles ces réalités devient une manière d'agir. Cette pédagogie se retrouve jusque dans ses choix artistiques. Julie Gayet ne se contente pas d'être actrice : elle produit, réalise et développe des projets autour de figures féminines oubliées.

Elle cite Olympe de Gouges, qu'elle incarne dans le téléfilm *Olympe, une femme dans la Révolution*, coréalisé avec Mathieu Busson (2024), ou encore l'histoire de Louise Michel et la Commune, dont le tournage doit débuter à l'automne. « *Où sont les femmes dans notre récit collectif?* » pointe-t-elle. Ce que l'on montre façonne notre mémoire, mais ce que l'on efface aussi. » Après MeToo, elle insiste sur la nécessité de structurer, de

protéger et surtout de financer : « *Les associations font un travail extraordinaire, mais sans moyens on n'avancera pas!* »

Si elle refuse les oppositions caricaturales, elle constate néanmoins une évolution : « *Plus les femmes dirigent, plus les rapports de pouvoir changent, y compris sur les plateaux de cinéma.* » C'est l'une des raisons qui ont poussé cette adepte du « *faire ensemble* » à lancer en 2021 le festival Sœurs jumelles à Rochefort (Charente-Maritime), inspiré par l'alchimie créative entre Michel Legrand et Jacques Demy. Il y est question de réunir le monde du cinéma et celui de la musique à parité. Julie Gayet veut décentraliser la culture et jeter des passerelles vers des publics qui s'en sentent éloignés. « *Il faut aller vers* », résume-t-elle simplement. À Rochefort, c'est un autre rôle qu'elle incarne avec passion : fédérer, transmettre et rendre accessible.

Et puis il y a ceux que l'on ne peut anticiper, comme celui de première dame. Un rôle que la compagne de François Hollande n'a pas souhaité incarner, sans le rejeter pour autant, soulignant l'importance du soutien entre époux mais aussi la nécessité de préserver une indépendance mutuelle. À la question « *et si l'Histoire venait à se répéter?* », elle préfère évoquer la nécessité d'encadrer ce rôle avec davantage de transparence et de concertation avec les Français : « *C'est un sujet politique, nous devons en discuter collectivement.* »

Au fond, tout semble se rejoindre, chez Julie Gayet : le refus des rôles assignés, la nécessité de choisir et de tenir sa place avec la volonté constante de rester fidèle à elle-même. ■

Festival Sœurs jumelles à Rochefort,
du 23 au 28 juin. Programme
et réservation : sœursjumelles.com



Plus belle la vie à Paris

Le PSG s'avance vers un 14^e titre de champion de France, qui ne sera pas officiel ce soir mais pourrait l'être mercredi à Lens. Le calendrier est confortable avant Arsenal.

FOOTBALL

SOLEN CHERRIER

Le 26 mars, quand la Ligue (LFP) a acté le report de Lens-PSG, quatre points séparaient les deux clubs. L'instance, déjà bien discréditée, privait son produit phare d'une dose d'adrénaline afin de satisfaire les intérêts des engagés en Coupe d'Europe. Neuf jours plus tard, les Sang et Or coulaient à Lille (3-0) et l'écart passait à sept unités, ce qui atténuait un peu les regrets mais n'étouffait pas les critiques. Cinq semaines se sont écoulées. Le PSG s'est hissé en finale de la Ligue des champions pour la deuxième fois d'affilée; Strasbourg, l'autre représentant tricolore qui a bénéficié de ces faveurs, a atteint les demies de la Ligue Conférence. Et seuls trois points séparent les Parisiens des Lensois avant la réception de Brest (21 heures, Ligue 1+). Alors?

« Conditions positives »

Alors, c'est évidemment un trompe-l'œil. En cas de victoire ce soir, avec son nouveau maillot sur le dos, le PSG aura fait « 99 % » du chemin grâce à un goal-average moelleux. C'est Luis Enrique qui l'a dit sur la chaîne du club. « On a deux grandes motivations, a-t-il précisé. D'abord, c'est notre dernier match à la maison. Ensuite, on peut se rapprocher du titre. » En face, Brest vient d'être giflé à 50 mètres du Parc par le Paris FC (4-0) et n'a plus rien à jouer. « C'est l'occasion de montrer quel type d'équipe elle est et jouer au Parc reste une source de motivation », prévient l'Espagnol. Le PSG y reste sur une défaite (Lyon) et un nul (Lorient). Et ce ne sera donc pas le cadre



Khvicha Kvaratskhelia et Malang Sarr lors de PSG-Lens, le 14 septembre 2025 au Parc des Princes.

du 14^e sacre national. En battant Nantes vendredi (1-0), Lens a assuré sa qualification pour la Ligue des champions et s'est offert le droit de faire vibrer Bollaert mercredi pour le fameux choc reporté de la 29^e journée, en attendant la finale de la Coupe de France contre Nice (22 mai). Le PSG a, lui, la Ligue des champions dans le viseur. Il est probable que

le onze aligné à Lens soit plus proche de l'équipe du 30 mai que celui de ce soir - Pacho, Mendes et Zaïre-Emery sont absents, en plus de Hakimi et de Chevalier qui devraient être remis à Budapest. La gestion du temps de jeu sera au cœur de la semaine avec 270 minutes à dispatcher, les dernières avant Arsenal. L'an passé, le PSG avait disputé la finale de la

Coupe de France une semaine avant celle de la Ligue des champions.

Là, une fois la LI reformée contre le PFC dimanche prochain, les Parisiens auront treize jours pour se reposer et travailler quand leurs adversaires seront sur le pont jusqu'au 24 mai. « Avoir du temps de jeu est la meilleure manière de se préparer, mais en compétition il y

aussi des risques de blessure, soupèse Luis Enrique, qui a invité ses joueurs au restaurant pour ses 56 ans mais les a laissés en profiter sans lui. Il faut qu'on détermine le nombre de minutes dont chaque joueur a besoin pour arriver à la finale dans des conditions positives. Le calendrier nous permet de faire ça et on est contents. » ■

Quatre étoiles, quatre saisons

Les champions du monde 2018 revenus en L1 l'été dernier s'apprêtent à boucler un exercice inégal.

MICKAËL CARON
ET SOLEN CHERRIER

ILS ÉTAIENT DÉJÀ HUIT la saison passée: Steve Mandanda (Rennes), Benjamin Mendy (Lorient), Samuel Umtiti (Lille), Presnel Kimpembe, Ousmane Dembélé, Lucas Hernandez (PSG), Djibril Sidibé (Toulouse) et Corentin Tolisso (Lyon). Alors que les quatre premiers ont soit pris leur retraite, soit quitté le championnat, le contingent de champions du monde 2018 en Ligue 1 est resté le même. Revenus pour une dernière danse ou pour une relance, Florian Thauvin (Lens), Olivier Giroud (Lille), Paul Pogba (Monaco) et Benjamin Pavard (Marseille) ont vécu des aventures surprenantes et contrastées.

FLORIAN THAUVIN Il a chicoté la Ligue 1



FRANÇOIS LO PRESTIA/AF

Florian Thauvin. Le milieu offensif, approché dès l'été 2024, était cette fois sur le point de rallier Florence quand un coup de fil a fait dévier sa trajectoire vers les Hauts-de-France. La saison des Sang et Or en a été bouleversée. Avec le gaucher placé derrière Odsonne Édouard, l'attaque artésienne a fait un bond (62 buts); « Flotov » en a marqué 12, un total qui le situe dans les eaux de sa meilleure période, à Marseille de 2016 à 2018, et lui vaut une nomination pour les trophées UNFP qui seront décernés demain. Prudent, il avait formulé le vœu de ne pas être jugé sur ses stats. Bilan: efficace et élégant, il a été le moteur d'une saison sublime

qui s'achèverait en beauté si le Racing remportait sa première Coupe de France, le 22 mai contre Nice. Ce serait le premier trophée en club de Thauvin, qui a plus d'une fois soulevé le stade Bollaert. Déprimé au Mexique en 2023, il se voit désormais jouer jusqu'à 40 ans [il en a 33]. Une perspective lointaine, ce qu'on peut moins affirmer à propos d'un été aux États-Unis avec les Bleus: Didier Deschamps l'a rappelé en novembre et ce n'était pas une surprise pour lui qui recevait régulièrement des préconvocations. Les Corses ne sont pas les seuls à prendre des nouvelles de la Serie A, les Basques aussi.

OLIVIER GIROUD Un résumé de carrière



BENOIT TESSE/REUTERS

Los Angeles, en MLS, mais l'ancien Milanais a très vite fait sensation. Il savait aussi qu'il y aurait des moments « un peu moins cool » et ça n'a pas manqué. Il a connu la disette, les sifflets et le besoin de souffler, notamment après la blessure de Hamza Igmane. Mais il a toujours rebondi, à l'image de son club, en course pour la qualification directe pour la Ligue des champions. Onze buts en 43 matchs: un bilan honorable pour le 4^e salaire du Losc (135 000 euros brut par mois, selon L'Équipe). Un cliché symbolisant l'exercice? Son envol en mode Air Giroud pour aller arracher la victoire au Vélodrome, le 22 mars. Il a aussi été généreux lors de la qualification pour les 8^{es} de finale de la Ligue Europa à Belgrade, devenant le plus vieux buteur en phase à élimination directe de la compétition. En sélection, même s'il a gentiment laissé la porte ouverte,

son record restera bloqué à 57 et Kylian Mbappé s'en est rapproché d'une unité en mars. Sa saison dans le Nord lui a permis de dépasser le cap des 300 buts en club. La question, alors que son contrat arrive à terme, est: stop ou encore? S'il répétait à chaque tour de Ligue Europa que le match qui l'attendait pouvait être son dernier sur la scène européenne, on ne serait pas surpris qu'il reprenne un peu de Ligue des champions en cas de qualification...

PAUL POGBA Se contenter de peu



MUSTAFA YALCIN/ANDOLLO/VI/AF

Samedi dernier, Paul Pogba a doublé son temps de jeu cette saison. L'homme aux 91 sélections a passé 58 minutes sur la pelouse du stade Saint-Symphorien à Metz (2-1 pour l'AS Monaco). Elles ne resteront pas mémorables pour leur qualité, mais elles sont le signe qu'il a franchi « un cap », avec une première titularisation depuis trois ans. Que cela arrive en mai en dit long. C'est évidemment très loin des temps de passage imaginés à sa signature à Monaco. L'histoire se présentait alors ainsi: réadaptation progressive en première partie d'exercice et montée en puissance en seconde, les Bleus et l'Amérique dans un coin de la tête. Le plan n'a pas fonctionné. Plombé par les pépins physiques (cuisse, cheville, mollet), instillant un peu plus le doute sur la fiabilité du corps. Est-ce vraiment une surprise? Est-ce vraiment un échec? Après trois années abominables - de sa séquestration (mars 2022) au procès qui en a découlé (décembre 2024) en passant par des blessures et une suspension pour dopage (septembre 2023-mars 2025) - au cours desquelles il a eu un avant-goût de la retraite, Pogba est redevenu un joueur de football et c'est déjà beau. Émouvant, même, au regard de l'accueil du public lors de ses six apparitions. Le scénario l'a contraint à revoir

ses objectifs. Le dernier en date était de disputer 45 minutes, ce qui ne lui était plus arrivé depuis avril 2022. Validé. Il est possible de développer l'angle positif: Pogba n'a que 33 ans, il a épargné quatre ans de carrière; et Monaco, avec qui il est sous contrat jusqu'en 2027, ne s'est pas ruiné avec ses primes d'apparition.

BENJAMIN PAVARD Des promesses balayées



A. HASSENTEIN/GETTY IMAGES VIA AF

Si c'était un signe, il n'a pas su l'interpréter. En mai dernier, alors à l'Inter Milan, Benjamin Pavard avait été concassé par les attaquants du PSG en finale de la Ligue des champions (5-0). Ses retrouvailles avec les autres équipes françaises n'ont pas été plus réjouissantes. Le coup de fil de Medhi

Benatia, fin août, avait tout l'air d'une riche idée. Validée par un but contre Lorient dès ses débuts au Vélodrome. Au point d'amortir le départ fracassant d'un autre international, Adrien Rabiot? La lune de miel a tourné court. Un mois plus tard, deux erreurs grossières du Nordiste ont précipité la défaite à Lens. Après ce premier accroc, la confiance n'est pas revenue, le leadership a disparu. Avec lui, Roberto De Zerbi avait pourtant tenu sa promesse: il l'a utilisé à droite de sa défense à trois, son poste de prédilection. D'abord fébrile, Pavard s'est montré carrément inquiet à Monaco puis à Lorient. Les promesses de son association avec Nayef Aguerd ont été balayées par le mistral. Dans la vie de groupe, son expérience n'a été d'aucun secours pendant l'interminable glissade marseillaise, qui va s'achever, dimanche prochain contre Rennes, dans une atmosphère détestable. Il a sans doute perdu toute chance de vivre une troisième Coupe du monde et pourra méditer sur cette pensée du premier jour de sa saison: « Marseille, ce sont des émotions à vivre. » Sur ce point, au moins, il n'a pas été déçu. ■



Hugo Lloris, avec le Los Angeles FC, le 2 mai, à San Diego (Californie).

L'inconnue Lloris au menu

Didier Deschamps annoncera sa liste pour le Mondial, jeudi, sur TF1. Peu de surprises à attendre, à moins que...

SOLEN CHERRIER

LORS DE L'ANNONCE de la liste des 26 joueurs sélectionnés pour la tournée américaine, en mars, Didier Deschamps avait publiquement salué les salariés de la fédération (FFF), puisque c'était sa dernière dans l'auditorium de l'instance. Jeudi, le sélectionneur n'ira sans doute pas jusqu'à avoir un mot pour les employés de TF1 mais il poursuivra sa tournée d'au revoir: ce sera son ultime exercice de la sorte au journal de 20 heures de Gilles Bouleau, un rendez-vous incontournable et solennel des jours précédant les grandes compétitions.

Sauf blessure d'ici là, le suspense n'est pas insoutenable: « une bonne vingtaine » des présents lors du dernier rassemblement seront de l'aventure, a déjà prévenu « DD ». Sachant qu'il y avait quatre absents certains d'aller au Mondial (Bradley Barcola, Manu Koné, Jules Koundé et William Saliba) et que les recalés d'alors n'ont pas eu un impact de nature à bouleverser les certitudes depuis... Le forfait d'Hugo Ekiti (rupture du tendon d'Achille), qui avait quasiment gagné sa place dans le onze de départ, a même simplifié la donne devant: il y avait trois joueurs pour une ou deux places à prendre, celle de Randal Kolo Muani ne semble désormais dépendre que du choix de Deschamps d'emmener 25 ou 26 joueurs aux États-Unis. Sinon, le milieu Eduardo Camavinga a le profil pour être la principale victime de la concurrence.

Et puis il y a le dossier du troisième gardien. Qui, cette fois, est déjà un peu plus que celui dont on parle avant la compétition et dont on n'entend plus parler ensuite. Parce que Lucas Chevalier est pressenti pour être le successeur de Mike Maignan un jour, et qu'il a rétrogradé dans la hiérarchie en signant au PSG, où il a perdu sa

place. Déjà sur un fil en mars, il n'a pas joué depuis et s'est, en plus, blessé fin avril (cuisse). L'absence de solution de rechange évidente a joué pour lui, mais depuis que *L'Équipe* a révélé la piste Hugo Lloris, la donne a changé.

Juste derrière l'Espagne

À 39 ans, l'ancien capitaine des Bleus, recordman de sélections (145), retraité international depuis la Coupe du monde 2022 et qui évolue désormais au Los Angeles FC, ne dirait pas non à un retour dans ce rôle-là. Il ne l'a pas confirmé mais n'a apporté aucun démenti alors qu'il en a eu l'occasion. Évidemment, l'option séduit les supporters. Quid du staff? Le risque que ce come-back majeur nuise à l'équilibre du groupe ou déstabilise la confrérie paraît limité au regard de la personnalité du Niçois, que l'on imagine très bien ranger son CV en bas de la pile pour le bien du collectif. Mais avoir un tel profil en troisième gardien serait inédit, donc pas anodin.

Quoi qu'il en soit, la liste de Didier Deschamps, qui n'a plus annoncé de réservistes depuis le Mondial 2018, ne sera officielle qu'après validation par la Fifa le 2 juin. En cas de blessure grave, il pourra effectuer un remplacement jusqu'à vingt-quatre heures avant le premier match, le 16 juin contre le Sénégal, où les Bleus s'avanceront avec le statut de numéro 1 au classement Fifa et de numéro 2 des bookmakers, juste derrière l'Espagne — Lionel Messi les place, lui, en favoris. D'ici là, ils auront joué deux rencontres amicales (Côte d'Ivoire le 4 juin à Nantes et Irlande du Nord le 8 juin à Lille). Hormis ceux engagés sur la scène européenne, ils devraient se retrouver à Clairefontaine autour du 25 mai, qui marque le début de la période Fifa de repos et de mise à disposition. ■

Clásico, parano et Mourinho

REAL MADRID Au bout d'une telle semaine, il ne manque que la touche finale pour parachever ce décor de soap apocalyptique: que le Barça soit sacré champion d'Espagne lors du Clásico de ce soir (21 heures, beIN). Il suffit d'un nul au club blaugrana alors que le Real Madrid se débat dans un océan d'excréments en mondovision. Résumé de la semaine: mercredi, Aurélien Tchouaméni et Federico Valverde s'embrouillent à l'entraînement; jeudi, l'Uruguayen accuse le Français d'avoir fait fuir la chose et finit à l'hôpital; vendredi, le club sanctionne les deux joueurs d'un demi-million d'euros d'amende.

Les joueurs démentent le récit médiatique mais s'excusent. À cela, il faut ajouter la pétition pour le départ de Kylian Mbappé, qui enfile beaucoup trop (plus de 70 millions de signatures) pour être crédible mais raconte quelque chose de la manière dont l'attaquant français est désormais perçu malgré des stats relui-

santes. Bilan de la saison du Real: zéro titre, un diagnostic médical lunaire, deux entraîneurs impuissants, des empoignades ou bouderies à la pelle. À fleur de peau en conférence de presse, le coach, Alvaro Arbeloa, qui doit composer avec de nombreuses absences pour affronter le Barça (Federico Valverde, Daniel Carvajal, Éder Militão, Arda Güler, Ferland Mendy, Rodrygo, Dani Ceballos...), a tenu à déminer les fâcheries internes. Mais il a parlé de « trahison » au sujet des fuites. Et a ajouté qu'il ne cherchait pas la taupe car il ne travaillait pas à la CIA. Le Real Madrid est si désespéré qu'il envisage très sérieusement le retour de José Mourinho. C'est, selon le quotidien sportif *As*, une piste très avancée. Le président, Florentino Pérez, imagine le Portugais remettre de l'ordre dans un vestiaire en feu, tout en sachant pertinemment que ce même vestiaire était en feu au départ du Special One, il y a treize ans. S.C.

En Ukraine, les ultras en première ligne

Dans un livre, l'autrice Nikol Dziub rend hommage aux supporters de son club, le Dynamo Kiev, qui ont donné leur vie pour la défense de leur pays.

MICKAËL CARON

LA GUERRE NE S'ARRÊTE PAS, en Ukraine; le football non plus. Dimanche dernier, le Chakhtar Donetsk a conforté sa place au sommet de la Premier League en gagnant 2-1 sur la pelouse du Dynamo Kiev. Comme dans la vie d'avant. À l'intérieur du stade Dynamo Lobanovski, à quelques pas du palais présidentiel sous très haute protection, plusieurs milliers de supporters ont fait entendre leur voix. Des familles, des enfants. Des ultras aussi, mais plus autant. « Beaucoup sont morts », souffle Nikol Dziub, qui a passé une partie de sa jeunesse dans les gradins jaune et bleu jusqu'à son départ pour la France au début des années 2010. Ses souvenirs constituent la trame d'un livre mince et émouvant, *Du stade aux barricades* (Médiapop), qui raconte en filigrane l'engagement des ultras en faveur de la défense du pays depuis l'invasion russe, en février 2022.

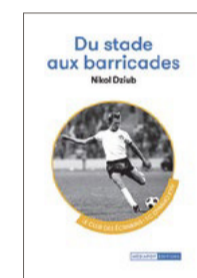
« Ceux du Dynamo ont été parmi les premiers à se lever puis à monter en première ligne, développe l'autrice, rencontrée à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco). Ils étaient les plus courageux d'une génération de jeunes hommes très sportifs qui savaient se réunir rapidement. » À Kiev, la menace russe latente avait fait émerger de

longue date « un esprit de résistance ». Dès la révolution de Maïdan, une place proche du stade du Dynamo, en 2014, « les premiers à construire des barricades ont été les fans de foot ». Certains, familiers de la composition des cocktails Molotov, ont affronté la police, qui tirait à l'arme à feu sur les manifestants opposés au président Viktor Ianoukovitch, homme de paille de Vladimir Poutine.

« Tête de bite »

Pendant ses études dans la capitale ukrainienne, Nikol Dziub a aussi connu de vrais hooligans, certains nationalistes, d'autres prompts à organiser des bagarres de rue. Ces hommes, terrifiants en temps de paix, ont orienté leur violence « de manière utile » contre l'envahisseur, après que l'armée russe a violé la frontière. La guerre a rapproché des groupes d'ultras jusqu'alors opposés quand ils soutenaient des équipes rivales. Certains ont signé un traité de paix pour tenter de repousser l'ennemi. « À ces maris et ces pères, animés d'une sorte d'orgueil viril masculin, il est apparu évident de défendre leur ville et leurs familles. » Un fonds, baptisé « Tribune des héros », et des associations ont été créés pour soutenir les familles de ceux qui ont donné leur vie à la lutte, qu'ils aient porté un treillis de l'armée ou un maillot frappé d'un D.

Le football, cet univers « un peu sacré », les populations satellisées au temps de l'Union soviétique cherchaient déjà à le protéger. « Pour les Ukrainiens ou les Géorgiens, rappelle la chercheuse en littérature, c'était un terrain de liberté auquel il ne fallait surtout pas toucher; à l'inverse du pouvoir central, qui s'en servait comme d'un outil d'asservissement. Le Dynamo Kiev et le Dinamo Tbilissi [respectivement treize et deux titres de champion d'URSS] gagnaient alors que Moscou entendait les dominer complètement. » L'autrice écrit: « Tant qu'il y aura la vraie guerre, peu importe quelle équipe nous défendons. Pour nous, l'essentiel est que le pays ne soit pas morcelé par les prorusse. » Comme dimanche dernier, les supporters qui se rendent au stade entonnent volontiers un chant « devenu très vite légendaire » et imprimé sur des tee-shirts: « Poutine est une tête de bite. » ■



DU STADE AUX BARRICADES
Nikol Dziub, Médiapop, 64 pages, 9 euros.

Un événement

LA TRIBUNE
S'INFORMER • COMPRENDRE • SE COMPRENDRE

POWER
EARTH
FOUNDATION

**SOLAR
SUMMIT**

**SOLAIRE : QUELLES PERSPECTIVES
POUR UNE FILIÈRE SOUS PRESSION ?**

PROGRAMME ET INFORMATIONS

**21
MAI
2026**

LA FAÏENCERIE - BORDEAUX
#SOLARSUMMIT

En partenariat

BANQUE des TERRITOIRES

BNP PARIBAS
La banque d'un monde qui change

BORDEAUX MÉTROPOLE ÉNERGIES

TotalEnergies

Les maths sup maths spé de la voile

Si elle n'a pas la résonance du Vendée Globe et d'autres courses au large, la Solitaire du Figaro jouit d'une immense aura dans le milieu. Voici pourquoi.

INSTITUTION

STÉPHANE COLINEAU

DES MILLIONS DE FRANÇAIS s'enthousiasment pour le Vendée Globe, se déplaçant en masse aux Sables-d'Olonne pour lui donner des allures d'événement national, scrutant l'avancée de ses héros dans le Pacifique. Ils sont beaucoup moins nombreux à savoir que la Solitaire du Figaro s'élançera dimanche prochain. Pourtant, c'est dans cette compétition, plutôt que sur sa célèbre grande sœur, que bataille la crème des navigateurs. Dans les centres d'entraînement où se façonnent les meilleurs marins français, son prestige sportif est sans égal. Philippe Poupon, Laurent Bourgnon, Franck Cammas ou Armel Le Cléac'h ont accroché son étoile à leur ciré. D'autres grands noms, tel Charlie Dalin, n'y sont pas parvenus, sans que cela soit une infamie tant le niveau et la densité y sont exceptionnels.

Pour cette 57^e édition, qui reliera Perros-Guirec (Côtes-d'Armor) au Havre après deux escales à Vigo (Espagne) et Pornichet (Loire-Atlantique), désigner un favori parmi les 36 participants relève encore une fois de la gageure. « *Même accrocher le top 20 sera très difficile* », assure Yoann Richomme. Son statut de double vainqueur (2016, 2019) et de deuxième du dernier Vendée Globe sur *Paprec Arkéa* ne lui garantit rien. « *Il y a de grandes chances que je sois battu* », prévient-il. Par l'expérience Nicolas Lunven, lui aussi double lauréat (2009, 2017) ? Par les jeunes Paul Morvan, Tom Goron, Hugo Dhallenne ou Loïs Berrehar ? S'il s'aligne malgré une préparation perturbée par des blessures, c'est qu'il est alléché par une rivalité unique entre jeunes loups venus de l'olympisme et quadragénaires revenus jauger leur niveau.

Là où le sort du Vendée Globe se joue en partie dans les cabinets d'architectes navals et les chantiers, la Solitaire se décide sur l'eau. Tous les Figaro 3 sont issus du même moule de 9,75 mètres et attribués par tirage au sort à leur livraison. Un budget compris entre 80 000 et 200 000 euros permet de prendre le départ. C'est dix fois moins que pour le Vendée Globe, et ça



VINCENT OULVAUD

change tout. Comme en Formule 1, où certains pilotes accèdent au paddock grâce à un sponsor généreux davantage qu'à leurs performances, des marins parviennent au tour du monde parce qu'ils ont le bagou pour convaincre une salle de conseil d'administration. D'autres, parfois plus talentueux, n'y arrivent jamais. Malgré son nom, Erwan Tabarly n'a jamais pu réunir les fonds après des années à briller en Figaro.

L'art de la navigation

Résultat ? C'est « *le niveau sportif le plus élevé de tous* », tranche Michel Desjoyeaux, triple vainqueur de l'épreuve (1992, 1998, 2007) et double lauréat du Vendée Globe (2000-2001, 2008-2009), tout en relevant que ce dernier est plus

Départ de la première étape de la Solitaire du Figaro entre Rouen et la Baie de Morlaix, le 7 septembre 2025.

complexe. La performance autour du monde englobe la gestion d'une équipe à terre, des années de préparation et une science de la communication permanente. Sur la Solitaire, seul compte l'art de la navigation. Dans une flotte aussi homogène, une heure bord à bord permet rarement de prendre plus de 50 à 100 mètres d'avance sur son concurrent. « *C'est un plaisir dingue quand tu y parviens, et c'est douloureux quand tu es battu: tu es seul face à ton erreur, sans matériel à incriminer* », ajoute « le Professeur ».

S'ajoute une réalité physiologique. Sur le Vendée Globe, les skippeurs dorment en moyenne cinq à six heures par vingt-quatre heures, par tranches pouvant atteindre quatre-vingt-dix minutes consécutives.

C'est peu, mais suffisant pour maintenir un fonctionnement cognitif minimal. Sur la Solitaire, c'est entre zéro et trois heures par vingt-quatre heures, par segments de vingt minutes, pendant trois étapes de trois à quatre jours, avec seulement trois jours de repos à chaque escale. « *Au fur et à mesure, on augmente notre dette de sommeil et d'énergie* », résume Yoann Richomme. Les décisions se prennent dans un brouillard croissant, et le Figaro 3, plus physique et plus nerveux que son prédécesseur, ne ralentit pas.



Allez voir une arrivée et observez les visages, ils sont défoncés

Michel Desjoyeaux, triple vainqueur

Pour comprendre ce que la course inflige aux corps, Michel Desjoyeaux a un conseil: « *Allez voir une arrivée et observez les visages, ils sont défoncés*. » La préparation qu'elle exige ressemble davantage à celle des Jeux olympiques qu'à celle d'une course au large traditionnelle: deux à trois mois de stage hivernal, des saisons pouvant atteindre cent cinquante jours sur l'eau. L'exigence réglementaire achève de forger les caractères: un retard au briefing ou quelques kilos de dépassement lors d'un contrôle aléatoire peuvent donner lieu à des pénalités.

Loïs Berrehar, 32 ans, s'alignera pour la septième fois. Il peut s'enorgueillir de deux podiums consécutifs et de deux victoires d'étape, mais pas encore d'une victoire au classement général. Il décrit la Solitaire comme les « *maths sup maths spé de la voile* ». Ainsi préparé, il est déjà propulsé parmi les favoris du prochain Vendée Globe sur son Imoca *Banque Populaire*. Voilà pour qui la France de la voile dispose d'un réservoir de talents sans équivalent. Et de grands navigateurs toujours prêts à revenir à leur premier amour. ■

Jack Miller Comedy Club

Les facéties de l'Australien bousculent un paddock plutôt lisse. Une des attractions du Grand Prix de France, au Mans, où il a triomphé en 2021.

MOTO GP

MICKAËL CARON

ANNULÉE EN 2023 après une seule saison, la série de Prime Video *MotoGP Unlimited* n'a pas eu le temps de convertir beaucoup d'adeptes au championnat du monde de vitesse. Une autre vidéo, en ligne sur YouTube, pourrait bien y parvenir. Elle compile six minutes de facéties du pilote australien Jack Miller. 31 ans et onze saisons dans les jambes – seul le septuple champion du monde Marc Márquez a plus d'ancienneté. Plus de 100 000 utilisateurs l'ont déjà regardé boire du prosecco dans l'une de ses bottes, se jeter à plat ventre dans la boue ou piloter un chariot élévateur dans le paddock. Il donne envie de le suivre. « *Jack est capable de faire rire toutes les personnes rassemblées dans le garage à cinq minutes d'un départ* », a raconté Francesco Bagnaia, équipier chez Pramac Racing avant d'aller gagner deux titres chez Ducati.

L'humour et la spontanéité sont d'autant plus appréciés que la plupart des pilotes sont jugés lisses dans leurs interactions avec les supporters et les médias. Jack Miller, lui, n'a pas envie de peser chaque mot. À l'arrivée de sa première course victorieuse, en 2016 au Grand Prix des Pays-Bas, il s'était étonné qu'on s'étonne: « *Vous savez, je suis capable de piloter une moto, je ne suis pas un idiot*. » Plutôt un élève



Jack Miller, le 28 mars à Austin (Texas).

surdoué qui aurait sauté une classe. Car, après sa deuxième place au classement final en Moto3 (le troisième niveau mondial) en 2014, il a répondu à l'appel de Honda en MotoGP. Mais l'élève est parfois dissipé: en 2017, sur le circuit de Catalogne, il s'est tout simplement trompé d'itinéraire...

Une journée au poste

L'Espagne, d'ailleurs, lui avait valu une première frayeur à 15 ans. Déjà espoir de la discipline, le natif du Queensland avait passé une journée entre les mains des policiers à Manresa, pour

avoir conduit un scooter sans permis. « *Au poste de police, j'ai dû enlever tous mes vêtements pour prouver que je ne portais pas d'arme* », a-t-il raconté en début d'année, tout penaud. Ce qu'il juge aujourd'hui comme « *une expérience de vie* ». Sa réputation n'a pas souffert de cette révélation tardive.

Son compatriote Mick Doohan, référence aux cinq titres mondiaux, voit bien que le milieu « *apprécie son personnage* » mais juge que « *ça ne garantit pas une longue carrière* ». Or celle de Miller n'a subi aucune interruption, le coureur passant chez

Marc VDS, Pramac puis Ducati. Là, il est remonté sur la plus haute marche du podium, à Jerez en 2021, après cinq ans d'impatience plus ou moins canalisée. Avant de faire le doublé, quinze jours plus tard, sur le circuit Bugatti, au Mans, où il revient aujourd'hui (14 heures, Canal+). L'intervieweur d'une chaîne de télévision avait alors résumé le sentiment général: « *Tout le paddock est heureux pour vous*. » Il a ajouté une quatrième victoire à son palmarès en 2022. La dernière en date. Chez Pramac Yamaha depuis l'an dernier, il n'a pu faire mieux que 5^e à Austin (États-Unis), et reste collé en fond de grille depuis la reprise. Pas de quoi faire frémir sa moustache rousse, parfois associée à un mulet guère facile à porter.

Il y a, pendant un week-end de Grand Prix, deux situations où Jack Miller se sent particulièrement à l'aise: sous la pluie et devant les caméras. La première peut être absente, jamais les secondes. L'Australien est un bonheur de community manager: une grimace ou une roue avant par-ci, une leçon d'argot pour ses fans par-là. Ses pitreries amusent ses confrères. « *Avec Jack, on est prévenu qu'il peut arriver quelque chose à tout moment* », sait bien Marc Márquez. Cela ne prêche pas toujours à rire: à Sepang (Malaisie) en 2024, une chute dès le premier virage lui avait brutalement rappelé les risques du métier. « *Thriller Miller* » avait alors estimé qu'il avait eu « *de la chance de [s'en sortir]* ». ■

EN VUE

La finale attendue aura bien lieu pour les Bleus

RUGBY Il aura fallu quatre matchs pour en arriver là où il était écrit que l'on en serait: une finale France-Angleterre au Stade Atlantique de Bordeaux lors de la dernière journée du Tournoi des Six Nations féminin, dimanche prochain. Les Bleues ont largement dominé l'Écosse hier (28-69), onze essais à la clé, après que les Anglaises ont battu l'Italie de 28 points. Les deux nations ont remporté tous leurs matchs, et ont 20 points chacune.

Magnier perd le rose

CYCLISME Le maillot de leader du Tour d'Italie n'est pas resté longtemps sur les épaules de Paul Magnier (Soudal Quick-Step). Vainqueur de la première étape, le sprinteur français a été décroché dans la deuxième après une accélération de Jonas Vingegaard. C'est l'Uruguayen Guillermo Thomas Silva (XDS Astana) qui s'est adjugé l'étape et a pris la tête du général.

Les Spurs devant

NBA Auteur de 39 points, Victor Wembanyama a mené les San Antonio Spurs à la victoire (115-108) sur le parquet des Minnesota Timberwolves. Les Texans mènent 2-1 cette série de deuxième tour au meilleur des sept matchs, avant la quatrième rencontre ce soir, toujours à Minneapolis.



CINÉMA
Complices à l'écran comme en interview, Pio Marmai et Anaïs Demoustier ouvrent le Festival de Cannes avec une comédie aussi légère que réjouissante.
P. 26



À TABLE
Gâteau renversé à l'ananas, savarin de riz et cocktail de crevettes... Alessandra Pierini revisite la cuisine italienne de son enfance et remet le kitsch à la carte.
P. 32



ÇA RESTE ENTRE NOUS
Portée par ses racines polynésiennes, Hinaupoko Devèze, Miss France 2026, esquive les critiques à sa manière, douce et déterminée.
P. 35

SEBASTIEN LEBAN POUR LA TRIBUNE DIMANCHE, DR. CYRILLE GEORGE, JERUSALMI POUR LA TRIBUNE DIMANCHE



ISABELLE HUPPERT

« J'aurais pu être actrice sans sortir de ma chambre »



Dans le nouveau film d'Asghar Farhadi, en compétition au 79^e Festival de Cannes qui s'ouvre mardi, la comédienne poursuit son exploration des zones troubles.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CHARLOTTE LANGRAND**
PHOTOS **DENIS ALLARD**

Elle est passée par l'Espagne pour la sortie de son précédent film, *La Femme la plus riche du monde*. Puis s'est envolée pour Shanghai, où elle a reçu un Magnolia pour son rôle dans *La Cerisaie* de Tchekhov, jouée en Chine toute l'année dernière.

« C'est comme un molière chinois ! » sourit cette habituée des avions et des récompenses, qui jalonnent depuis cinquante ans son talent d'actrice sans frontières. Dans quelques jours, Isabelle Huppert partira à Cannes, où elle pourrait

remporter un autre trophée lors de la 79^e édition du Festival, qui débute mardi soir. Le lendemain, l'interprète fidèle des plus grands cinéastes – Chabrol, Téchiné, Godard, Ozon, Haneke, Verhoeven... – montera les marches pour défendre un personnage – comme toujours – sur le fil, qu'elle incarne dans le nouveau film du réalisateur iranien Asghar Farhadi : une romancière seule et à l'arrêt qui se met à espionner ses voisins pour retrouver l'inspiration. Dans la bibliothèque d'un hôtel chic de la rive gauche à Paris, l'actrice, qui a joué dans près de 140 films et plus de 30 pièces de théâtre, parle avec passion de son dernier rôle, de la dernière série espagnole qu'elle aime (*Querer*), de l'origine de son inspiration, et se qualifie au passage de... « paresseuse ».

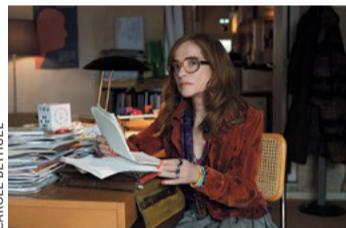
Vous êtes déjà allée près de 30 fois au Festival de Cannes, dont 22 en sélection officielle, comme membre puis présidente du jury et pour vos deux prix d'interprétation... Êtes-vous là-bas comme chez vous ?

Je n'aurais pas imaginé y être allée si souvent ! Mais là-bas comme chez moi, non ! Cannes est toujours une terre inconnue et c'est le triomphe de la subjectivité : on ne sait jamais ce qu'on va y découvrir, si les gens vont aimer votre travail. C'est ce qui en fait la grandeur et la beauté. Mais j'ai plutôt de bons souvenirs là-bas ! Je suis restée en lien avec des membres de mon jury, comme le metteur en scène coréen Lee Chang-dong ou le cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan. C'était passionnant de voir comment chacun peut ►►



CINÉMA

LA VIE DES AUTRES



CAROLE BETHUEL

Sylvie est une écrivaine solitaire, fantasque et qui ne vit que pour son métier. Le jour où la panne d'inspiration surgit, elle se met à espionner ses voisins d'en face par sa fenêtre pour mieux puiser dans leur vie et la mélanger à son histoire personnelle. Jusqu'ici, le processus se déroule en parallèle... Mais quand le jeune Adam, embauché pour l'aider dans son quotidien, se mêle de son travail, la fiction et la réalité se mélangent, bouleversant l'existence des auteurs comme celle des sujets. Dans cette adaptation d'un des épisodes du *Décatalogue* de Krzysztof Kieslowski, le réalisateur iranien Asghar Farhadi (*Un héros, Une séparation...*) déploie un scénario complexe, au fil duquel deux narrations qui n'avaient pas vocation à se rencontrer s'entremêlent et s'influencent, dans un grand jeu de passe-passe. Il interroge ainsi le pouvoir de la fiction sur la réalité et les origines de la création - un sujet récurrent cette année dans les films en compétition officielle. Ces « histoires parallèles » sont ici portées par la fine fleur des interprètes actuels : Virginie Efira, Pierre Niney, Vincent Cassel, Adam Bessa et Isabelle Huppert, comme toujours excellente en écrivaine fantasque et en marge de la société. C.L.

Histoires parallèles, d'Asghar Farhadi, avec Isabelle Huppert, Virginie Efira, Vincent Cassel, Pierre Niney, Adam Bessa, India Hair. 2h19. Sortie jeudi.

►► réagir différemment à un film, en fonction de là où il est et d'où il vient.

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce rôle d'écrivaine en panne d'inspiration ?

Déjà, la perspective de travailler avec Asghar Farhadi. Ensuite, j'ai su que le film serait une adaptation d'un des films du *Décatalogue* de Krzysztof Kieslowski et c'était très intrigant. Le scénario était complexe, mais ça ne m'a pas fait peur, j'aime ne pas tout comprendre d'un scénario avant de commencer à tourner : c'est le film qui finit par répondre aux questions que l'on se pose. En le voyant, j'ai été éblouie par sa clarté, c'est un grand film sur le pouvoir de la fiction, ce passage de la réalité à la fiction par le pouvoir de l'imaginaire.

Vous avez souvent joué des personnages « inspirés de la réalité » comme dans *La Syndicaliste* de Jean-Paul Salomé, *Violette Nozière* de Claude Chabrol ou *La Femme la plus riche du monde* de Thierry Klifa. Prenez-vous en compte la réalité des faits quand vous préparez un rôle ?

La réalité des faits, oui, bien sûr, mais très vite mon imaginaire ou plutôt mon imagination s'empare d'un sujet et impose cette vision au spectateur, qui, en voyant le film, ne se demande plus s'il ressemble vraiment à l'original. Là, j'ai surtout aimé l'idée de jouer « quelqu'un qui regarde » : de sa fenêtre, elle se nourrit de la vie des voisins et s'en satisfait. Cela m'a plu d'abord parce que je suis très curieuse moi-même ! Et puis c'est drôle de jouer un personnage qui regarde les autres alors que moi, toute ma vie, je la passe à être regardée. Là, c'est moi qui regarde, tout en étant consciente d'être « regardée en train de regarder » par le réalisateur et les spectateurs. Je n'oublie pas l'essentiel !

Asghar Farhadi dit que la créativité ne part jamais du néant et que « vampiriser » la vie des autres est inévitable. Votre créativité puise-t-elle sa source dans l'observation des autres ou dans votre imagination ?

Elle ne vient pas tellement de ce que je regarde, elle vient plutôt de moi. L'imaginaire m'est complètement intrinsèque. Je pense toujours aux sœurs Brontë qui, enfermées au fond d'un presbytère écossais, ont imaginé des histoires d'une puissance et d'une folie incroyables. Moi aussi, j'aurais pu être actrice sans sortir de ma chambre ! L'imaginaire d'un peintre ou d'un écrivain se mélange à sa vie et à celle des autres... Chez une actrice, c'est plus flottant et moins évident : elle n'est qu'un vecteur, une courroie de transmission et exprime une pensée qui n'est pas la sienne, qui va se métamorphoser en images. Pendant le tournage, son imaginaire peut se déployer à l'infini, même dans l'espace limité d'un décor de plateau, c'est même de cette contrainte que naissent la liberté et le plaisir de jouer. Bien sûr, l'actrice est responsable de son visage, de son corps et de ce qu'elle fait de son rôle, mais elle est racontée par le film d'une manière qui lui échappe. Très vite, dès le moment du montage, le film ne lui appartient plus. Il n'y a vraiment qu'au moment du tournage qu'on a l'impression d'être une reine en son royaume. Après, c'est terminé.

Comme souvent, votre personnage est assez sombre et un peu « borderline », obsédé par son livre au point d'oublier de manger, de se soigner...

Et de s'arranger aussi, elle est attifée de manière improbable ! Asghar la voyait un peu comme une sorcière, dans son antre, avec tous ses bijoux, comme des grigris... C'était amusant de se laisser guider par lui et par Khadija Zeggai, la costumière. Mais elle n'est pas sereine, elle est hantée par son passé : elle est très seule, ce qui la rend touchante. On se fiche de savoir si elle est sympathique ou pas car ce qui est intéressant, c'est la manière un peu brutale avec laquelle Asghar Farhadi la montre. Avec lui, on n'est jamais dans la psychologie. Asghar Farhadi a ceci de spécial qu'il laisse ses acteurs libres tout en étant très intervenant, sans que cela ne soit ni désagréable ni entravant. Il a un dessein et une esthétique bien en tête.

Êtes-vous à l'aise avec toutes les directives ou avez-vous des limites ?

Si elles sont bonnes, elles ne me gênent pas. Tout me va, moi ! L'idée qu'un metteur en scène suit sa vision et construit quelque chose n'est jamais désagréable, bien au contraire ! Je ne me suis jamais posé la question de mes limites car je ne me suis jamais inquiétée de là où l'on voulait m'emmener, même dans les situations les plus difficiles : par exemple pour *Elle* avec Paul Verhoeven ou même pour *La Pianiste* de Michael Haneke, où on pouvait penser que j'étais particulièrement exposée ou « en danger », je ne me suis jamais sentie



À Paris, le 28 avril.

DENIS ALLARD POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

autant protégée, eu égard à la manière dont j'étais exposée.

Est-ce que c'est cela, un « grand rôle », avoir la possibilité de jouer sur la complexité d'un personnage, sur ses parts d'ombre et de lumière ?

Oui, un grand rôle, c'est explorer des zones complexes. Je suis comme le scorpion qui pique parce que c'est dans sa nature : moi, j'aime ajouter de la complexité. Mais je ne le fais pas par stratégie, c'est l'écriture du rôle qui m'en donne la possibilité. Et c'est aussi celui

Êtes-vous parfois étonnée des rôles que l'on vous propose ?

Non, car, entre nous, tout le monde est remplaçable. Le rôle qu'on me propose, on peut le proposer à plein d'autres actrices ! Ce qui est important, c'est de savoir comment moi, je vais trouver la nécessité d'être dans cette histoire-là.

On construit toujours des légendes autour des grandes actrices.

Vous concernant, on parle souvent de « mystère ». Qu'en pensez-vous ?

« J'aime ajouter de la complexité »

qui vous regarde et vous filme qui fait un grand rôle. Si vous prenez le même scénario mais que quelqu'un d'autre qu'Asghar le filme, ça ne fabriquera pas la même chose. Le cinéma a encore cette singularité.

Et vous avez dit un jour qu'être regardée par un réalisateur, c'était parfois mieux que d'être aimée...

Là, je me suis aventurée dans des sentiers un peu périlleux ! [Rires.] Bon, de toute façon, être regardée, c'est déjà être aimée. Et inversement. Mais cela n'apprend rien sur soi, cela nous fait simplement vivre : en l'occurrence, je suis actrice, donc si personne ne me regarde, je n'existe pas. J'entends des acteurs qui disent qu'ils sont aussi producteurs et influent sur la fabrication des films, mais je crois que ça reste le metteur en scène qui fait le film. L'acteur ne le fera jamais à sa place.

Vous avez toujours beaucoup travaillé avec des réalisateurs étrangers, notamment en Asie. Qu'est-ce qui vous attire là-bas ?

Je le fais depuis toujours. Mon premier film à l'étranger, c'était *Les Héritières* de Márta Mészáros. Le cinéma et le jeu, c'est un voyage en soi. Lorsque le tournage lui-même devient un voyage, l'expérience se redouble. Quant à l'Asie, elle est vaste, j'ai tourné au Cambodge avec Rithy Panh ou en Corée avec Hong Sang-soo... Rien à voir l'un avec l'autre ! Ce que j'aime chez Hong Sang-soo, c'est que, mine de rien, il trouve toujours un moyen de raconter quelque chose sur moi ou plutôt sur ce que je représente, à savoir une actrice française qui tourne à l'étranger [*In Another Country*], qui voyage [*La Voyageuse*] ou qui joue avec les emblèmes du cinéma [*La Caméra de Claire*]... La prochaine fois, que trouvera-t-il encore pour raconter la réalité de ma vie d'actrice ?

Jean-Luc Godard disait « *ce n'est pas une image juste, c'est juste une image* » : on construit forcément une perception à travers les rôles que l'on choisit. Et puis, cette image de « mystère » est finalement assez confortable... Ça évite les explications.

Vous avez une scène très réussie avec Catherine Deneuve. On a l'impression que vous vous amusez autant que dans une scène de *Huit Femmes* de François Ozon, dans laquelle vous vous écharpiez déjà...

Oui, on n'arrête pas de s'engueuler dans les films ! [Rires.] Cette scène est très belle, savoureuse et drôle. Son ton est à part, Asghar va tout à coup vers une sorte de « burlesque ». Il y a des changements de ton soudains, inattendus dans son film. J'étais vraiment heureuse de retrouver Catherine Deneuve. J'aimerais qu'on nous propose un film, ce serait merveilleux de tourner de nouveau ensemble.

Lors de la remise de votre prix Lumière, à Lyon en 2024, vous êtes montée sur scène en dansant sur la chanson *Nuit de folie* du groupe Début de soirée... Était-ce pour casser votre image d'intellectuelle ou pour vous en moquer ?

Ni l'un ni l'autre. C'est juste que j'aime cette chanson, aucun besoin de m'en justifier ! C'était l'idée de Thierry Frémaux, qui a voulu s'amuser avec ça pour mon plus grand bonheur. Dans le petit bar où l'on se retrouve le soir pendant le Festival, j'avais dit que j'adorais cette chanson et c'est vrai ! Par ailleurs, je mets toujours de l'autodérision dans mon jeu, je ne conçois pas de rôle sans. J'ai du mal à faire autrement, peut-être par paresse ou par incapacité à faire autre chose. Mais c'est vrai que cela raconte aussi quelque chose de moi. ■

La Croisette s'allume

Le 79^e Festival de Cannes déploie une sélection résolument internationale, entre signatures majeures, nouvelles voix et récits tournés vers l'Histoire.



1



2



1. « L'Être aimé », de Rodrigo Sorogoyen, avec Javier Bardem.
2. « Autofiction », de Pedro Almodóvar.
3. « Notre salut », d'Emmanuel Marre, avec Swann Arlaud.



3

MANOLO PAVON - EL DESEO; GELISIAS MAS - CONDOR; DISTRIBUTION: ROLAND NEUMINGM STUDIOS - HARTLAND VILLA

AURÉLIEN CABROL

Une première image en forme d'affiche que l'on verra partout à Cannes et ailleurs : l'édition 2026 du premier festival de cinéma au monde se déroulera sous l'égide des deux héroïnes du film de Ridley Scott devenu culte *Thelma et Louise*, autrement dit les actrices Susan Sarandon et Geena Davis. Soit un film américain, alors même que parmi les 105 films présentés du 12 au 23 mai bien peu viendront des États-Unis. Ils ne seront en tout et pour tout que deux, *Paper Tiger* de James Gray et *The Man I Love* d'Ira Sachs, sur les 22 films en lice pour la Palme d'or et les autres récompenses de la compétition officielle. Mais, présidé pour la première fois de son histoire par un cinéaste coréen, Park Chan-wook (*Old Boy*, grand prix du jury en 2004 et, tout dernièrement, *Aucun autre choix*), le jury, composé entre autres de l'actrice Demi Moore et de la cinéaste Chloé Zhao, devra trancher entre de très fortes propositions de cinéma signées par

des auteurs aguerris, puisque aucun premier film ne figure en compétition.

Affichant pas moins de cinq films, les Français se taillent la part du lion avec de jeunes cinéastes comme Jeanne Herry, Léa Mysius et Arthur Harari. Ce dernier est ici en territoire connu puisqu'il a coécrit avec la réalisatrice Justine Triet le scénario bigrement efficace d'*Anatomie d'une chute*, la Palme d'or de 2023. Quant au Français Emmanuel Marre (auteur du très remarqué *Rien à foutre* avec Adèle Exarchopoulos), son film *Notre salut*, avec Swann Arlaud dans le rôle principal, fait déjà sensation. S'inspirant du parcours de son arrière-grand-père, le cinéaste fait le portrait d'un collabo sous l'Occupation. Cette période sera également au centre d'un autre film en compétition, *Moulin de László Nemes*, lequel, à l'exact opposé, retrace le destin du grand résistant français. Or un troisième film, mais hors compétition, fera parler de lui : *L'Âge*

de fer, le premier volet de *La Bataille de Gaule*, diptyque d'Antonin Baudry consacré au chef de la France libre, avec Simon Abkarian dans le rôle-titre. Quelques semaines après la sortie en salles du film de Xavier Giannoli *Les Rayons et les Ombres*, on mesure combien cette période noire et troublée revient en force sur le grand écran, portée par des productions très exigeantes.

Le cinéma hollywoodien ne sera guère présent dans les salles de la Croisette cette année

de Rodrigo Sorogoyen (*L'Être aimé*, avec Javier Bardem... dont on parle déjà pour le prix d'interprétation masculine!) ainsi qu'une très ambitieuse fresque adaptée d'un roman inachevé de Federico García Lorca, *La Boule noire*, des réalisateurs Javier Calvo et Javier Ambrossi, auteurs de la série très remarquée *La mesías*.

Almodóvar et Sorogoyen abordent tous deux le thème de la fiction au risque de la réalité et inversement, en mettant en avant des personnages de cinéastes, là où l'Iranien Asghar Farhadi, avec *Histoires parallèles*, fait jouer à Isabelle Huppert le rôle d'une romancière en pleine écriture (lire page 23). La tendance est donc à l'introspection artistique chez une partie des cinéastes cannois.

Certes, le cinéma hollywoodien ne sera guère présent dans les salles de la Croisette cette année, mais Thierry Frémaux, le délégué général du Festival, a choisi en contrepoint de rendre hommage à quelques stars d'outre-Atlantique, au premier rang desquelles Barbra Streisand, à qui sera décernée une Palme d'or d'honneur et qui a déjà déclaré pour l'occasion : « *Le cinéma transcende les frontières et la politique et affirme le pouvoir de l'imagination pour façonner un monde plus compatissant.* » Cette même prestigieuse récompense sera remise à Peter Jackson, le célèbre réalisateur de la trilogie du *Seigneur des anneaux*. D'un millésime à l'autre, le Festival de Cannes reste ainsi fidèle à sa vocation : célébrer le cinéma dans tous ses états et ses éclats. ■

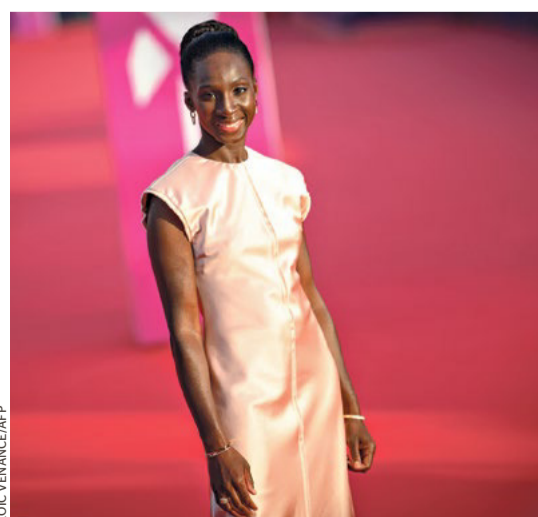
Eye Haïdara sur tous les fronts

La nouvelle maîtresse des cérémonies du Festival de Cannes a décidément le sens de la fête.

Pour moi, c'est comme un tatouage », déclare Eye Haïdara à propos de son rôle dans le film aux 3 millions de spectateurs *Le Sens de la fête*, du tandem Nakache-Toledano. De fait, son personnage d'organisatrice de mariages aussi volcanique que survoltée, aux côtés entre autres de Jean-Pierre Bacri, Gilles Lellouche et Benjamin Lavernhe, l'a définitivement imposée aux yeux du grand public.

À Cannes cette année, elle sera partout ou presque. Sur la grande scène du Palais des festivals d'abord, parce qu'elle sera pour la première fois la maîtresse des cérémonies d'ouverture et de clôture, succédant ainsi, côté actrices, à Monica Bellucci et Camille Cottin notamment. Nul doute qu'elle fera des merveilles à la tête de ce « mariage » d'un genre très particulier où tout est à la fois millimétré et fondé sur des suspenses successifs.

Mais l'actrice française d'origine malienne est également à l'affiche du nouveau et très attendu film d'Agnès Jaoui, *L'Objet du délit*, qui sera présenté aux



LOIC VENANCE/AFP

festivaliers hors compétition le 22 mai. Elle y incarne avec brio le rôle de Cora, une chanteuse lyrique à la très forte personnalité féministe, embauchée pour jouer le rôle de Chérubin dans *Les Noces de Figaro*.

Multipliation des rôles

Ce film d'une audace folle et qui fera parler de lui brosse le tableau malicieux des réactions que suscite parmi une troupe d'artistes en répétition un soupçon d'agression sexuelle. Un film choral par excellence dans lequel Eye Haïdara joue aux côtés d'Agnès Jaoui, Daniel Auteuil, Claire Chust, Patrick Mille et Jacques Weber, tous plus savoureux les uns que les autres.

Et une fois terminée la cérémonie de clôture cannoise le 23 mai, l'actrice sera quatre jours plus tard à l'affiche de *Mata*, de Rachel Lang, où elle tiendra le rôle principal, celui d'une agente de la DGSE dont le compagnon est capturé au Niger... En mai, l'actrice fait donc ce qui lui plaît : multiplier les rôles et les facettes sur et devant le grand écran. A.U.C.



ANAÏS DEMOUSTIER
ET PIO MARMAÏ

Un duo électrique

Les deux acteurs sont à l'affiche de la comédie très réussie de Pierre Salvadori, qui ouvrira le Festival de Cannes mardi soir.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLOTTE LANGRAND
PHOTO SÉBASTIEN LEBAN

Elle l'appelle « Marmite » et lui « Demoustatche ». Et ils rigolent ensemble comme s'ils se connaissent depuis toujours. Leur duo à l'écran est tout aussi fluide et jubilatoire que lors de l'exercice de l'interview : Anaïs Demoustier et Pio Marmai font des étincelles dans l'excellente comédie de Pierre Salvadori *La Vénus électrique*. Lui en peintre éploré ayant perdu sa femme et l'inspiration, et elle en circassienne de foire, roublarde et prête à tout pour sortir de la misère, ils maîtrisent autant la langue que le rythme et l'humour, indispensables à la comédie. Leur duo, complété par celui formé par Gilles Lellouche et Vimala Pons, devrait sans problème conquérir les spectateurs du Palais des festivals comme celui des salles obscures dans toute la France.

La Vénus électrique est une comédie avec du rythme, de l'humour, de la légèreté, mais qui aborde aussi des sujets sérieux comme le deuil ou la culpabilité. Est-ce rare de recevoir un scénario de comédie aussi virtuose ?

ANAÏS DEMOUSTIER C'est un peu comme un cadeau. On a l'habitude de lire des scénarios plus ou moins excitants et surprenants et celui-là était vraiment ultra-plaisant, à la fois riche, très bien écrit et très exigeant. J'ai senti le potentiel plaisir que j'allais prendre à tourner ce film et à l'amusement qui découlerait de toutes ces couches de « fiction dans la fiction », de légèreté mais aussi de profondeur, car le film parle en effet de thèmes assez intenses.

PIO MARMAÏ C'est la manière dont Pierre Salvadori construit ses films : il aborde des sujets profonds sans que ça empêche la fantaisie et la comédie. Moi, j'adore voir à l'écran des gens qui sont totalement au bout du rouleau, ils me font marrer : je ne sais pas comment l'expliquer mais j'ai besoin de ça, ça me rassure ! Et c'est intéressant à jouer, ça crée des personnages avec beaucoup plus d'épaisseur.

Vos personnages sont effectivement à la fois graves et drôles : lui est naïf et en deuil et elle vit dans la misère mais ne manque pas d'imagination pour en sortir...

A.D. Déjà, socialement, mon personnage n'a pas le temps, comme lui, de se complaire ni de penser à l'inspiration artistique qu'elle aurait ou pas... Elle n'est pas du tout artiste, elle vit dans une forme de misère. Je l'ai imaginée comme une fille qui a vécu enfermée depuis son enfance dans ce faux monde qu'est la fête foraine et qui va accéder, grâce au personnage de Pio, au monde extérieur. Elle découvre même le sentiment amoureux à travers lui : en voyant cet homme veuf dévasté, elle se dit : « On peut aimer comme ça ! » J'ai vraiment vécu mon personnage comme un petit animal sauvage qui n'a pas encore eu accès à tout mais qui est très malin. Elle a une vivacité et une sorte de fourberie aussi, liée à sa nécessité de s'en sortir.

P.M. Le mien, c'est un peu l'objet de la farce, le type dont tout le monde se joue un peu mais pas de façon trop malveillante non plus... J'ai aimé interpréter ce peintre qui a l'habitude de « croquer » des individus et qui devient à son tour l'objet du désir. Cette inversion de rôles est plutôt rigolote.

Comment Pierre Salvadori vous a-t-il dirigés, notamment pour maintenir ce rythme enlevé, essentiel à la comédie ?

P.M. Avec Pierre, il faut des acteurs très « techniques » : ce que nous jouons, ce n'est pas du bavardage ni de l'anecdote. Ça ne se travaille pas seul, les probléma-

tiques sont profondes et nos échanges assez soutenus. Je suis très sensible à ça, j'ai besoin de me dire qu'il y a un challenge dans une scène, que ce n'est pas gagné d'avance. Pour ça, il faut se préparer en amont, savoir son texte par cœur puis être capable de l'oublier : c'est notre boulot ! En tout cas, c'est très rare de pouvoir interpréter une écriture aussi ciselée que celle de Pierre. Quand il dirige, il est très singulier : il demande beaucoup à ses acteurs et actrices et... il joue la scène en même temps que nous. Derrière le combo [l'écran où le réalisateur voit la scène en train de se jouer], il s'agit, s'agit ! Et il fait comme si le combo était un iPad : il met le doigt sur un personnage à l'écran en disant « plus à gauche ! », sauf qu'on ne peut pas déplacer un humain en touchant un combo ! [Rires.] Mais Pierre, il fait ça ! Et il note des trucs sur son ardoise... Il a une consommation de kilojoules par seconde très balèze !

A.D. C'est absolument ça ! C'était aussi assez beau de voir Pierre et Pio ensemble. J'ai dû trouver ma place dans leur binôme qui a déjà quelques films à son actif et j'ai aimé voir leur complicité et le plaisir qu'ils ont à travailler ensemble. J'étais contente de retrouver Pio, c'est un acteur que j'aime beaucoup et avec qui c'est simple de travailler : il y a un naturel et une confiance entre nous, pourtant nous ne sommes pas amis dans la vie, on ne se voit pas spécialement souvent !

Pio, c'est votre quatrième film avec Pierre Salvadori, qui dit que vous l'« aidez » à écrire. C'est important, ce genre de fidélité dans le travail ?

P.M. C'est plus qu'important pour moi d'avoir croisé la route de quelqu'un comme Pierre, c'est une chance inouïe. On s'est rencontrés à un festival à la Réunion, on a bien rigolé et il m'a dit qu'on allait tourner ensemble ! On aurait pu faire des films un peu moyens tous les deux [rires], et puis en fait la mayonnaise a bien pris. Se retrouver comme ça tous les deux-trois ans, ce sont des moments rassurants où l'on se surprend l'un l'autre. C'est bienveillant et excitant à la fois.

Le film se déroule en 1928, avec les croyances et les superstitions de l'époque. Est-ce agréable d'ouvrir le Festival avec une pure comédie doublée d'une histoire d'amour qui est décorrelée des thèmes difficiles de notre époque ?

A.D. Oui, ça fait du bien de voir un film qui célèbre l'illusion, le faux, les croyances, la fiction dans tout ce que ça a de plus artisanal. C'est agréable de plonger dans les Années folles, avec ces foires où

les gens allaient pour rêver, chercher de la poésie ou un peu de frisson d'une autre façon qu'aujourd'hui. Le film se prête très bien à l'ouverture du Festival car il est festif et ne se prend pas au sérieux, dans le sens où il ne nous colle pas à la réalité actuelle. En revanche, c'est un film qui prend au sérieux le cinéma et l'amour du cinéma car il est généreux, populaire dans le sens « tourné vers les gens », et en même temps il est exigeant : c'est un film d'auteur très écrit.

P.M. C'est quand même dingue d'ouvrir le plus grand festival du monde... J'ai vécu beaucoup de choses dans ma vie, mais quand on m'a appris ça, j'en ai lâché mon porte-plume ! [Rires.] Et surtout, c'est dingue de la faire avec Pierre, après tout ce que nous avons vécu ensemble depuis quinze ans. Le film a beaucoup de fantaisie et c'est un atout : lors de la projection, on sait déjà qu'on ne va pas passer deux heures pénibles et que, sauf s'il y a un grincheux dans la salle, les spectateurs ne vont pas se lever, outrés, en faisant claquer leur fauteuil et en criant : « Nul, nul, nul ! » [Rires.] Et puis, faire l'ouverture met moins la pression : nous sommes loin de la compète, où les mecs avec leurs stylos Bic nous mettent des notes et où c'est plus tendu.

Ça vous est déjà arrivé que l'un de vos films soit mal accueilli à Cannes ?

A.D. Ça m'est arrivé pour *Le Temps du loup* [2003], de Michael Haneke, c'était houleux, et pour *Marguerite et Julien* [2025] de Valérie Donzelli. J'imagine que lorsqu'on est le réalisateur du film, c'est déstabilisant et inquiétant, mais quand on est acteur, c'est autre chose. Moi, je sais très bien pourquoi je fais les films que je fais et je n'ai jamais de regrets. En fait, c'est un peu un jeu : certains films créent la controverse et c'est tant mieux. À l'époque, Michael Haneke était content des réactions dans le public, il cherchait presque cette controverse. C'est beau qu'il y ait encore un endroit où le public se manifeste. Cette année, comme je n'ai jamais vécu un Festival de Cannes avec une comédie, je suis assez curieuse de voir comment va se comporter la salle pendant la projection. Est-ce que les gens vont se dérider ?

Vous avez déjà joué ensemble à l'écran en 2010. Est-ce depuis ce moment qu'Anaïs vous surnomme « Marmite », et surtout pourquoi ?

P.M. D'où vient ce surnom ? Eh bien c'est une image : je suis une sorte de marmite dans laquelle on jette plein d'objets et un peu de nourriture ! [Rires.] C'est peut-être parce que mange beaucoup : quand je suis anxieux, je me nourris !

A.D. Tu boulottes, même ! Mais ce n'est pas pour ça, au départ, que je t'ai appelé Marmite : c'était plutôt en lien avec « Marmai », donc « Marmite », c'était plus ou moins phonétique. Et toi tu m'appelais... « Demoustatche » ! [Rires.] ■



À Paris, le 5 mai.

AMOUR, ARNAQUES ET ILLUSIONS

★★★★☆



GUYERAND/SIPA/HANNA

Paris, 1928. Le peintre Antoine Balestro ne trouve plus l'inspiration depuis qu'il est veuf, au grand dam de son galeriste Armand. Un soir, soûlé, il consulte une voyante, Suzanne, pour entrer en contact avec sa femme défunte, sans savoir qu'elle n'est qu'une modeste foraine sans pouvoirs occultes. Attirée par l'argent à gagner, qui pourrait la sortir de sa condition, celle-ci joue le jeu et complète avec Armand pour continuer les fausses séances afin d'encourager Antoine à peindre à nouveau. À mesure que l'imposture fonctionne, Suzanne tombe amoureuse de celui qu'elle arnaque... Le nouveau film de Pierre Salvadori coche toutes les cases de la comédie réussie et même au-delà : rythmée, portée par un texte efficace et des dialogues ciselés, elle embarque le spectateur dans un grand spectacle d'illusions, de fantaisie, de rires et d'amour. Le film est servi par un quatuor d'acteurs tous aussi impeccables les uns que les autres : Anaïs Demoustier, Pio Marmai, Vimala Pons et Gilles Lellouche. C.L.

La Vénus électrique, de Pierre Salvadori, avec Anaïs Demoustier, Pio Marmai, Vimala Pons, Gilles Lellouche, Gustave Kervern, Madeleine Baudot. 2h02. Sortie mercredi.

« French revival » à l'Eurovision

Longtemps considéré comme kitsch, le concours, qui fête ses 70 ans cette année et commence mardi à Vienne, est désormais prisé dans notre pays.

JULIEN MIGAUD-MULLER



DIVIN LÂCHER-PRISE

★★★★☆

Un petit coup de mou en ces temps anxieux? Jetez donc une oreille au nouvel album d'Angélique Kidjo, sobrement intitulé *Hope!!* Pour la chanteuse béninoise aux cinq Grammy Awards, célébrer l'espoir n'a rien d'une posture naïve mais relève plutôt d'un sport de combat. Pour preuve, les 16 chansons de cet opus choral à l'énergie contagieuse interprétées avec le gotha de la sono mondiale. À commencer par Pharrell Williams sur le puissant *Bando* - il signe également deux autres compositions - mais aussi le *guitar hero* du funk Nile Rodgers, des rappers (PJ Morton, Dadju) et la crème des chanteurs africains avec la star congolaise Fally Ipupa, le Soweto Gospel Choir, le remarquable chanteur tanzanien Diamond Platnumz et bien sûr la jeune garde de l'afrobeat nigérian (Davido, Ayra Starr). Armée de sa voix puissante et altière, Angélique Kidjo séduit autant au fil d'hymnes invitant au lâcher-prise que dans l'épure de ballades acoustiques (*Jerusalema*, *You Can*). On retiendra également le bouleversant *Malaika*, un classique de Miriam Makeba, interprété avec un Florent Pagny en grande forme vocale. E.M.

Hope!! (Warner).
En concert le 12 mai à l'Olympia.

C'était ringard, ça ne l'est plus du tout. » Qu'il est loin le temps où la France méprisait le concours de l'Eurovision, l'affublant du seul qualificatif de kitsch! « On est passé d'une émission policée avec beaucoup de gens encra-

vatés à un show extrêmement bien produit », constate Laurent, quinquagénaire et fan de la première heure, qui a vu le show se transformer en une quinzaine d'années. Les 95 000 billets pour assister à l'édition 2026 se sont vendus en quelques minutes. À Paris, il y aura même une grande fan zone samedi place de la Bastille pour la finale. Pour accompagner ce vent de modernité et en finir avec une image longtemps jugée vieillotte en France, France TV s'est énormément investie, avec pour ambition de « ramener la coupe à la maison et redonner de la fierté aux Français », confie Alexandra Redde-Amiel, cheffe de la délégation française. Oui, mais comment? « Depuis plusieurs années, la France s'entoure d'équipes qui ont accompagné les derniers gagnants », explique Oranie Abbes, enseignante-chercheuse spécialiste de l'Eurovision. Pour mettre en scène la prestation de Louane l'an passé (qui n'a terminé qu'à la 7^e place), France TV a notamment collaboré avec le Suédois Fredrik Rydman, qui avait signé la scénographie du vainqueur suisse Nemo en 2024 ou encore du vainqueur suédois Mans Zelmerlow en 2015. Terminée, donc, l'époque où il se murmurait dans les couloirs de la télé publique qu'il ne fallait pas gagner.

L'autre stratégie consiste à miser désormais sur des artistes populaires, comme Louane, donc, ou Slimane, qui a fini quatrième en 2024. « Quand le public connaît l'artiste, il s'engage plus vite. L'attachement est clé, il crée de l'émotion », souligne Alexandra Redde-Amiel. De plus, « France TV s'adresse aussi aux plus jeunes en adaptant sa manière de communiquer sur les réseaux sociaux », selon Oranie Abbes. Et ça marche: 40 % de part de



La scène du 70^e concours de l'Eurovision, à Vienne.

marché l'année dernière, loin des 13,6 % de 2014. La France n'est pas encore dans les audiences stratosphériques de certains pays où le rendez-vous est ancré dans les habitudes comme l'Islande (97,8 % des téléspectateurs l'an passé), la Finlande (90,5 %) ou la Suède (89,6 %), mais se place désormais dans la moyenne. Et, symbole de ce regain d'intérêt, les autres médias traitent du concours comme d'une actualité à part entière, à l'instar de BFMTV (propriété comme *La Tribune Dimanche*, de CMA Média) qui, depuis 2019, envoie chaque année une équipe sur place.

La France se dit prête à organiser le plus grand show musical

Ce *French revival* séduit au-delà de nos frontières. La star Blas Cantó, candidat espagnol en 2021 (année où la France a terminé deuxième grâce à Barbara Pravi), ne cache pas son admiration. « La délégation française a fait

un grand travail avec ses sélections », reconnaît-il, avouant par ailleurs qu'il composerait bien pour notre pays.

Alors, oui, gagner, ça nous ferait du bien. Mais est-ce raisonnable? L'édition 2026 coûte près de 31 millions d'euros, répartis entre les diffuseurs, Vienne et les sponsors. Mais elle rapporte encore plus. La capitale autrichienne prévoit d'accueillir 500 000 visiteurs, et l'année dernière à Bâle, les hôtels étaient pleins à 95 %. « *L'Eurovision 2025 a coûté 35 millions d'euros mais a généré 57 millions d'euros de retombées directes* », rappelle Oranie Abbes.

Désormais, la France se dit prête à organiser le plus grand show musical au monde. Il ne reste plus à notre représentante Monroe qu'à remporter le trophée avec sa chanson lyrique-pop *Regarde!* Depuis plusieurs semaines, les bookmakers la classent dans le top 5, laissant espérer une sixième victoire française, quarante-neuf ans après Marie Myriam. ■

“95 MINUTES D'ÉMOTION”
LE FIGARO MAGAZINE

“SUBLIME”
CINÉMAEASER

“TRAGIQUE ET ÉMOUVANT”
LA TRIBUNE DIMANCHE

VALERIO MASTANDREA VALERIA BRUNI TEDESCHI GALATEA BELLUGI

CINQUE SECONDI

UN FILM DE PAOLO VIRZÌ

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

LE FIGARO MAGAZINE LA TRIBUNE DIMANCHE

PATRICK RADDEN KEEFE

« L'histoire de Zac est aussi celle de notre société »

Le journaliste américain livre une enquête époustouflante sur la mort suspecte d'un adolescent de bonne famille qui s'était inventé une double vie.

PROPOS RECUEILLIS PAR
AURÉLIE MARCIREAU

C'est un géant de la *non-fiction* ! De ceux, rares, qui savent faire de leurs enquêtes des page-turners. Patrick Radden Keefe y excelle, multipliant best-sellers et récompenses. De ses articles du *New Yorker* sont nés des livres dont le vertigineux *Empire de la douleur* (2022), enquête implacable sur la famille Sackler et la crise des opioïdes qui a inspiré la série *Painkiller*. Son nouvel ouvrage, *Le Fils de l'oligarque*, part de la mort en 2019 de Zac Brettler, 19 ans, fils de bonne famille tombé du balcon d'un luxueux appartement dans la Tamise. Ses parents découvrent alors qu'il s'était inventé une vie : celle d'un fils d'oligarque russe. Devenu le petit « protégé » de truands, l'adolescent a été dépassé par sa vie fantasmée. L'auteur reprend une enquête mal menée par Scotland Yard et nous entraîne dans le côté sombre d'un Londres abandonné aux hommes d'affaires louches et aux maffieux, notamment russes. Il découvre ainsi que la capitale a vendu son âme pour de l'argent sale mais facile. En tournée, il multiplie conférences et lectures, ici avec Sarah Jessica Parker, là dans un *late show*. Quand nous lui parlons, il est à New York, regard bleu, mâchoire carrée et large sourire.

En enquêtant sur la mort de ce jeune homme de bonne famille, vous vous attendiez à vous retrouver dans les bas-fonds de la ville ?

J'étais intrigué par l'idée qu'un enfant issu d'une famille aimante, qui avait de nombreuses opportunités, aspire à être le fils d'un oligarque russe. Mais je n'aurais jamais pu imaginer, lorsque j'ai commencé ma propre enquête sur Zac Brettler, à quel point cette histoire allait devenir complexe et déroutante.

Vous dépeignez une ville sombre, en proie à la criminalité, devenue un « refuge » pour gangsters, en particulier russes. Comment est-ce arrivé ?

Ce fut un processus lent, ancré dans l'histoire de l'Empire britannique, mais qui s'est accéléré lorsque la capitale a dû se réinventer dans les années 1980, après l'effondrement de l'industrie locale. Londres est devenue une ville de l'argent, une destination pour les liquidités et ceux qui en disposaient. À un certain niveau, assez élevé, l'establishment britannique a

accueilli favorablement cet afflux d'argent étranger, aussi peu recommandable soit-il. Cela a profondément transformé la ville.

Scotland Yard a-t-il bâclé l'enquête sur Zac ?

Oui. L'histoire de ce livre est en réalité celle d'un couple ordinaire qui a perdu un fils et qui se rend compte que les autorités ne vont pas intervenir pour les aider à comprendre ce qui s'est passé, et encore moins demander des comptes à qui que ce soit. Ils doivent donc combler ce vide et mener leur propre enquête.

Avez-vous une intime conviction sur la mort de Zac ?

Il y a des détails qui montrent que ce n'est pas un suicide ni un meurtre au sens classique. Il sautait pour s'échapper. Je crois savoir ce qui s'est passé. Et j'espère que le lecteur, à la fin du livre, sera d'accord.

Comme dans chacun de vos livres, vous vous attardez sur la personnalité de tous les protagonistes, victimes comme suspects, leur vie, leurs origines. Tout s'imbrique ?

Ce qui m'intéresse, ce sont les drames humains. Les récits sont entièrement véridiques – je suis jour-

naliste, pas romancier –, mais je cherche à mettre en lumière ces petites histoires, ces récits de transgressions humaines et d'échecs systémiques, ainsi que les vies et les histoires familiales de mes personnages principaux. Ce sont là les récits les plus riches et les plus marquants... et souvent les plus révélateurs.

Say Nothing était aussi une enquête sur un meurtre. Vous aimez partir des victimes pour développer un récit plus large ?

J'essaie de rendre ces histoires captivantes mais je souhaite aussi toujours aborder un sujet plus vaste. Dans le cas de *Say Nothing*, il s'agissait de violence et de radicalisme politiques, et de voir jusqu'où une personne est prête à aller pour une cause. Quant à mon livre sur les Sackler, il raconte l'histoire d'une famille qui a commis des actes terribles. Mais cela relate également ce qui est arrivé au capitalisme en Amérique. Dans ce dernier livre, il s'agit de l'histoire d'une famille mais aussi de la société dans laquelle nous vivons.

Vous avouez être préoccupé par le fait que ce livre paraisse à un moment où Donald Trump abroge la loi anticorruption. Craignez-vous un glissement similaire en Angleterre ?

Comment ne pas le craindre ? Les États-Unis sont en train de sombrer à toute vitesse dans une corruption massive et profondément enracinée. Bien sûr, j'écris cette histoire sur

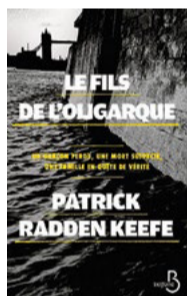
Londres et la manière dont cette ville a perdu ses repères, mais je reconnais à quel point mon propre pays a lui aussi perdu ses repères.

Comment la famille de Zac vit-elle la publication du livre ?

Je leur parle tout le temps. Quand j'ai terminé le livre, je leur ai permis de le lire avant sa publication. C'est une expérience presque surréaliste pour eux. Il y a dans le livre des secrets de famille qu'ils auraient préféré garder pour eux, mais en même temps ils ont l'impression que j'ai saisi la vérité. Lors de la sortie du livre à New York il y a trois semaines, nous avons organisé un événement avec l'actrice Sarah Jessica Parker. Imaginez-les assis dans une salle avec 850 personnes, moi et cette actrice en train de parler de leur vie, comme si nous parlions de personnages, alors qu'en réalité ils sont là.

Ces grands récits sont-ils l'avenir du journalisme ?

En cette ère de distraction généralisée, je pense qu'un bon récit est plus important que jamais. Je ne tiens pas l'attention du lecteur pour acquise, pas même une seconde. Je sais que je dois me battre pour la gagner à chaque paragraphe, à chaque page. ■



LE FILS DE L'OLIGARQUE
Patrick Radden Keefe, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Sylvie Homassel, Belfond, 400 pages, 22,90 euros.



SEBASTIEN SORIANO/FIGARO PHOTO

Rondeau, le roman noir de l'argent

Par Guillaume Durand

Dans « Le Système de l'argent », l'académicien déploie avec jubilation une fresque sombre où milliardaires, politiques et barbouzes recomposent le monde à huis clos.

Le maïsisme en usine chez Daniel Rondeau, 77 ans, ne fut jamais l'admiration du timonier à l'haleine fétide qui fit 70 millions de morts. Le romancier Rondeau, bien que fils d'instituteurs, Antoinette et Martial, est un aristocrate imaginaire qui donne à ses livres le parfum de *Casablanca* de Michael Curtiz ou celui des célébrités Ian Fleming, Graham Greene, Hemingway (*Boxing-Club*) ou le Carré. L'objectif du camarade Daniel, vivant dans sa maison champenoise, fut de parcourir le monde pour le comprendre. Académicien français depuis 2019, il reçut le grand prix pour *La Mécanique du chaos* qui expliquait d'autant plus facilement la violence terroriste que, ambassadeur à Malte

de 2008 à 2011, il travaillait avec les services spéciaux. Ce prologue est utile car on enterre trop vite les ambitions d'une génération que l'auteur restaure. À part l'état civil, Daniel Rondeau est l'antithèse du baby-boomer. C'est un jeune frère de Romain Gary à qui de Gaulle dit à l'issue d'un rendez-vous : « Gary, n'oubliez pas de mourir. »

Avec *Le Système de l'argent*, il décrit la saloperie et la lâcheté. Christian Alexander Smith est une sorte de Brad Pitt, agent des milliardaires de la tech, qui a pour ambition de corrompre tous ceux qui le souhaitent et surtout dans une France à la périphérie de la



PYRRE LAQUETTE/SIPA

gloire. Objectif : racheter dans l'Hexagone comme en Libye de gigantesques domaines qui donnent sur la mer pour qu'un jour s'y installe tout ce que la planète compte comme familles riches. Se porteront candidats à la corruption quelques James Bond girls, un conseiller d'État, des baroudeurs comme hommes de main, des conseils régionaux, le fils de Kadhafi, et les dirigeants libyens actuels par l'intermédiaire de la CIA. Le modèle est Cavallo, au large de Bonifacio, à multiplier partout. Son homme fort est un ancien libraire de François Mitterrand, surnommé

Lux, revenu de tout et prêt à tout, mais travaillé par « les forces de l'esprit ». Obtenir ces paradis perdus donne lieu à des pages et des pages d'aventures et de scènes de baston comme celle du Champ-de-Mars à Paris. On croise Emmanuel Macron et ses conseillers, à qui ce salopard de Chris, le héros, réplique de Jeffrey Epstein moins sexué, fait croire qu'il agit pour l'écologie, la modernité et le bien de l'humanité. Le mensonge et la violence sont les vérités de ce roman qu'on insulterait en le résumant. Rondeau a travaillé des mois, parcouru et décrit toutes les villes mythiques du Moyen-Orient. Une œuvre qui court sur une trentaine de livres entamés par une biographie imaginaire de Johnny Hallyday dont il fut le confesseur à plusieurs reprises avant de trouver les mots justes,

le jour de l'enterrement. Pour notre écrivain, il est clair que le 9 décembre 2017 avec Johnny c'est le monde ouvrier de *Germinal*, fût-il électrisé par les guitares, que l'on porta au tombeau à l'église de la Madeleine.

Il faut lire *Le Système de l'argent* car tous les aristocrates de la littérature ont comme patron Shakespeare, et son lieutenant Charles III, roi d'Angleterre, qui est le seul jusqu'à présent à avoir humilié Donald Trump avec des mots puisés dans les romans et l'histoire. Ne croyez surtout pas que le livre se termine comme il démarre. La révolte des sans-grade des collines du mont Tomis sera une véritable boucherie. L'ambition est énorme. Daniel Rondeau a-t-il réussi son pari ? Je n'affirme rien. Pour le savoir, il suffit de le lire. ■



LE SYSTÈME DE L'ARGENT
Daniel Rondeau, Grasset, 460 pages, 24 euros.

Un amour fantôme

Dans un livre vertueusement polymorphe, Siri Hustvedt rend hommage à son mari, le romancier Paul Auster, mort d'un cancer en 2024.

ALEXIS BROCAS

Voilà un texte qui serrera le cœur des nombreux lecteurs ayant tenu un roman de Paul Auster entre les mains – qu'il s'agisse de sa magistrale ode au « fantôme de la liberté » *Léviathan*, des romans expérimentaux de sa *Trilogie new-yorkaise* ou de l'errance existentielle capturée dans *La Musique du hasard*. Un tombeau de mots pour un mari écrivain, aux intentions classiques nuancées par un désir d'objectivité moderne: il s'agit de célébrer le disparu, mort d'un cancer en 2024, mais sans attenter à sa vérité; de le retenir parmi nous, mais sans contester la réalité de sa disparition par des acrobaties métaphysiques; de raconter son chagrin, mais en s'empêchant de

s'y vautrer par l'analyse; d'ouvrir son cœur, mais sous le contrôle de sa raison; de combattre la douleur et de l'accueillir en même temps. Et c'est peu dire que Siri Hustvedt a les capacités d'y parvenir: n'était-elle pas, selon son mari « l'intellectuelle de la famille » en plus d'une excellente romancière? Dans *Ghost Stories*, elle nous montre que l'on

peut penser l'amour sans le mettre à distance, et que celui-ci ne rend pas forcément aveugle.

Et nous qui commençons ce livre comme l'on se rend à un enterrement nous retrouvons aussitôt emportés par le flux d'une écriture où l'émotion ne se cuirasse pas d'intelligence mais s'en sert comme véhicule. Ce qui permet à l'autrice de cerner comment la mort de l'être aimé affecte sa perception du temps (« *Les heures filent mais les minutes sont souvent interminables* »), de résoudre en une ligne la tentation du retrait (« *Quand l'inertie me fait signe, je me dis: ne réponds pas, c'est l'appel de l'abîme* »),



TIRÉS-BUSTIMAGE

de livrer le secret de leur amour au long cours (ne pas chercher à le préserver tel quel mais le laisser croître et changer comme une plante, disait Auster, reprenant une idée de sa femme) ou de raconter comment cet amour contaminait leurs livres (la première fois que nous avons croisé Siri Hustvedt, elle s'appelait Iris et était un personnage du roman de son mari *Léviathan*). N'attendez pas un récit chronologique de leurs quarante-trois ans d'amour: tout y est, mais ordonné par thèmes, dans une structure qui mêle récit et essai, et accueille aussi les « e-mails envoyés de *Cancerland* » par l'écrivaine, et les lettres rédigées par Auster à l'attention de son petit-fils Miles, à peine né. Et tout s'enchaîne merveilleusement selon le rythme de la pensée de la romancière, assez lumineuse pour qu'on la suive parmi les ombres.

« Il y a eu des choses horribles dans notre vie commune, mais il n'y a rien eu d'horrible entre nous. » Cela, nous en avions l'intuition depuis que nous avions découvert la prose de Siri Hustvedt: c'était en 2003, dans son roman

Tout ce que j'aimais. Elle y parlait, entre autres, d'un couple formé d'un peintre et d'une intellectuelle rejetés par leur fils, qui se perdait dans les mensonges, les excès et les provocations de toutes sortes. Un roman empreint d'une mélancolie trop poignante pour n'avoir pas été pleinement ressentie. Puis nous avons appris l'histoire de Daniel, le premier fils d'Auster, impliqué dans un meurtre entre noctambules new-yorkais. Daniel qui fut, des années plus tard, accusé d'« homicide par négligence » pour la mort, par overdose d'héroïne, de Ruby, sa fille de 10 mois, et se tua peu après par le même moyen. Hustvedt revient sur cette tragédie, qui coïncide avec l'annonce du cancer de son mari, sans prétendre expliquer l'un par l'autre. En tout cas, la chronique de leurs relations avec ce petit garçon qui voulait « se cacher » puis avec cet ado devenu inatteignable serre le cœur. Mais c'est l'intimité passée qui prévaut: « *J'écris des histoires sur toi maintenant, sur nous. J'écris pour me blottir contre toi* », note Hustvedt, rappelant par-là que la mort de Paul n'a pas mis fin à son amour – elle a mis fin à leur couple, ouvrant un vide vertigineux. « *Oui, je pleure Paul, mais la plupart du temps je pleure Siri et Paul. Je pleure le ET. Je pleure la manière qu'avait le ET de me faire sentir dans le monde. Ce ET en lequel lui et moi coïncidions* ». En ce sens, ce texte est un grand « ET », une conjonction de coordination de plus de 400 pages lancée par-delà l'abîme et qui ne se relie plus qu'à la mémoire. ■



GHOST STORIES

Siri Hustvedt, traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédéric Joly, Gallimard/Hors-fiction, 416 pages, 24 euros.

Mieux vaut tard...



ADIEU, MONSIEUR LE PROFESSEUR

PHILIPPE RIDET

Et dire que certains se fient encore à d'abscons rapports pour savoir comment se porte l'Éducation nationale! Le nouveau livre de Dominique Fabre, trésor d'émotions, suffit à s'en faire une idée sinon précise du moins informée. Il sait de quoi il parle. Il dit « *le bahut* » pour désigner les établissements, collèges ou lycées en banlieue ou à Paris, où il a exercé son métier de professeur d'anglais. Il dit « *les mômes* » ou « *les gamins* » pour évoquer des milliers d'élèves qu'il a formés, croisés, intéressés un peu ou pas du tout. On voit par là qu'il n'est pas né d'hier. La preuve? Il s'apprête à prendre sa retraite. Ce livre est un adieu à cet univers de sigles, de petits chefs, de hiérarchies invisibles. De violences symboliques. On y croise des proviseurs « *peau de vache* », des collègues sympathiques ou ignorés, des dépressifs carburant au Xanax, des parents prêts à corrompre pour la réussite de leur enfant. Et des élèves de plus en plus jeunes à mesure que les années passent. « *Les profs s'angoissent souvent de vieillir, de ne plus ressembler, même de loin, aux élèves auxquels ils ont à enseigner* ».

Le temps! La grande affaire des bons livres en général et de Dominique Fabre en particulier, lequel, en 2023, nous avait régalés avec *Gare Saint-Lazare* (Fayard). Refusant toute chronologie, l'auteur égrène des souvenirs vagabonds. Comment faire le tri au moment de quitter « le bahut » pour toujours? « *Il y a eu tellement d'élèves, tellement de bons et de mauvais souvenirs...* » Alors Fabre laisse traîner le fillet dérivant de sa mémoire. Il en remonte ici le sourire d'un « *gamin* »; là la figure de ce prof d'économie clarinettiste: « *C'était son médicament dans la vie* ». On est un peu perdu entre un collège de Bondy (Seine-Saint-Denis) et un lycée à Reuilly-Diderot (Paris). On se rattrape sans peine au style fluide et aux notations incisives et désabusées d'un prof atteint par la limite d'âge. Le tremblé, le suggestif, le doute l'emportent sur l'assertion. Il ne s'agit que d'un point de vue, d'une expérience: « *Cette histoire que je crois mienne devrait être multipliée par des centaines d'histoires pour se faire une idée* ».

Alors, elle va comment, l'Éducation nationale? Réponse? Ni mieux ni moins bien qu'avant. Dominique Fabre a fait ce qu'il pouvait. ■

La jeunesse est un cœur qui bat, de Dominique Fabre, Arléa, 276 pages, 20 euros. **Paru en février 2026**

Tout s'enchaîne merveilleusement selon le rythme de la pensée de l'autrice, assez lumineuse pour qu'on la suive parmi les ombres

Dans l'ombre des reines

L'historienne Lune Robin alias @lunerob s'intéresse aux sororités qui ont fait l'histoire européenne.

ANNE-LAURE WALTER

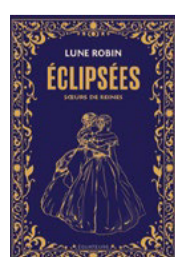
Voici un livre de princesses. Mais ne vous attendez pas à croiser un prince charmant ni à lire qu'« ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Historienne et historienne de l'art, Lune Robin, bien que biberonnée aux films sur l'impératrice Sissi avec Romy Schneider, invite à « *laisser derrière [soi] le mythe romantique de la princesse* ».

Dans *Éclipsées*, son premier essai, la chercheuse, connue sur les réseaux sociaux sous le pseudo @lunerob, s'inscrit dans le renouvellement historiographique consacré aux femmes et explore un angle mort: les sœurs des reines, jusqu'alors absentes du récit officiel. À travers sept familles, vingt-neuf femmes et près de deux mille ans d'histoire européenne, de l'Antiquité au début du XX^e siècle, elle fait surgir des destins relégués dans l'ombre. Apparaissent ainsi Bérénice IV et Arsinoé IV, restées dans le sillage de leur célèbre sœur Cléopâtre, ou les quatre sœurs de Provence, reines aux quatre coins de l'Europe médiévale.

Le cas de Marie-Antoinette dit beaucoup: dix sœurs, des alliances rompues par des morts précoces, des mariages dictés par la raison

d'État. L'une d'elles, Marie-Caroline, est la troisième à porter ce prénom, attribué après la disparition de deux aînées, et deux autres de ses sœurs ont été fiancées à son futur époux – un rappel, si nécessaire, de l'interchangeabilité des princesses. Derrière ces unions se dessinent des stratégies majeures. Car, bien mariées, les sœurs deviennent des leviers diplomatiques. « *Lorsqu'une sœur épouse un souverain, il n'est pas rare que la sororie entière devienne "diamant de la saison"* », note l'essayiste.

Le plus touchant et précieux dans ces pages reste les extraits de correspondance de ces princesses, faisant entendre des voix longtemps inaudibles. Lune Robin rappelle que des siècles de récits masculins ont fait que l'« *on attribue toujours les mauvaises décisions du souverain à l'influence d'une femme mais jamais les bonnes* ». Et choisit, ici, de reléguer « ces messieurs » au second plan. ■



ÉCLIPSÉES - SŒURS DE REINES

Lune Robin, illustrations de Marie Pauline Diethelm, Équateurs, 320 pages, 22,50 euros.

La vie sur écoute

L'écrivain et photographe Amaury da Cunha livre un récit de soi émouvant, à travers cet engin devenu incontournable: le téléphone.

ARNAUD CATRINE

Pour Amaury da Cunha, le téléphone aurait pu rester « *cette petite boîte à fiction inventée pour supporter l'absence* ». C'est du moins le statut qu'il occupait dans la vie de l'enfant quand son père photographe arpenta le monde et appelait sa famille, laissant par ses récits et autres sons d'ambiance se déployer des rêves d'ailleurs. Mais voilà que l'appareil a brutalement endossé le rôle de Cassandra: « *Je ne me souviens pas du type d'alarme de mon Nokia lorsqu'il sonna, le vendredi 3 juillet 2009, vers huit heures du matin et qu'une voix inconnue m'annonça que mon frère venait de se suicider à Singapour* ». De ce jour, da Cunha a fatalement associé la sonnerie du petit engin à « *la propagation du drame* ». Quinze ans après, le traumatisme est intact, et la culpabilité demeure: que faire de ce rendez-vous manqué sur Skype dont il a retrouvé la trace juste après le passage à l'acte de Charles? Une discussion, même brève, aurait-elle pu changer quoi que ce soit à la détermination de son frère? La famille suivra la cérémonie d'hommage organisée à Singapour depuis la France... sur le haut-parleur d'un portable.

De là, l'auteur déroule son existence par le prisme de la téléphonie. Il y a bien sûr les promesses non tenues: le message d'adieu mal lu, la conversation qui souligne l'absence en dépit de la présence par la voix. Il y a évidemment les appels amoureux (le livre est d'ailleurs

adressé à « *[s]on amour* ») et les modalités d'attente: quand la proximité du téléphone filaire était un « *QG* » dont on s'interdisait de s'éloigner sous peine de manquer la voix espérée, quand il était pareillement périlleux d'occuper la ligne (on repense à l'héroïne de *La Voix humaine* de Cocteau et à Barthes dans ses *Fragments d'un discours amoureux*). Appels rituels ou fatidiques: c'est un miroir que da Cunha nous tend. La lecture de *Touche fantôme* est double et, par là, passionnante: sa généalogie vocale ne peut que faire ressurgir la nôtre, tous ces coups de fil qui ont enchanté ou fauché nos propres vies.

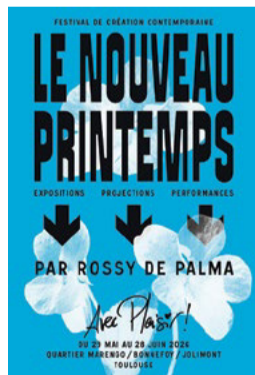
Il pensait logiquement que le numéro de son frère avait été réattribué, mais Amaury da Cunha s'est aperçu un jour que la ligne est encore active, quinze ans après la mort de Charles. Si troublant: on peut encore laisser des messages au disparu... Il découvrira que c'est son père qui continue à payer les factures pour pouvoir parler à son fils et entendre sa voix pendant le message d'annonce du répondeur. Désarmant. ■



TOUCHE FANTÔME

Amaury da Cunha, L'Iconoclaste, 160 pages, 18,50 euros.

PAR DANIEL SCHICK

Musée des Augustins
21, rue de MetzFondation Bemberg
Exposition « Joaquín Sorolla - Maître de la lumière », jusqu'au 13 septembreCatalogue « Joaquín Sorolla, peintre de la lumière »
Éditions In fine/Fondation Bemberg, 144 pages, 32 eurosLe Château d'Eau
Exposition Chema Madoz, jusqu'au 23 aoûtLe Nouveau Printemps
Festival de création contemporaine, du 29 mai au 28 juin
Artiste associée: Rosy de PalmaConstruit au début du XIX^e siècle, le Château d'Eau est un lieu d'exposition consacré à la photographie.

À droite: « María sur la plage de Biarritz » (1906), de Joaquín Sorolla y Bastida.



LEO TARTE - MUSEO SOROLLA

La Ville rose en technicolor

À Toulouse, visite guidée du couvent des Augustins, du Château d'Eau et de la Fondation Bemberg. Trois lieux à découvrir les yeux grands ouverts.

Attention, aucun danger. Alerte rouge euphorique, la culture est partout dans la Ville rose. Des hauts clochers octogonaux de la ville, pas de carrières de pierres blanches en vue mais beaucoup d'argile, celle de la Garonne. Idéale pour fabriquer des briques. La cité en est parée. Étape majeure sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, Toulouse compte des dizaines d'églises et couvents dont celui des Augustins, devenu le musée des beaux-arts.

Les belles des Augustins. À l'intérieur du musée, les cyprès griffent le ciel. Un nombre impressionnant de femmes dénudées attendent le visiteur, peintures misogynes comme celle réduisant Cléopâtre, redoutable femme politique, en beauté qui meurt à poil (tableau de Jean-André Rixens). « *Couvrez ce sein que je ne saurais voir* », dit Tartufe. « Regardez ce sein que vous devez voir », aurait pu dire Antoine Rivalz (1667-1735), LE peintre de Toulouse, qui représente à son tour Cléopâtre un sein ostensiblement dehors. Cela amuse tout en indisposant la directrice du musée, Laure Dalon. Celle-ci propose de s'attarder sur les femmes exposées, une des pistes possibles pour évoluer dans le musée. La vision misogyne des femmes est contrée par certaines artistes essentielles comme Elisabeth Vigée Le Brun (1755-1842) qui peint le portrait d'une baronne fêve d'opéra ou Berthe Morisot (1841-1895) qui offre celui d'une jeune fille sérieuse aux cheveux longs assise sur un banc, un éblouissement. Chaque musée révèle un trésor. Dans ses pensées, fumant une cigarette, indifférente à notre présence, voici une femme libre peinte par Amélie Beaury-Saurel en 1848. La force et délicatesse du tableau font frémir la peau et frétiller la pupille. On avance. Aux Augustins, dix siècles d'art contemplent le visiteur. De nombreuses sculptures rappellent que Toulouse en fut un berceau, de Nicolas Bachelier (1487-1556), surnommé le Michel-Ange toulousain, à Alexandre Falguière (meilleur ennemi-ami de Rodin), fondateur de l'école toulousaine de sculpture. Un immense tableau de Corot immobilise. Un paysage bucolique vibre grâce aux taches rouges que Corot glisse toujours dans ses tableaux, coeurs à peine visibles qui donnent vie à ses œuvres. Grâce à Corot, Toulouse voit rouge.

Palpitation érudite

Pour le blanc, changement d'adresse. Y a de la joie à la Fondation Bemberg. Contempler l'hôtel d'Assézat, palais Renaissance où loge la Fondation, est une délectation. Georges Bemberg (1915-2011) eut la chance de naître avec de l'argent et d'écouter les coups de son cœur. Chaque palpitation érudite et éclectique conduisit l'intellectuel discret à une acquisition, d'où l'incroyable diversité des œuvres présentées. Merci, Georges! Il aime la Venise de Canaletto, Guardi, Longhi. Ils sont exposés. Il s'enthousiasme pour les Flamands et les Allemands. Pieter De Hooch et Lucas Cranach l'Ancien y sont. Georges s'intéressa aux portraitistes français, à la période fauve, aux pointillistes. Ils y sont aussi. Mieux vaut arrêter là, le vertige est total. Et le bonheur est là. Le musée abrite plus d'une

trentaine d'œuvres de Bonnard. Ses couleurs, la sensualité des sujets peints, la délicatesse de la matière utilisée conduisent à des émotions douces et joyeuses. Pas loin, voici LE BONHEUR en personne. Il triomphe grâce à l'exposition temporaire consacrée au peintre de l'Espagne voisine: Joaquín Sorolla (1863-1923). Pas peu fière de « son » exposition, la directrice de la Fondation, Ana Debenedetti, est emportée par des toiles éblouissantes de tendresse, virevoltantes de joie, caressantes comme le soleil, piquantes de plaisir comme les embruns de la mer, le décor principal de Sorolla.

Mille et une nuances

Aucune naïveté dans son œuvre mais le choix, la détermination de représenter le bonheur qu'il s'acharne à vivre. Le bonheur, c'est du boulot. Sorolla perdit ses parents très tôt, fut élevé par son oncle et sa tante sans argent. L'autodidacte voulut être peintre et père. Il le fut. Il fait presque toujours beau dans ses tableaux. Ses personnages en profitent. Pieds dans l'eau pour un gamin, amusement entre femmes qui brodent au bord de l'eau, promeneurs se laissant lécher par le vent; grâce à Sorolla, les vagues sont entendues, le vent s'amuse. Tout est là? Pas du tout. Sorolla réalise une prouesse. Il parvient à ce que ne nous manquent pas les visages qu'il esquisse seulement, ne peignant que silhouettes et attitudes qui suffisent à exprimer le bonheur. On devine même celui qu'il a de peindre. Écume, nuages légers, tenues estivales, Sorolla aime le blanc. Il le mâtime de mille et une nuances. L'exposition est indispensable pour découvrir le pas assez connu Sorolla.

Pour le noir et blanc, changement d'adresse. Le Château d'Eau, phare de la photo d'auteur. Au bord de la Garonne, à côté du Pont-Neuf, un château d'eau ressemble à un phare. Le Château d'Eau n'en est plus un et n'a jamais été un phare mais il est devenu un des hauts lieux de la photographie d'auteur, bien caché par les hauts



CHEMA MADDOZ/FUNDACIO FOTOCOLETANIA/DAGP

« Sans titre » (1986), du photographe espagnol Chema Madoz.

platanes. Le rond Château d'Eau abrite des rectangles, des photos, un défi totalement réussi. Un Château d'Eau idéal pour se rafraîchir le corps et dynamiser l'esprit. Le seul endroit où tourner en rond est un plaisir. Le lieu est devenu un repère dans le monde de la photographie. De quoi rendre fière sa volubile directrice, Magali Blénet, qui ne manque pas de rappeler que derrière le Château d'Eau il y eut un Toulousain, Jean Dieuzaide, photographe, militant pour la reconnaissance de la photographie d'auteur. Au Château d'Eau, rien que des photos audacieuses qui ne témoignent pas, défient le réel, s'en amusent, emportent loin l'imaginaire et dont les créations esthétiques s'approchent de la peinture. Hallucinantes, hilarantes, poétiques, surréalistes sont les photos du temporairement exposé Chema Madoz, photographe espagnol contemporain. À partir de ce qui est autour de lui, de nous, il assemble, modifie la fonction des objets qu'il met en scène. Il change leur nature en créant des absurdités, des illusions de possible comme cette échelle posée sur un miroir qui peut laisser penser qu'il est traversable. Madoz sait magnifiquement travailler les noirs et les blancs de ses photos. Décidément, la Ville rose en voit de toutes les couleurs. ■



REMI BÉNAL/MUSEE DES AUGUSTINS

Vue de la salle de sculpture romane du musée des Augustins revisitée par un artiste cubain, Jorge Pardo.

Coluche-Denisot, d'un Michel à l'autre

Quarante ans après la mort de l'humoriste, le journaliste lui consacre un documentaire complice et savoureux, présenté à Cannes Classics avant sa diffusion fin mai sur TMC.

RÉMI JACOB

★★★★★

Dès le titre, le ton est donné : *Mon Coluche à moi, Michel Colucci par Michel Denisot*. Le 28 mai, TMC diffusera en prime time ce documentaire qui figurera, avant cela, en sélection officielle à Cannes Classics, la section patrimoniale du Festival. Dans ce portrait sensible produit par Bangumi (*Quotidien*), Michel Denisot rend un vibrant hommage à l'humoriste dont il s'était rapproché peu de temps avant sa mort, le 19 juin 1986. « À l'époque, j'animais l'émission *Zénith sur Canal+*, rembobine le journaliste. En septembre 1985, Coluche a été recruté par la chaîne pour présenter Coluche 1 faux, une émission qui détournait les images d'actualité à la manière d'un JT. Nos plateaux étaient voisins. Pendant ces quelques mois, on s'est beaucoup amusés, je garde de cette relation des souvenirs exceptionnels. » Une complicité à l'antenne – avec à la clé des happenings savoureux comme lorsque Coluche et Thierry Le Luron, tout juste « mariés », débarquent sur son plateau – mais également en coulisses. « On avait beaucoup de points communs : la perte d'un père très jeune, des mères qui ont galéré et des études désastreuses : lui a raté le certificat d'études et moi, j'ai passé trois fois le bac sans jamais l'avoir. »

Le jour de sa disparition, Michel Denisot prend l'antenne aux côtés de Maryse et Philippe Gildas et ne peut retenir ses larmes. « C'est la seule fois de ma carrière où j'ai pleuré. J'avais appris la nouvelle seulement quelques heures avant, par une dépêche AFP d'une ligne. C'était si violent, mourir à moto à seulement 41 ans. Il y a eu une vague d'émotion dans le pays. Béatrice Dalle raconte dans le documentaire que le jour de ses obsèques, en arrivant à l'église, pour se frayer un chemin parmi les milliers de personnes, lorsqu'elle a dit "Nous sommes des proches", des gens dans la foule lui ont répondu : "Mais nous sommes tous des proches!" »

Dans ce film d'une heure trente-cinq minutes, on savoure notamment des images d'archives du



Michel Denisot face à Coluche.

Festival de Cannes 1986, durant lequel le trublion passait quotidiennement une tête sur le plateau délocalisé de Michel Denisot. « C'était la première fois que Canal+ descendait sur la Croisette, c'était le tout début de la médiatisation du Festival. Ce n'était pas une grosse usine comme ce fut le cas après avec Nulle part ailleurs. Là, on tournait au Martinez avec trois chaises au bord de la piscine. » Un jour, sur un coup de tête, les deux compères décident de faire une interview... au fond du bassin. « La production nous a trouvé des scaphandres en moins de vingt-quatre heures. On était comme des enfants. »

L'héritage d'un électron libre

Le documentaire est également émaillé de témoignages d'humoristes de la nouvelle génération – dont Jérôme Commandeur, Michaël Youn, Jérémy Ferrari ou Claudia Tagbo – à qui Michel Denisot pose inlassablement cette question : « C'est qui, pour vous, Coluche ? » Sans occulter la tonalité de certains

sketchs qui ne passeraient pas aujourd'hui. Comme lorsqu'il se mettait dans la peau d'un violeur et assénait : « Je ne l'ai pas violée. Violer, c'est quand on ne veut pas. Moi, je voulais... » « Ce n'est pas une hagiographie, résume Michel Denisot. À la fin de la projection en avant-première, son fils Romain Colucci est venu me voir, très ému, et m'a dit que c'était bien d'avoir montré toutes ses facettes, même celles qui sont critiquables. » Enfin, avec ce film, on réalise à quel point l'humoriste aura fait trembler les politiques et bouger les lignes, avec notamment la création des Restos du cœur en 1985. « C'est en croisant Jean-Jacques Goldman dans les loges à la sortie de mon émission qu'il lui a demandé de composer l'hymne des Enfoirés, dévoile Michel Denisot. Comme le résume Harlem Désir [le fondateur de SOS Racisme], Coluche était probablement à cette époque la personne "la plus influente du pays, avec le président de la République". » ■

Mon Coluche à moi, le 28 mai à 21h15 sur TMC.

M6 CHASSE LES CRAMPONS

Seul diffuseur télé en clair de la Coupe du monde de football – qui débutera le 11 juin –, M6 a dévoilé cette semaine son dispositif. Au menu : 54 des 104 matchs, dont tous ceux de l'équipe de France commentés par Xavier Domergue, Benoît Cheyrou et Samuel Umtili. En bonus, un magazine quotidien présenté depuis Paris par Ophélie Meunier. « En matière d'audiences, le sport demeure un grand moment de rassemblement », explique Guillaume Charles, directeur général des programmes, refusant de commenter le chiffre de 120 millions d'euros qui circule à propos des droits de retransmission. « On perdra de l'argent [...], c'est clair », mais « c'est une vitrine absolument exceptionnelle », assume de son côté le PDG, David Larramendy. La chaîne pourra toutefois compter sur une minute supplémentaire de pub par mi-temps, glissée au milieu des « pauses fraîcheur » instaurées par la Fifa aux 22^e et 67^e minutes. Sur les réseaux sociaux, elle misera sur le youtubeur Michou, posté juste derrière les buts. Ce lundi, ce sera au tour de RMC (propriété, comme *La Tribune Dimanche*, de CMA Média), radio officielle de la Coupe du monde, de présenter à la presse son dispositif, qui s'annonce lui aussi XXL. R.J.

À L'OUEST, DU NOUVEAU ★★★★★

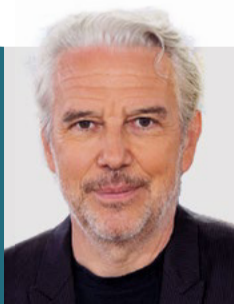
Une rivière sauvage nichée au cœur du Montana. Tout autour, des hectares de prairie et, perdu au milieu de ce décor luxuriant, un ranch rudimentaire. C'est dans cet écrin hors du temps qu'une riche famille new-yorkaise débarque, bouleversée, après la mort du patriarche Preston (Kurt Russell) dans un accident d'avion. Un jardin secret où il s'adonnait à la pêche et dans lequel sa femme Stacy – citadine invétérée – n'avait jusqu'alors jamais posé les escarpins. Bienvenue dans la série *The Madison* (du nom de la rivière qui coule au milieu des plaines), à découvrir dès jeudi sur Canal+. Michelle Pfeiffer y campe cette veuve qui tente de se reconstruire, à des années-lumière de son confort est-américain. Un chemin de guérison dans lequel elle embarque filles, petites-filles et gendre. Signé Taylor Sheridan, créateur de *Yellowstone* et *Tulsa King*, ce néowestern sur le thème de la résilience s'illustre par sa réalisation contemplative offrant de somptueuses images. Malgré des oppositions parfois simplistes entre mondes urbain et rural et quelques longueurs, on se laisse séduire par cette série portée par une Michelle Pfeiffer ébouriffante. R.J.

The Madison (6x52), à partir du jeudi 14 mai à 21 heures sur Canal+.



EMERSON MILLER/PARAMOUNT

LA SEMAINE MÉDIA DE PHILIPPE VANDEL



Linattendue surprenante surprise! C'est en une: Jean-Luc Mélenchon sera candidat à l'élection présidentielle (lire pages 6-7). Il l'a annoncé dimanche au 20 Heures de TF1. Pour *Les Échos*, la gauche est « prise de vitesse ». Mais pas *Le Monde*. Il y a deux ans et deux mois (le 22 mars 2024), *Le Monde* titrait : « Présidentielle 2027: Jean-Luc Mélenchon lance les hostilités pour prendre de court ses concurrents ». Avec cette prédiction : « Le leader "insoumis", qui avait annoncé son intention de passer la main après la dernière présidentielle, se dit prêt à repartir en campagne. Son objectif: éteindre les ambitions dans son camp et au sein du reste de la gauche. »

L'encre à peine séchée, Jean-Luc Mélenchon publiait le jour même ce tweet acerbe : « Le Monde peut faire mieux que des ragots de fin de banquet à mon sujet. Surtout après s'être déjà tant trompé! Je répète: je souhaite être remplacé. François Ruffin, Mathilde Panot et Manuel Bompard y travaillent avec succès. Je leur souhaite bonne chance. »

Retour en 2026, au lendemain de l'annonce de candidature. Ce lundi 4 mai, le journaliste du *Monde* qui avait signé le papier de 2024, Sandrine Cassini, publie sur ses réseaux six mots et un smiley : « Des "ragots de fin de banquet"? » Six mots fortissimo. La vengeance est un plat qui se mange décongelé.

Le même lundi matin, l'agence iranienne Fars annonce que la République islamique a ciblé un bateau militaire américain dans le détroit d'Ormuz. Vers midi, communiqué officiel du Centcom, le commandement américain pour la région, qui s'inscrit en faux : non, aucun missile n'a touché aucun bateau américain. *L'Opinion* : « L'Iran affirme avoir visé un navire américain dans le détroit d'Ormuz, Washington dément ». Non mais oui. Les Iraniens n'ont pas dit qu'ils avaient touché, mais qu'ils avaient ciblé. Nuance. On peut cibler et rater sa cible.

Au procès dit du « financement libyen », les démentis se succèdent. Et même les démentis de démentis, tels des missiles antimissiles. Claude Guéant, ancien secrétaire général de l'Élysée, raconte un dîner présidentiel à Tripoli, en juillet 2007. Il affirme dans une déposition que, devant Kadhafi, à propos de la levée du mandat

Démentis démentis

d'arrêt contre Abdallah Senoussi, terroriste responsable de l'attentat contre le DC-10 d'UTA, Nicolas Sarkozy l'a sommé : « Claude, voyez cela. » Au tribunal, l'ancien président de la République nie. Se sentant humilié, Claude Guéant envoie une seconde missive aux juges. *Marianne* : « Nicolas Sarkozy se trompe, je m'insurge contre son démenti »: Guéant enfonce le clou et accuse à nouveau son ex-patron ». C'est à se demander qui dit faux.

Lundi encore, l'ancien Premier ministre concerné deux statuettes qui lui avaient été offertes lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères (2002-2004). Deux semaines plus tôt, le magazine *Complément d'enquête* (France 2) révélait que l'ancien ministre avait reçu deux œuvres d'exception, pour une valeur totale de 125000 euros. Des achats financés par l'ancien président burkinabé Blaise Compaoré et un homme d'affaires italien. L'avocat Robert Bourgi (oui, le même qui avait payé des costumes sur mesure à François Fillon) aurait servi d'intermédiaire pour faire parvenir ces cadeaux.

Dominique de Villepin dément et conteste la provenance des objets. Le HuffPost cite ce communiqué émanant de « son entourage » :

« Dès la semaine dernière, conformément à ses engagements, Dominique de Villepin a pris l'attache du Quai d'Orsay afin de faire don au ministère des Affaires étrangères des statuettes qu'il avait reçues, à l'occasion d'anniversaires, au début des années 2000, de la part de M. Bourgi. »

« Conformément à ses engagements », sibylline formule digne d'un EDL (élément de langage); où l'on croit deviner que l'engagement était pris depuis longtemps, mais la semaine dernière. Avant ou après le scoop de *Complément d'enquête*? Mystère.

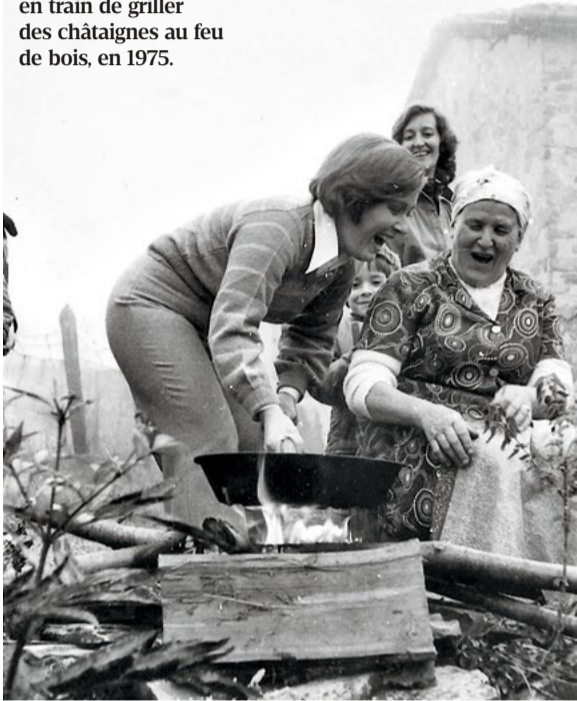
Au fait : pourquoi s'engager à restituer des biens obtenus en toute légalité? Mystère aussi. Mardi sur RMC, Robert Bourgi... dément : « Je suis allé acheter ces statuettes, j'ai la facture. [...] C'est plus un pot-de-vin qu'un cadeau. » Il ne précise pas en échange de quoi. On attend le prochain démenti.

RTL, *Les Grosses Têtes*, mercredi. Question de Laurent Ruquier : « Quel est le nom de cette petite balance de précision qui était utilisée en laboratoire, en orfèvrerie, en joaillerie, peut-être en pharmacie? » Réponse de Sébastien Thoen : « Petite balance de précision : à part Claude Guéant, y a qui? » ■

Le bon goût du kitsch

Dans son nouveau livre, Alessandra Pierini explore la cuisine italienne des années 1960 à 1980, dévoilant sous les couches de crème une mémoire intime et le récit d'un pays en pleine mutation.

Sa mère, Rosetta, en train de griller des châtaignes au feu de bois, en 1975.



ALFREDO PIERINI

ANNE-LAURE WALTER

C'est un peu comme si Martin Parr avait troqué ses plages anglaises pour les cuisines italiennes d'après-guerre. Dans *Cucina kitch*, l'ambassadrice de la gastronomie transalpine, Alessandra Pierini, s'est replongée dans les photos de famille et les Tupperware de sa mère pour revisiter la nourriture de son enfance avec la même tendresse que le photographe britannique pour des esthétiques jugées de mauvais goût mais qui racontent en creux toute une société. Au départ, elle pensait dresser « un inventaire un peu loufoque de recettes oubliées, mais [elle s'est] vite aperçue que c'était quelque chose de plus intime ». De fait, son livre est un récit à la fois personnel et historique, un tendre *Amarcord* culinaire.

Arrivée en France en 1987, l'autrice capture les tables italiennes des années 1960 à la fin des années 1980, entre excès (mayonnaise, crème, glaçages en *guest stars*) et inventions déroutantes. « *Des idées qui nous paraissent aujourd'hui presque absurdes mais qui disent beaucoup de ce que nous étions* », résume-t-elle. Car derrière les recettes ringardes – cocktail de crevettes, *insalata russa* ou gâteau renversé à l'ananas, en boîte évidemment ! – se dessine une société en pleine mutation. Ces trois décennies racontent une révolution. « *L'Italie est sortie d'une cuisine de nécessité, héritée de l'après-guerre, pour entrer dans une cuisine d'abondance* », précise-t-elle. Porté par un boom économique, le pays découvre la consommation, les conserves et le luxe alimentaire. Le beurre remplace le saindoux, la crème s'invite partout, et l'on superpose sans complexe les matières grasses dans un joyeux « gras sur gras ». La cuisine devient démonstrative et photogénique.

Mais il ne faudrait pas jeter toute cette cuisine avec la sauce à la vodka des penne. Certains plats de ces temps crémeux ont retrouvé les cartes des restaurants d'aujourd'hui à l'instar du *vittello tonnato*, « qui était déjà à l'époque un plat revisité à coups de mayonnaise d'une recette de la fin du XIX^e siècle », de la panna cotta ou du tiramisù. « *Il n'y a pas de mauvaise cuisine, seulement de mauvais ingrédients* », insiste l'autrice, qui revendique une relecture sans jugement de cette période. En préparant son livre, elle a cuisiné tous ces plats avec de joyeuses surprises, notamment l'improbable *savarin di riso*, à savoir une couronne de risotto recouverte de tranches de langue de bœuf salée ou de jambon cru et garnie en son centre de boulettes. « *Mon fils a adoré ! Certes, ce n'est plus du tout ce qu'on attend aujourd'hui en matière de perfection culinaire, mais c'est très intéressant* ». Le *budino di parmigiano*, flan salé au parmesan, ou encore la bavaroise à la banane figurent parmi ses heureuses redécouvertes.

Cucina Kitch est aussi un hommage aux femmes. Sa mère Rosetta, ses grands-mères, mais aussi des figures populaires comme Sora Lella (sorte de Maïté locale) ou Nonna Papera (la grand-mère Donald, personnage Disney immensément populaire en Italie) composent une généalogie culinaire féminine. « *Plus qu'en France, la cuisine italienne est une cuisine de*

femmes », rappelle Alessandra Pierini, soulignant une transmission familiale, orale et quotidienne loin des codes de la haute gastronomie française. Cette cuisine s'est construite dans les cuisines domestiques, entre recettes de magazines, conseils chez la coiffeuse et séjours à la campagne. En redonnant à cette cuisine « *sa part de vérité, même sous des couches de crème* », Alessandra Pierini signe un livre sensible et gourmand et donne à voir sous le kitsch, une époque, un pays, et l'histoire d'une transmission. ■

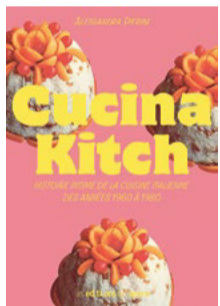


L'ÉPURE



La « bavarese di banana » (bavarois à la banane) publiée dans la revue « *La Buona Cucina* » en 1976.

BUONA CUCINA



CUCINA KITCH
Alessandra Pierini,
Les Éditions de
l'Épure, 228 pages,
32 euros.



L'Aubrac, bonshommes droit devant!

PARFOIS des restaurants sont des sortes d'enclaves préservées du temps, des réserves de Sioux. Pas de publicité tapageuse ni de décoration feuillue, guère de stars éphémères oubliées de la fashion week. Voici donc La Maison de l'Aubrac, spécialisée dans les viandes, rue Marbeuf, comme par prédestination dans la sonorité. Ici, on ne tortille pas en amuse-bouches, serpentins d'espuma, émulsions arachnéennes. Non, de la viande ! Dès l'ouverture des arènes, il faut voir la clientèle. Quasiment que des bonshommes. Ils accourent parfois à la queue leu leu, filent pour certains dans les salons du haut comme des packs de rugby men. Ce n'est pas une ruche, c'est un abattoir. Certains d'entre eux, évadés des groupes, viennent se poster devant les vitrines réfrigérées des carcasses, voire des morceaux, des échantillons remarquables, luisant de voracité. Il faut voir alors dans leur regard cette lueur inattendue d'enfant sur le retour comme devant un garage de grosses voitures, une boulangerie, un trop-perçu des impôts. Ils sont là comme si on les avait trop longtemps privés, enfin viandards, guerriers, revirilisés, réincarnés. Le reste tient du toboggan avec l'arrivée des frites, de l'aligot que l'on étire juste pour la photo, de la salade pour les pénitents. Les viandes font plus que le taf. Elles assument, déploient leur différence (faux-filet, bavette, ribs, onglet, entrecôte), leur taille (côte de bœuf de 1 kilo, 110 euros), leur fibre aristocratique (l'Aubrac, ne soyez pas étonné), leurs bonnes manières (tartare, tataki, burger, cheeseburger), avec parfois des maturations du tonnerre (six semaines). Et des sauces en veux-tu en voilà : poivre, bleu d'Auvergne, os à moelle, foie gras poêlé. Personnel du même métal contenant sans peine cette assemblée finalement douce comme des moutons (non inscrits à la carte), voire des agneaux (itou). Addition correspondante avec un moment inoubliable : le défilé des départs avec ses carnations, ses yeux roses de félicité. ■

par
François
Simon

La Maison de l'Aubrac, 37, rue Marbeuf (Paris 8^e).
Comptez 60 euros. maison-aubrac.com

L'eau à la bouche LA RECETTE D'ANNE ETORRE



Gariguettes, cléry, cifflorette ou mara des bois : les fraises se déclinent en une multitude de variétés sur les étals des primeurs en ce moment. Profitant d'un printemps particulièrement doux, elles sont arrivées plus tôt sur le marché, en abondance, avec des arômes d'une grande intensité. Dans un fraisier, leur chair parfumée, relevée par la délicate note florale du sureau, fait des merveilles.



L'ingrédient qui fait tout le boulot

La fleur de sureau exhale un parfum délicat et très floral avec des notes évoquant le miel. On la trouve en abondance dans la nature, elle se plaît dans les haies en bordure de bois.

CHARLOTTE AUX FRAISES À LA FLEUR DE SUREAU

Pour 6 personnes : 250 g de biscuits à la cuillère, 550 g de fraises, 250 g de mascarpone, 20 cl de crème liquide, 30 g de sucre en poudre (plus 2 c. à s. pour le jus), 6 à 8 fleurs de sureau.

- Débarrasser les fleurs d'éventuels insectes ou impuretés et les immerger dans la crème, porter à ébullition, retirer du feu et laisser refroidir.
- Filtrer et placer la crème infusée au frais. Nettoyer et équeuter les fraises.
- Mixer 50 g de fruits dans un peu d'eau avec deux c. à s. de sucre, couper le reste des fruits en deux ou en quatre en fonction de leur taille.
- Imbiber légèrement le côté plat des biscuits dans le jus de fraises et tapiser le fond et les côtés d'un moule à charlotte, côté bombé vers l'extérieur.
- Monter la crème liquide en chantilly bien ferme. Ajouter délicatement le sucre puis le mascarpone et continuer à fouetter.

- Déposer une couche de cet appareil sur les biscuits au fond du moule, couvrir d'une couche de fraises et alterner ainsi jusqu'en haut du moule.
- Terminer par des biscuits et bien tasser. Filmer, poser une assiette avec un poids sur la charlotte.
- Entreposer au réfrigérateur 3 heures avant de démouler. Parsemer de quelques fleurs avant de servir.

L'astuce qui fait mouche

Préparer un sirop à la fleur de sureau pour imbiber les biscuits et parfumer davantage la charlotte.

Le site leparfait.com propose une recette irratable.



ÉCHAPPÉE

Vega La Plage, sur le boulevard de la Croisette (à gauche). La cheffe Céline Pham (à droite) proposera des déjeuners.



MICKAËL BANDASSAK

Les piments de Padrón à retrouver à la carte de Casa Pregonda x Nespresso.



JEAN PICON/SAYWHO

AGENCE PAFÉCO



Le goût de la fête

Des plages branchées aux restaurants, tour d'horizon des rendez-vous prévus en marge du festival de Cannes.

CHARLOTTE LANGRAND

Le Festival de Cannes, c'est deux salles, deux ambiances. D'un côté, il y a ceux qui courent les salles obscures pour voir, du matin au soir, tard, des films de tous les genres et de tous les pays. De l'autre, il y a les oiseaux de nuit, les fêtards et les gastronomes qui, en marge, se chargent de faire vivre le glamour et la fête qui font aussi la légende des plages et des restaurants cannois pendant la quinzaine. Chaque année, la journée comme la nuit, la Croisette ouvre ses « plages » aux stars et aux paillettes mais aussi aux chefs, parfois devenus eux aussi des vedettes aussi reconnues que celles du 7^e art. Menus signés par des toques célèbres, restaurants locaux tournant à plein régime, concerts sélectifs, soirées folles et même pauses bien-être (pour se requinquer ou se préparer à monter les marches à son meilleur) : voici les endroits qui devraient faire battre le cœur festif du Festival.



ALICE CASERNEVE

La mixologue Margot Lecarpentier (à gauche) et la cheffe Ella Aflalo.

Konbini x Cartel sur Rado Plage

Le média Konbini délocalise sur la Croisette son format culte « Vidéo Club », qui a déjà accueilli Brad Pitt ou Cillian Murphy, avec de nouveaux invités en direct. De son côté, l'agence Cartel, couturière de la quinzaine et des repas de chef, proposera de découvrir au déjeuner la carte de la cheffe Ella Aflalo, de jouer à la pétanque et de prendre l'apéro l'après-midi. Le soir, des fêtes de films rythmeront la nuit, avec derrière le comptoir les cocktails concoctés par la mixologue Margot Lecarpentier.

Casa Pregonda x Nespresso

La plage Nespresso, grande habituée du Festival, revient pour la douzième fois et s'associe, entre autres, avec Casa Pregonda. Ce restaurant parisien qui envoie une cuisine espagnole authentique inspirée de l'île de Minorque a fait sensation dès son ouverture cet hiver – la célèbre chanteuse Dua Lipa est même venue goûter les petits plats d'Alexandre Giesbert, le chef. Sera-t-elle là à Cannes ? En tout cas, les fameux « Bikini queso & tomato », les délicieux piments de Padrón ou encore la *bebida* iconique de l'île, la Pomada, feront, eux, le déplacement sur la Croisette le temps d'une soirée (dont la date est encore tenue secrète).

Spa et cocktails

Pour recharger les batteries après une soirée ou pour afficher un teint de pêche sur les marches du Palais des festivals, rien de tel que de se faire masser. Outre le « Red Stairs », son cocktail signature (tequila, citron,

miel, verveine) servi chaque soir, l'hôtel Le Majestic a inventé une carte des soins spéciale : le « Tapis rouge » (gommage puis massage de cinquante minutes à l'huile précieuse) ou le « Palme d'or », avec en plus un soin du visage Biologique recherche.

Cantine méditerranéenne

Manger sur le pouce entre deux films, s'installer au soleil pour le déjeuner, emporter un sandwich à la plage... Tout est possible dans ce restaurant de poche où on aime faire une pause dans le tourbillon cannois. La carte, fraîche et variée, flirte avec la Méditerranée et notamment la Grèce : caviar d'aubergine, houmous, sandwich féta saumon-tzatziki, salade de lentilles, cookies et jus détox... L'adresse idéale du festivalier affamé.

Jamin, 4, rue des Belges.

Pause canaille

Envie d'un vrai dîner, un peu à l'écart du cœur battant de la ville ? Le chef Michel Cortesi, Carole Peretti (anciens du Café Llorca à Vallauris) et Fanny Piqué envoient, sans paillettes ni bling-bling et avec une bonne humeur à toute épreuve, une réjouissante cuisine bourgeoise et bistrotière à la qualité sans faille : terrines, escargots,

ceviche de dorade, panisses, raviolis à la joue de bœuf, tartare au couteau ou fricassee de poule... Un havre de paix au milieu du tumulte hype.

Bistro Les Canailles, 12, rue Jean-Daumas.

Les concerts de la Sacem

Dans un petit jardin verdoyant à deux pas de la Croisette (derrière le Carlton), la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a programmé trois apéros-concerts (les 15, 16 et 17 mai) avec des invités ayant tous un rapport avec le cinéma : Adrien Gallo (ex-BB Brunes), le compositeur et clarinetiste Yom, Yasmine Meddour et d'autres « noms surprise » à venir.

Michel Denisot et Céline Pham

Le magazine *Gala* et Vega La Plage déploient un double dispositif « cinéma et gastronomie » avec d'une part *Cannorama*, une interview quotidienne d'une grande personnalité du cinéma par Michel Denisot, et d'autre part des déjeuners signés Céline Pham, figure de la cuisine française, installée à Arles dans son restaurant Inari.

Le cinéma de la plage

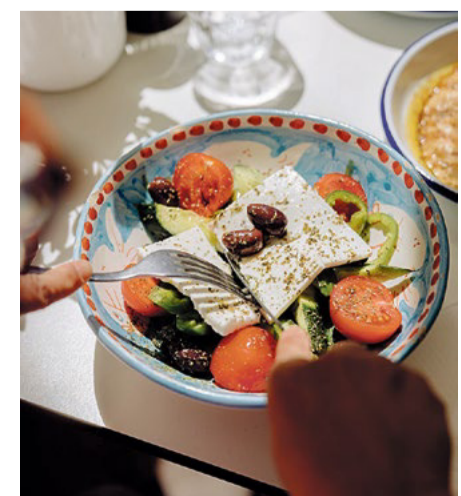
Tous les jours à 21 h 30, le Festival se réinvente à la nuit tombée et transforme la plage Macé de la Croisette, située en face du Majestic, en salle de cinéma à ciel ouvert. Au programme, des équipes de films sur scène, des premières et des classiques du cinéma mondial.

Plage Magnum

Les égéries françaises de la Plage Magnum Cannes seront présentes pour une journée et une soirée spéciales le 14 mai : parmi elles, le créateur Victor Weinsanto & la chanteuse pop, vidéaste et actrice Adèle Castillon, ainsi que Heidi Klum. C'est le chef Kevin Yahiaoui-Debourg qui officiera sur le lieu. Le chef Juan Arbeláez devrait peut-être aussi passer une tête... ■



@MATTHEWOLIVER



La salade grecque, féta et olives de Kalamata du restaurant cannois Jamin (à gauche).

JEU

MOTS CROISÉS de Louis Ajar

A	B	C	D	E	F	G	H	I
1								
2								
3								
4								
5								
6								
7								
8								
9								
10								
11								
12								
13								

HORIZONTALEMENT 1. Descente de lit. **2.** Conduite en état second. **3.** On en fait tout un drame. Vieux de la vieille. **4.** A un côté cornée lien... Un petit plus de lecture. **5.** Est parfois dansant dans l'après-midi. Bien ouverte. **6.** Se fait avec sarcasme. **7.** Mélangent Histoire et fiction. **8.** On y cuisine à sa mode... Réseau d'information américain. **9.** A besoin de punch pour être sifflé. L'équidé sauvage. **10.** Moutarde à l'ancienne. Courant. **11.** Ayant des frais. Sur la boussole. **12.** On y échange de bons coups. Sur un ancien courrier. **13.** Sans réflexion.

VERTICALEMENT A. Mécanos. **B.** Avait-il un remède contre les mauvais calculs? **C.** C'est nickel, râpeuse. Monnaie. **D.** Ma dans la musique. De l'eau dans le Chianti. Parfois descendu en ballon. **E.** Peut perdre les pédales au Vélodrome. Familier de la colo. Jouent sur les teintes. **F.** Vallée viticole aux États-Unis. Coupe-faim. À moitié sénile. **G.** Repaire de vieilles bandes. Grande pour une noce. **H.** Fringue. Attachée avant de tirer. **I.** Cracheurs d'eau chaude. Mineur qui pioche!

MOTS FLÉCHÉS de Louis Ajar

A POILS, EST BON NAGEUR	EN FIN DE COMPTE QUI NE MANQUE PAS DE SENS	PAGES DU ROI	SUPPORT DE LA CULTURE GRECQUE	DES FIBRES DE BOIS ENCOLLÉES SE CONTRE EN MONTANT	NETTOIERAS
REBARBATIVE			CASES ACCOLÉES		
FAMEUSE POINTE		PERSONNEL		LE QUATRIÈME EST PRÉCIS	
OU LA CARAVANE PASSE		BÂTIMENTS EN SIGLE		POISSON VORACE	
	MORCEAU DE TEST			N'AURA JAMAIS LE BAC	
	FÉDÉRATION DE COLONIES			FONDEMENT	
STADE FREUDIEN		DONNER UN TUYAU			
FAÇON DE PARLER		ÉPINES DORSALES			
			LE DERNIER CRI		
TELLE UNE VOIX AU CINÉMA ÉTOUFFÉ PAR DISCRETION		ARMES DE LUTTEURS			TRADUIT
		CÉLÈBRE PUNCHEUR			
		SE MONTRERA SOUFFLANT APLANIR			
CLOCHE DANS LES ALPAGES	VASE POUR BOIRE			PRÉPOSITION QUATRE POUR JOUER À CINQ	
	DRESSAI			RENVOIE À UNE SOURCE ANTI-DÉPRESSEUR	VIEUX CHEF DE TRIBU
LETTRE GRECQUE		RENDIT GRÊLE			
PETITS BÂTIMENTS		JAMAIS DE GRIMOIRES			
			CŒURS TENDRES		
TROU DE PROVINCE			AIME CROQUER SON PROCHAIN!		
DADA POUR ACCROS AUX DADAS				FRANCHIR UN CAP	

SUDOKU Facile

	9	4				5	8	
	3						2	
	2	5	8	1	3	7	4	
7								4
9			2					5
		6	1	5	9	3		
	4	1		8		6	5	
			5	3	7			
		9				2		

SUDOKU Moyen

8	4			6				
			7	9	2			6
						3		
		9	6	7				
							8	2
		7	2	4				
						4		
			4	8	5			9
2	1			3				

LES NEWS PEOPLE DE LA SEMAINE

PAR JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

SOIT DIT EN PASSANT

Theodora et **Oklou** chanteront en duo à la cérémonie d'ouverture du Festival de Cannes. **Jérôme Chapuis** quitte la matinale de Franceinfo. **Émilie Dequenne**, **Laurent Lafitte** et **Guillaume Diop** font leur entrée dans le Petit Larousse illustré 2027. **Bonnie Tyler** a été placée dans un coma artificiel après avoir été opérée en urgence. **Rudy Giuliani**, ex-maire de New York et ancien avocat personnel de Trump, hospitalisé dans un état « critique ». La princesse **Eugénie d'York** est enceinte de son troisième enfant.

PENDANT CE TEMPS, OUTRE-ATLANTIQUE

Le 5 juin, des effets personnels de **Matthew Perry**, dont vingt-six scripts originaux de *Friends*, seront mis aux enchères en ligne et en présentiel à Dallas. Les profits de cette vente seront reversés à la fondation caritative créée après sa mort accidentelle en 2023 et qui soutient les victimes d'addictions. À 53 ans, **Cameron**

Diaz vient d'accueillir son troisième enfant, un petit garçon, avec son mari Benji Madden. **Britney Spears** évite la prison dans son affaire de conduite sous influence, après avoir plaidé coupable d'un délit mineur de conduite imprudente.

CANCANS

Kylian Mbappé a été aperçu sur un yacht en Sardaigne collé-serré avec **Ester Expósito**, une actrice espagnole découverte dans la série *Netflix Elite*. **Charlize Theron** n'est pas contre l'idée d'être en couple avec quelqu'un... à condition qu'il s'installe au bout de la rue.

SON CŒUR GRENADINE

Dans son autobiographie *Caché derrière* (Cherche Midi), **Laurent Voulzy** révèle être toujours très proche de Véronique Jannot, qui fut sa compagne pendant dix ans. Le chanteur et la comédienne avaient eu un coup de foudre réciproque lors de l'enregistrement de leur duo *Désir, désir* en 1984.

ILS NOUS ONT QUITTÉS CETTE SEMAINE

Chantal Nobel, à l'âge de 77 ans. **Ted Turner**, le fondateur de CNN et ex-mari de Jane Fonda, à 87 ans. Le fils de Simone Veil **Pierre-François Veil**, à 72 ans.

DEVINETTE DOMINICALE

Comment fait **Donald Trump** pour être aussi orange? Selon la Française **Audrey Lefèvre**, qui a maillé toute la tribu Trump, le président américain abuse de l'autobronzant pour camoufler ses rougeurs et problèmes de peau.

FAITES ENTRER LES CONdamnÉS

L'acteur de *Plus belle la vie* **Jacques Bouanich** a été condamné pour agressions sexuelles sur sa fille ainée et son agnecienne belle-fille. Trois ans de prison dont un ferme pour **Dominique Boutonnat**, ex-président du CNC, accusé d'avoir agressé sexuellement son filleul.



LOVE STORY

Ils ne se cachent plus! Main dans la main, Kim Kardashian et Lewis Hamilton ont assisté à la pièce *Fear of 13* sur Broadway à New York. La semaine précédente, la star de la télé-réalité et le champion de F1 avaient échangé un baiser salé langoureux sur la plage de Malibu.

SOLUTIONS DES JEUX DU NUMÉRO 135

MOTS FLÉCHÉS

	T		G		L		L		P	
G	A	R	A	G	E		E	T	A	L
	C	A	L	O	M	N	I	E	R	A
C	O	D	E	R	A	I		T	E	S
T		T	E	N	T	E	E	S		
U	S	B		T		R	P		S	U
	A	N		R	A	I	D	E	S	
F	E	R	O	C	I	T	E		R	U
P		R	A	V	E		S	A	R	
P	I	E	R	R	E		P	E		I
	C	O	D	E	T	E	N	U	E	
S	A	L	I	E		A	S	T	E	R
	R	O	S	E	T	T	E		L	E
D	E	S		S	U	I	S	S	E	S

SUDOKUS

7	3	2	4	9	1	6	8	5	1	8	2	9	5	3	6	7	4
8	1	6	7	5	3	4	9	2	4	3	7	1	2	6	5	9	8
5	9	4	8	2	6	1	7	3	9	6	5	7	4	8	3	1	2
2	5	7	9	1	4	8	3	6	3	7	9	2	6	4	8	5	1
1	8	9	3	6	5	2	4	7	6	5	4	8	9	1	2	3	7
4	6	3	2	8	7	9	5	1	2	1	8	5	3	7	4	6	9
3	2	1	5	4	8	7	6	9	5	4	1	6	8	9	7	2	3
9	7	8	6	3	2	5	1	4	7	2	3	4	1	5	9	8	6
6	4	5	1	7	9	3	2	8	8	9	6	3	7	2	1	4	5

MOTS CROISÉS

C	E	N	T	A	U	R	E	S
O	R	I	E	N	T	A	L	E
N	N	E	G	E	M	I	R	
F	E	R	U	E		E	T	E
I	A	L	L	O	U	E		
S	E	C	O	U	R	S	E	
E	M	B	E	T	E	S	T	
U	S	E	R	T	S	G	O	
R	C	E	R	T	A	I	N	
H	A	S	E		I	G	N	
V	A	N		S	I	L	O	E
U	E	S	T	H	E	T	E	
E	R	S		E	S	S	E	S

LA TRIBUNE DIMANCHE

est éditée par LA TRIBUNE NOUVELLE S.A.S. au capital de 535 950 euros

Siège social
2, rue du Général-Alain-de-Boissieu, 75015 Paris
Siren: 749 814 604
Directrice générale et directrice de la publication de *La Tribune Dimanche*
Tatiana de Francqueville

RÉDACTION
Directeur délégué de *La Tribune Dimanche*
Bruno Jeudy
Rédactrice en chef Soazig Quéméner
Rédactrice en chef technique
Emmanuelle Aubry (adjoint: Arnaud Vergnol)
Rédacteur en chef photo Stéphane Correa
Rédacteur en chef Culture et Tendances
Emmanuel Poncet

DIRECTION ARTISTIQUE
Marie-Anne Demange
Conception par ETX et Jean-François Labour

PUBLICITÉ
Directeur du pôle print
Nicolas Gaumont pub@latribune.fr
Publicité Culture MEDIAOBS
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Direction Corinne Rougé (01 44 88 93 70)

COMMUNICATION
Directrice exécutive marque, communication et partenariats stratégiques Natalia Abella
Directrice exécutive marketing et numérique Ghita Chami

ABONNEMENTS
Directrice des abonnements Arjwan Boesch
Abonnements entreprises
abonnement@latribune.fr
Relation abonnés abo@latribune.fr
Tél.: 0159 1317 44
Abonnement *La Tribune Dimanche* papier
109 euros par an (publication hebdomadaire)

DIFFUSION
Directrice de la diffusion et des éditions spéciales
Laura Kiraly
Contact réglages diffuseurs
Alicia Abadie - aabadie@latribune.fr - 06 70 71 74 01

IMPRIMERIES
Riccobono Tremblay-en-France 93290
Riccobono Gallargues 30660
Tarif France *La Tribune Dimanche* papier
2,50 euros

Actionnaire CMA MEDIA
Directeur général du pôle presse de CMA Media
Jean-Christophe Tortora

Dépôt légal À parution
N° de commission paritaire 1228 C 95229
ISSN 3001-1892



HINAUPOKO DEVÈZE

« En Polynésie, le symbole Miss France est très fort »

À 24 ans, la marquisienne puisse sa force dans son héritage culturel. D'une génération qui ne tourne pas le dos aux critiques, elle redéfinit les contours d'un rôle souvent figé.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JOSÉPHINE SIMON-MICHEL
PHOTO CYRILLE GEORGE JERUSALMI

Prononcez HinaOpoko : « grande déesse » en marquisien. Une promesse, presque un destin. À 24 ans, Miss France 2026 porte en elle deux mondes qui dialoguent sans cesse. Fille d'un psychiatre métropolitain et d'une aide-soignante originaire des îles Marquises, elle passe ses six premières années à Tahiti avant de débarquer dans un village du Gard, à Pompignan. La petite fille qui roule les *r* apprivoise une autre vie sans jamais renier ses racines. Dans le hall feutré de l'hôtel Régina, elle impressionne. Véritablement. La silhouette, le port, tout y est. Mais très vite, autre chose s'impose : une aisance naturelle, une chaleur simple, presque familière. Chez elle, rien ne semble figé, ni les contours d'une vie après le règne ni les chemins qu'elle empruntera. Il y a, quelque part, un rêve de cinéma qu'elle n'ose pas encore formuler trop fort. Des études de psychologie laissées en suspens, ou simplement en mouvement. Et déjà, sans chercher à convaincre, une présence qui dit autre chose que l'image que certains continuent d'associer – parfois à charge – aux concours de beauté. Sans frontalité, elle s'inscrit dans ce débat, en incarnant une génération qui compose avec ces critiques plutôt que de les fuir. Comme une manière, discrète mais assumée, d'en déplacer les lignes. Et cette douceur-là, inattendue, désarme au point de rendre l'étreinte presque évidente... à condition d'avoir les bras assez longs pour atteindre son mètre quatre-vingt-deux.

Le soir de votre couronnement, on vous interroge sur les valeurs françaises à transmettre. Que se passe-t-il dans votre tête à ce moment-là ?

Qui suis-je alors pour donner mon avis, en direct, devant des millions de téléspectateurs qui me jugeront en fonction de ma réponse ? Je me suis raccrochée à ce que je connais, les valeurs de la République avec lesquelles j'ai grandi : liberté, égalité, fraternité.

Ces valeurs de la République, vous les ressentez aussi en Polynésie française ?

Oui, mais d'une autre manière. Chez nous, il y a ce qu'on appelle le mana, une énergie, une force. On est dans une société plus simple, plus collective. Particulièrement aux îles Marquises, où tout le monde est un peu cousin, tonton, tatie. Il y a un lien très fort entre les gens, mais aussi avec la nature et les ancêtres. On n'oublie pas d'où l'on vient, et le fait que l'archipel soit éloigné permet de préserver ces traditions. C'est vraiment un monde à part. Et je trouve ça très riche de connaître ces deux réalités : d'un côté quelque chose de totalement naturel, presque hors du temps, comme un « monde d'avant », et de l'autre le rythme de la France, beaucoup plus moderne, urbanisée, avec une grande mixité.



Chez nous, il y a un lien très fort entre les gens, mais aussi avec la nature et les ancêtres

En 2021, vous décidez de retourner vivre à Tahiti. Pourquoi ce choix ?

Après un burn-out au moment du Covid, j'ai ressenti le besoin de me reconnecter à mes racines. Alors étudiante en psychologie, j'ai compris une chose : si tu ne sais pas où tu vas, retourne d'où tu viens. J'ai donc choisi de rentrer là où je suis née, de prendre du temps pour moi, de travailler et de me rapprocher de ma culture polynésienne.

Aujourd'hui, le mot burn-out est souvent galvaudé. Vous qui l'avez vécu, qu'est-ce que cela signifie vraiment ?

Ce n'est pas juste une fatigue ou un passage à vide. C'est le moment où tout s'éteint. Je ne savais plus pourquoi je me levais le matin. Il n'y avait plus d'envie, plus de projection, plus de sens. Même les gestes les plus simples du quotidien devenaient difficiles. C'est là que j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Mais j'ai aussi fait attention aux mots, parce que « dépression » ou « burn-out » sont des termes lourds, qui nécessitent un vrai diagnostic. J'ai eu la chance d'être très bien entourée avec un père psychiatre et une mère aide-soignante en psychiatrie. Et surtout, j'ai consulté une psychologue. Ça a été déterminant. Ensuite, il y a un travail plus intime : accepter ce que l'on traverse, comprendre que ce n'est pas une faiblesse, et retrouver peu à peu du sens. Pour moi, le déclic a aussi été de changer d'environnement, de me reconnecter à mes racines. C'est là que j'ai commencé à me reconstruire.

La jeune femme de 24 ans a-t-elle le sentiment de devenir celle qu'elle projetait d'être ?

Oui, mais ça m'a moi-même surprise. Je n'aurais jamais imaginé en arriver là, ni revenir en France en tant que Miss France. En un an, j'ai énormément évolué. Avant, j'étais à l'aise dans le cadre privé, mais dès que j'en sortais, le

regard des autres me paralysait. Aujourd'hui, je prends beaucoup plus de recul. Je reste hypersensible, mais j'ai appris à mettre de la distance, à moins culpabiliser et à me questionner plutôt qu'à me juger. Le parcours Miss, même à l'échelle régionale, a été une véritable école de vie.

Peut-on être féministe et participer au concours ?

Bien sûr. Pour moi, cela signifie avant tout l'égalité entre les hommes et les femmes, mais aussi la liberté de choisir son parcours. Personne n'est obligé de monter sur scène. Mais si une femme en a envie, elle doit pouvoir le faire librement. Je ne me suis pas présentée à Miss France pour vérifier si j'étais « la plus belle », mais pour dépasser mes peurs et représenter une culture dont je suis fière. Chez nous, en Polynésie, le symbole Miss France est très fort. C'est presque comme envoyer un athlète aux Jeux olympiques. Au-delà du physique, il y a des valeurs, une parole, une responsabilité. Et je ne pense pas renvoyer une mauvaise image.

Voyez-vous déjà ce titre comme un tremplin pour l'après ?

Pour l'instant, je ne me projette pas. Je préfère me concentrer sur cette année, qui est extrêmement intense et qui passe très vite. On est tellement embarqué dans le rythme qu'on ne se rend pas toujours compte de tout ce qu'on vit. Je prendrai le temps d'y réfléchir plus tard. La vie m'a appris que ça ne sert à rien de trop anticiper : peut-être que d'autres projets vont naître en cours de route, que des opportunités vont se présenter. Donc je verrai bien.

C'est comment, un dimanche d'Hinaupoko Devèze sans l'écharpe ?

Je remets de l'ordre chez moi après les déplacements et le décalage horaire. Et quand j'ai de l'énergie, je fais du sport, pour extérioriser et prendre soin de moi. Après, c'est aussi très concret : cuisiner, faire les courses, vérifier qu'il y a quelque chose dans le frigo... parce que je suis très peu souvent chez moi !

ENTRE NOUS
RESTE
ÇA

Le 7 avril
à l'hôtel Régina,
Paris.

SES COUPS DE CŒUR

Elle n'oublie jamais les plats savoureux des restaurants L'Ancienne Gare, dans le Gard, et Le Manoa, avec sa cuisine locale, à Tahiti. Elle dévore tous les livres de développement personnel ; le dernier en date : *L'Estime de soi*, de Nathaniel Branden. Elle peut regarder sans modération les séries *Suits* et *Black Mirror* et rire et pleurer devant le film *Intouchables*.

L'Ancienne Gare, 7, avenue Rhin-et-Danube (Sauve).
Le Manoa, Taravao (Polynésie française).

LE PETIT DEJ MEDIA
TOUS LES WEEK-ENDS
À 8H50

Anaïs
matin
Anaïs Castagna
6H - 9H
RMC
INFO TALK SPORT

L'actualité média
marquante de la semaine
et celle à ne pas manquer
avec Rémi Jacob

en partenariat avec
LA TRIBUNE
DIMANCHE

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCHE
COMTÉ



**La Région
Bourgogne-Franche-Comté
vous souhaite la bienvenue
au cœur de ses terroirs !**



Ma Région | avancer, partager

bourgognefranchecomte.fr    

Réalisation : Région Bourgogne-Franche-Comté DCR © Photos : Unsplash.com / Joey Nicotra - Adobe Stock

« L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION. »